

62e année, No 12

Montréal, 5 août 1950

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

19 cents

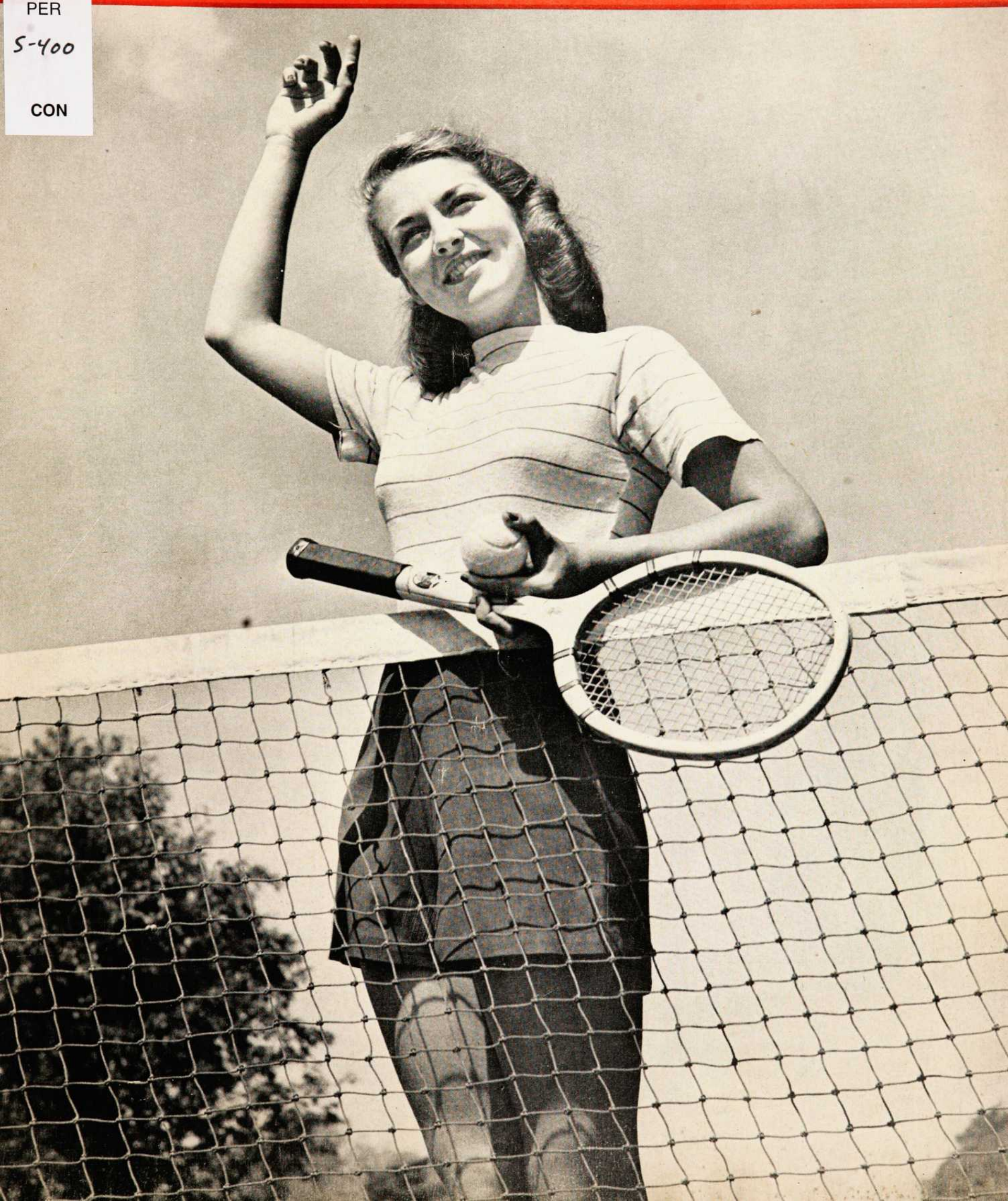
DANS CE NUMERO :

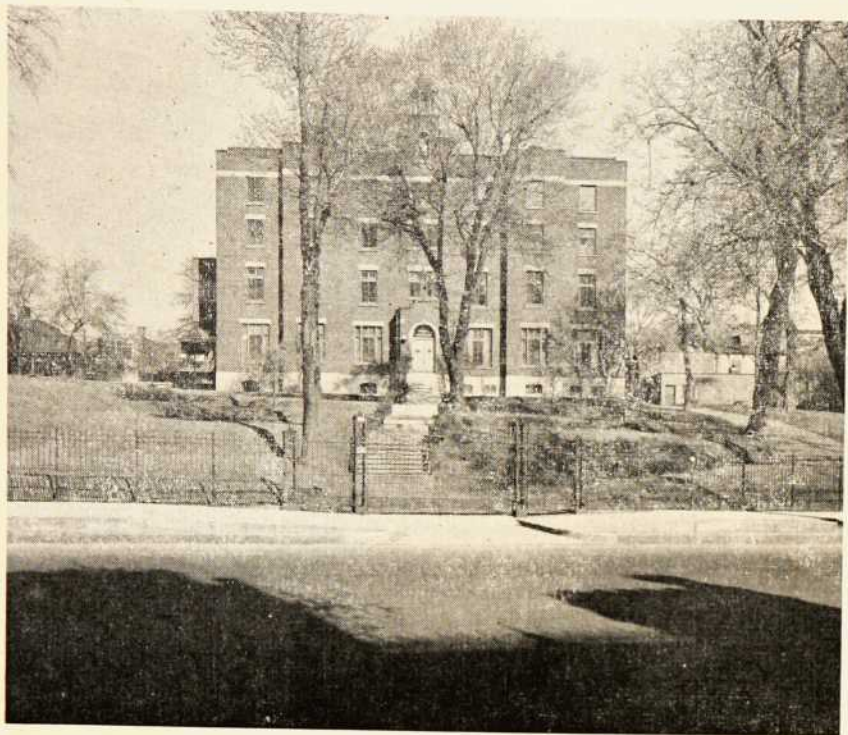
- EN MARGE DE "SON COPAIN"
- LA PÊCHE AU MEXIQUE
- UN MUSÉE DE LA MARINE
- Roman : LA ROCHE QUI SE FERME, par Ed. de Keyser

PER

S-400

CON





La première maison canadienne des RR. SS. de l'Espérance, 965 Est, rue Sherbrooke, Montréal.

POUR LIRE EN TRAM

UN DEMI - SIÈCLE DE DÉVOUEMENT

Les citadins de Montréal et de Québec connaissent bien ces religieuses discrètes et sereines qui prodiguent leurs soins aux malades soit à domicile, soit dans leurs propres hôpitaux, et dont le nom seul est un encouragement : Soeurs de l'Espérance. Mais beaucoup parmi nous ignorent que cette communauté a été fondée en France, à Bordeaux, en 1820, sous le nom de Soeurs de la Sainte-Famille, par le Chanoine Pierre-Bienvenu Noailles, dont la cause de béatification a été introduite en Cour de Rome et signée par Sa Sainteté Pie XII, le 23 juin 1944. Pour réaliser l'ensemble des oeuvres dont elle s'occupe, la communauté de la Sainte-Famille comprend diverses catégories : les Soeurs de Saint-Joseph, qui prennent soin des orphelins, les Soeurs de l'Immaculée Conception, qui font de l'enseignement, enfin les Soeurs de l'Espérance ou Soeurs garde-malades, les seules qui, pour le moment du moins, exercent leur apostolat dans notre pays. N'oublions pas de mentionner aussi les Soeurs missionnaires, les contemplatives et les convervées ou Soeurs Sainte-Marthe.

Ces religieuses ont de nombreuses maisons en Europe, en Amérique, en Asie, en Afrique et des noviciats dans les pays suivants : France, Belgique, Irlande, Espagne, Italie, Angleterre, Canada, Brésil, Ceylan, Congo belge. Elle viennent d'ouvrir une nouvelle maison au Labrador, à Lourdes de Blanc Sablon, à la demande de Mgr Scheffer, missionnaire Oblat, ce qui ne doit pas nous surprendre puisqu'en 1858 un traité d'affiliation fut passé entre les fondateurs des deux communautés : Mgr de Mazenot et le chanoine Noailles.

C'est à la demande de Mgr Paul Bruchési que les Soeurs de l'Espérance sont venues en 1901, établir leur première maison à Montréal, 965 Est, rue Sherbrooke, et par conséquent, elles célébreront l'an prochain le cinquantième de leur arrivée dans notre pays.

Les autres maisons canadiennes sont : l'Hôpital Notre-Dame de l'Espérance à Ville Saint-Laurent, pouvant hospitaliser 200 patients, l'Hôpital Sainte-Anne, à Québec, qui en reçoit 150. L'un et l'autre ont un important dispensaire. Toutes les religieuses sont des infirmières diplômées et leur Ecole de garde-malades est affiliée à l'Université de Montréal. Le noviciat canadien est situé sur le Chemin Saint-Louis, à Sillery. Enfin, tout récemment les Soeurs de l'Espérance ont ouvert à Saint-Paul-l'Ermitte, dans le comté de l'Assomption, une maison qui loge actuellement 15 convalescents, mais qu'on est en train d'agrandir et d'aménager de façon à en recevoir un plus grand nombre. Entourée d'un parterre fleuri, construite au bord de la petite rivière l'Assomption, cette demeure présente un idéal lieu de repos et une étape intermédiaire, parfois si nécessaire, entre un séjour à l'hôpital et un retour trop hâtif au foyer.

PHILCO VA DE L'AVANT

On annonce pour l'automne prochain quatre nouveaux modèles d'appareils de TSF fabriqués par Philco. Le plus remarquable de ces appareils est un radio-phonographe à trois vitesses contenu en un superbe cabinet de style géorgien. On peut se le procurer soit en noyer brillant, en riche acajou foncé ou en acajou brun clair. Grâce à un circuit d'un modèle entièrement nouveau, cet appareil vous transmet les plus sensibles nuances tout en supprimant les bruits discordants venus des postes étrangers. On aura en même temps le changement automatique des disques en trois vitesses. Il convient à n'importe quel disque, quelles que soient la dimension et la vitesse. Avec ce merveilleux appareil vous pouvez écouter cinq heures durant la musique sans avoir à faire vous-même aucun changement. Un tourne-disques d'une sonorité parfaite comme celui de Philco améliore la consonance harmonieuse des disques anciens et nouveaux.

A PROPOS DES AMIS DE L'ART



POUR acquiescer à la demande de la présidente de la société des Amis de l'Art, nous reproduisons ci-dessous, la lettre adressée à M. Marcel Cuvelier, secrétaire général de la Fédération internationale des Jeunesses Musicales, Palais des Beaux-Arts, Bruxelles, Belgique. Cette lettre est une mise au point donnant la raison pour laquelle les Amis de l'Art ont mis fin à leur affiliation à la dite FIJM. — N.D. L. R.

Monsieur le Secrétaire général,

Nous avons reçu votre lettre du 3 mai nous avisant qu'à la suite de la formation d'un groupement de Jeunesses Musicales du Canada, l'affiliation de notre Société Les Amis de l'Art à la FIJM, se trouve à prendre fin automatiquement.

S'il nous a été impossible de devenir membre effectif de la FIJM, c'est que le Comité administratif de l'Association, comme vous le savez, désirait conserver le nom sous lequel la Société Les Amis de l'Art a été fondée en septembre 1942, et exerce depuis huit ans avec un succès toujours croissant, ses nombreuses activités dans le domaine de tous les arts.

Si l'Association Les Amis de l'Art s'est affiliée à la FIJM c'était pour permettre un échange de privilège entre les étudiants européens et les canadiens.

C'est avec infiniment de regret, monsieur le secrétaire général, que nous nous voyons dans l'obligation de nous retirer de la FIJM dont nous avons été heureux de faire partie depuis un an. Nous souhaitons un essor considérable à votre Société, et veuillez agréer, monsieur le secrétaire général, l'expression de nos sentiments les meilleurs.

LES AMIS DE L'ART

Madame Aline-Hector Perrier
Présidente

UN SAUT RECORD

La baleine est le mammifère aquatique le plus gros ; et, d'après des renseignements reçus à la Fédération des associations de chasse et de pêche du Québec, elle détient aussi le record du saut. On a vu des baleines sauter jusqu'à 20 pieds dans les airs.

MORT AUX MARINGOUINS

La libellule est l'un des insectes les plus rapides au monde. On la considère aussi comme l'amie des pêcheurs et des villégiateurs, rapporte la Fédération des associations de chasse et de pêche, parce que les maringouins constituent sa nourriture préférée.

NOS AMIS DE LA GENT AILEE

Le hibou des granges est le meilleur ami de l'homme et l'on devrait toujours le considérer comme tel. Des ornithologues apprennent à la Fédération des associations de chasse et de pêche du Québec que l'un de ces oiseaux, se nourrissant surtout de rongeurs, mange en une seule nuit son propre poids de petits animaux prédateurs.

L'UTILITE DES FEUILLES

Les feuilles des arbres font plus que d'ornementer la nature, nous dit la Fédération des associations de chasse et de pêche du Québec. La feuille est l'organisme fonctionnel des plantes qui tire l'eau du sol, par l'entremise des racines, et assure la nourriture indispensable à leur développement.

NOTRE COUVERTURE

"Game and set" et le sourire de la victoire éclaire le visage de la championne. Que ce soit dans un club select ou sur un court particulier, le tennis fait la joie des jeunes et même des moins jeunes qui ont su conserver la souplesse de leurs muscles. Quel malheur que nos été trop courts ne permettent pas à notre jeunesse de briller comme elle le devrait dans les tournois internationaux ! Nos jeunes ont de l'étoffe et ne manquent pas d'ambition !

Photo Harold M. Lambert

POUR VOUS, JEUNES GENS

AVANT DE PRONONCER LE GRAND " OUI "

SEPT mille jeunes gens et jeunes filles suivent le cours par correspondance de préparation au mariage du Centre catholique de l'Université d'Ottawa. 7,000! C'est un beau chiffre... Et vous croyez, mon cher Jean, et vous, Jeannette, que vous, oui vous, n'en avez pas besoin?... ou qu'il serait trop difficile? Allons... 7,000! 7,000 vous disent: non! et ils ajoutent: suis-les toi aussi!

On ne se prépare pas au mariage simplement en lisant un livre, comme-ci, comme-ça, en écoutant une conférence générale sur le mariage... pour s'en aller ensuite à l'église et dire OUI, en espérant que ça va bien tourner... Puis, quelques mois après, l'on entend des: "Si j'avais su... qu'il était comme ça... qu'elle avait ces idées-là..." Combien de temps vous êtes-vous fréquentés? Trois ans... et vous ne saviez pas?

Le cours par correspondance de préparation au mariage est un merveilleux instrument pour vous préparer, vous et votre compagnon ou compagne de vie. Suivez-le attentivement; il est facile, enrichissant, il met les points sur les "i", avant le mariage, quand c'est le temps, pas après... Suivez-le, et le matin du mariage vous répondrez à la question du prêtre, non un pauvre petit "oui" risqué et de hasard, mais un beau grand "oui" conscient dans la lumière.

Tenez, lisez plutôt la liste des leçons qui vous sont offertes par le cours:

- 1ère leçon: La situation actuelle du mariage.
- 2e leçon: L'époux idéal, l'épouse idéale.
- 3e leçon: L'amour et le bonheur.
- 4e leçon: Les fréquentations et les fiançailles.
- 5e leçon: Psychologie masculine et féminine.
- 6e leçon: Préparation économique.
- 7e leçon: La mystique du mariage.
- 8e leçon: La cérémonie du mariage.
- 9e leçon: Le mariage au point de vue légal.
- 10e leçon: Anatomie et physiologie.
- 11e leçon: Relations, naissance, etc.
- 12e leçon: Hygiène — maladies vénériennes.
- 13e leçon: Ce qui est permis et ce qui est défendu dans le mariage.
- 14e leçon: Les premiers temps du mariage.
- 15e leçon: Conclusion.

Et la 15e leçon nous apporte infailliblement les remerciements de celui ou celle qui les a suivies. Nous avons déjà, au Centre catholique, plus de 16 gros cahiers remplis de ces merci. A eux seuls, ces témoignages élogieux suffiraient à prouver la valeur exceptionnelle du cours de préparation au mariage du Centre catholique et à décider n'importe qui à les suivre.

Répondre aux questions du cours de préparation au mariage, cela demande un peu de travail, d'application et de prière. Mais, quelle joie vous éprouvez quand vous obtenez votre diplôme! Quelle confiance en l'avenir! Et puis, vous conservez soigneusement votre cours, comme un livre de chevet et de consultation... un livre de fameuses recettes (346 pages) de bonheur en mariage.

CE QU'ILS DISENT DU COURS

"En vérité, jamais je n'ai eu de secours si puissant que le vôtre! Combien je vous en remercie du fond du cœur. Rien dans ce cours n'était de trop; aucune phrase, aucun mot inutile. Pour ma part, je n'ai pas trouvé que vous traitiez de sujets trop délicats; au contraire, ce sont des choses que nous devons savoir, et mieux vaut l'apprendre d'une intelligence éclairée et d'un cœur formé pour cet enseignement, que de personnes qui ne cherchent qu'à noircir les choses aux yeux des jeunes". Une élève.

"Pourriez-vous m'envoyer la 13e leçon du cours de préparation au mariage et ce, pour me rendre un grand service au point de vue moral. Un grave problème se pose entre mon mari et moi. Je me souviens en avoir lu la solution dans cette leçon". Une épouse.

"Quelques-unes de mes compagnes qui ont suivi ce cours n'ont qu'un seul regret; c'est de ne pas l'avoir suivi plus tôt, car "ça fait tellement de bien", m'ont-elles dit. Grâce à ce cours j'ai pu éclaircir certaines fausses idées de mes amies et sans les avoir lues dans votre cours, j'aurais peut-être été assez "bonace" pour dire comme elles". Une élève.

"Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance et mon merci, pour ce que le service m'a donné".

Je puis dire que je lui dois une grande partie de mon bonheur actuel. Je considère comme indispensables les sujets traités, pour ceux qui envisagent l'état conjugal en chrétiens. Lorsque deux jeunes gens qui vont s'unir pour la vie, possèdent des connaissances aussi approfondies et précises, leur bonheur futur est garanti et assuré". Un jeune homme.

"Notre mariage sera célébré le 24 juin. Nous serons heureux de vous envoyer notre photo et de nos nouvelles. Je vous remercie du bonheur que vous me souhaitez ainsi qu'à mon fiancé. Je suis heureuse d'avoir participé à vos cours, j'en garderai le souvenir toute ma vie. J'espère bien que vous serez content de votre élève; mon plus grand désir maintenant c'est de fonder un foyer heureux".

Je suis prête à accomplir la volonté de Dieu grâce à vos cours de préparation au mariage".

Une fiancée.

Si vous désirez plus de renseignements sur le cours de préparation au mariage adressez-vous à:

Marcel Mongeau, o.m.i.

Centre catholique

1, rue Stewart

Ottawa, Ont.



Quel chic

pour une camera en forme de boîte — et quelles photos! Visez simplement et appuyez avec le pouce sur le nouveau déclencheur d'obturateur; prenez de merveilleux instantanés en noir-et-blanc et en couleurs. Et aussi des photos à la lumière avec le Photo Flasher Kodak. Camera, \$6. Flasher, \$1.90.

CAMERA BROWNIE HAWKEYE \$6

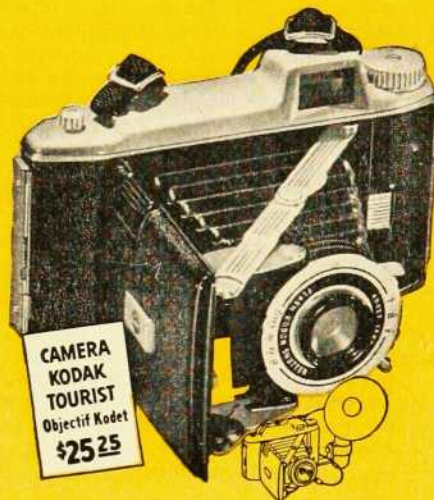
Du nouveau

parmi les appareils à bas prix pour photos "miniatures". Très petit — mais avec beaucoup de caractéristiques de luxe. Assure de jolis "transparents" en couleurs pour projection, pour épreuves; superbes photos format album, en noir-et-blanc. Camera, \$33. Flashholder, \$13.25.



CAMERA KODAK PONY 828 \$33

Les cameras Kodak les plus fascinantes depuis l'invention des instantanés



CAMERA KODAK TOURIST Objectif Kodak \$25.25

Nouvelle simplicité

dans une camera pliante. Mise au point à la fabrique, aucun ajustement à faire. Visez et pressez simplement sur le déclencheur d'obturateur à même. Des instantanés clairs et précis, en noir-et-blanc et en couleurs, sont aussi faciles que cela à prendre! Ainsi que des photos à la lumière, naturellement! Camera, \$25.25 (autres modèles "Tourist" jusqu'à \$98). Flashholder, \$13.25.

Instantanés réussis

grâce à la vue préalable. Pas d'ajustement; visez et pressez sur le bouton. Vous voyez tous les détails de votre photo dans le grand viseur avant de prendre la photo. Et, comme toutes les cameras Kodak modernes, la Duaflex fait des photos claires et précises en noir-et-blanc et en couleurs — à l'intérieur ou à l'extérieur. Camera, \$14.50. Flashholder, \$4.



CAMERA KODAK DUAFLEX Objectif Kodak \$14.50

Canadian Kodak Co., Limited
Toronto 9, Ontario

Cadeau merveilleux pour toute occasion — une camera Kodak ou Brownie
Voyez votre marchand

Kodak
MARQUE DÉPOSÉE

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an - - - - - \$3.50
Six mois - - - - - 2.00

ETATS-UNIS

Un an - - - - - \$5.00
Six mois - - - - - 2.50

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 4.45 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

EDITORIAL

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

Quand les écrits s'envolent...

Comme les vieux films, les journaux qui portent bien leur date prennent un air de charmants radotages. Aussi, quel dommage que l'homme moderne, parce que trop pris ou trop distrait, ne s'arrête pas plus souvent à cet instructif petit jeu de rétrospective, car il vaut bien la chandelle. Hélas, le malheur veut, pour nous, que nous soyons tous tellement assoiffés de nouvelles nouvelles — ainsi que le disait déjà le vieux chroniqueur — que le fait du jour, à peine servi tout fumant, perd de sa saveur à l'idée de ce qui adviendra demain, tant et si bien que dans la ruée générale sur le pronostic, personne, ou presque, ne songe, qu'à reviser les anciens oracles, on y tire parfois meilleure mouture qu'à solliciter les nouveaux.

Sans exemple, cette ancienne constatation ne serait que squelette, selon la devise heureuse du *Petit Larousse*, et si nous devons l'habiller d'une anatomie pour lui donner l'importance qu'elle mérite, nous n'avons qu'à puiser les éléments dans les journaux de ces dernières semaines. Ne remontons pas plus loin qu'au 1er juin dernier, et nous trouverons notre affaire. En ce beau jour, il était permis, plus que jamais, de rêver aux invites de la campagne puisqu'une nouvelle des plus rassurantes faisait le tour du monde: l'agence d'information Reuter venait, en effet, de diffuser qu'au cours de sa conférence de presse hebdomadaire, le président Truman avait déclaré que le monde était "aujourd'hui plus près de la paix qu'il ne l'a jamais été à aucun moment depuis les cinq dernières années." La dépêche précisait que M. Truman avait fait cette déclaration après avoir été invité à commenter un rapport de Gallup sur l'opinion publique, aux Etats-Unis, qui affirmait que la majorité des Américains s'attendaient à une guerre au cours des cinq prochaines années. Or, nous avons vu, à la fin de ce même mois de juin dernier, que les événements de Corée confirmaient très exactement le contraire.

Bien sûr, notre bonne vieille terre n'en continue pas moins de tourner, — comme les rotatives, du reste — mais comme il est curieux de constater qu'une nouvelle d'importance, si puissamment diffusée, si universellement reçue, si catégoriquement créditée soit si totalement tombée dans l'oubli en un aussi bref laps de temps! Après cette formidable expérimentation qu'est le bombardement de l'atome, se pourrait-il que notre XXe siècle soit en voie de découvrir un phénomène d'ordre psychique: la pulvérisation du vieil axiome latin qui veut que les écrits demeurent? Il faudra bien finir par y croire, tout en regrettant qu'un exemple aussi probant mette en cause un homme aussi pondéré que M. Truman, un homme qui n'a pourtant pas l'habitude de parler à la légère. — G. D.

La poliomyélite, ce cauchemar

Si la crainte est le commencement de la sagesse, il faut toutefois se garder de lui donner l'importance qu'elle n'a pas ou qu'elle ne saurait avoir. A cette époque-ci de l'année, bon nombre de jeunes mamans empoisonnent leur existence en se mettant en tête, cette idée fixe: la poliomyélite, et Dieu sait si nous pouvons comprendre leur anxiété. Mais, et nous insistons, la crainte seule ne saurait conjurer l'événement. Mieux vaut donc se renseigner, et c'est pourquoi nous croyons accomplir oeuvre utile en résumant ici ce que déclarait récemment une autorité sur ce sujet qui revient hélas d'actualité.

Sachons bien qu'au cours d'une épidémie sérieuse de poliomyélite, on a une chance sur 1,500 de la contracter, et une autre, sur 7,500 d'être affligé de paralysie. Enfin, dernière alternative, on a une chance sur 30,000 d'en mourir. Ainsi se prononce le docteur C. S. Anglin dans un article paru dans *Health*, revue officielle de la Ligue canadienne de santé.

Cette autorité déclare en outre que, chez les victimes qui sont paralysées à la période aiguë de la maladie, environ 50% se rétablissent de cette faiblesse et ne montrent aucun signe de paralysie résiduaire au bout d'un an.

Ainsi, si l'on tient compte de toutes ces constatations, la poliomyélite n'est pas aussi terriblement menaçante que nous

sommes portés à le croire. Du reste, il existe d'autres maladies plus impitoyables et qui présentent de plus graves dangers, ce qui nous autorise à supposer que la poliomyélite effraie davantage parce qu'elle est, si l'on peut dire, l'objet d'une grande publicité.

"Mieux encore, écrit le docteur Anglin, il est démontré par des analyses du sang qu'une forte proportion d'adultes ont, à quelque période de leur vie, souffert de poliomyélite. En d'autres termes, nombre de personnes ont été atteintes de ce virus et n'en ont ressenti qu'un léger malaise, après quoi, leur système nerveux n'ayant pas été affecté, elles se sont guéries elles-mêmes sans s'être jamais rendues compte de l'attaque.

Evidemment, le docteur Anglin reconnaît que sa déclaration à l'effet de laquelle la poliomyélite n'est pas aussi impitoyablement menaçante qu'on est porté à le croire constitue une consolation relative, mais, d'autre part, il recommande d'y avoir recours afin d'éviter toute panique inutile. En somme il convient de surveiller sans s'énerver, car la poliomyélite fait ordinairement son apparition au cours de l'été et au commencement de l'automne. Les symptômes se manifestent quand le malade donne des signes de fièvre, de maux de tête, de nausée, de torticolis, de maux de gorge, de constipation et de faiblesse. Dès que ces symptômes, ou certains d'entre eux, sont observés, la personne affectée, ou supposée telle, doit se mettre au lit, dans une pièce isolée, et on doit faire venir le médecin.

Enfin, il est à retenir que les victimes qui demeurent plus sérieusement paralysées sont celles qui, négligeant de considérer ces symptômes, ont continué, sans plus se préoccuper, à poursuivre leurs activités ordinaires.

L'essentiel en la chose est donc de prêter une oreille attentive aux sonnettes d'alarme quand elles se font entendre et d'avoir recours le plus tôt possible à tous les moyens connus et éprouvés de prévention. — G. St-O.

Mieux que la retraite!

Six travailleurs septuagénaires tentaient l'été dernier, en Angleterre, une expérience qui pourrait amener des résultats intéressants en ce qui a trait à l'emploi des vieillards. On sait que dans notre vie hautement industrialisée, le sexagénaire est généralement invité à prendre sa retraite. Or, ces six employés d'une importante firme de Darlaston (Staffordshire), devaient quitter la ligne de production pour former un cercle de travail d'un genre tout à fait nouveau. Forts d'une expérience acquise au long de leur vie, le projet consistait à les faire entrer dans un atelier spécialement aménagé pour eux, sans horloge enregistreuse, sans contrat, sans crainte ni contrainte. Ils travailleraient selon leur bon plaisir, et cela, quand ils voudraient, ne serait-ce qu'une heure par jour. Dans l'idée de leurs supérieurs, ces travailleurs aguerris n'avaient aucune raison de perdre l'avantage de l'habileté acquise de si longue date, et surtout, ne devaient plus être condamnés à une retraite réglementaire qui expose à l'ennui stérile, inutile et souvent néfaste, comme on sait.

Cet atelier nouveau genre devait être équipé de machines légères mais tout à fait appropriées aux vétérans du labeur. Successivement, d'autres vieux employés, toujours selon ce plan, viendraient se joindre aux six premiers et grossir les rangs du personnel dont l'effectif maximum ne dépasserait pas le chiffre de trente qui représenterait, globalement, plus de deux mille ans d'expérience!

N'est-ce pas que l'idée, en plus d'être sensée, est généreuse? L'homme de soixante ans, l'homme qui, toute sa vie durant, s'est habitué à la douce contrainte du travail, ne mérite pas d'être jeté brutalement dans l'inaction qui, éventuellement et à brève échéance, dans la plupart des cas, le mine et le tue. La simple justice, sinon la dignité du travailleur, réclamait que semblable idée prît naissance et germât. En septembre prochain, il y aura un an que l'expérience est en marche. Où en est-elle rendue? Nous l'ignorons, mais nous comptons bien nous renseigner afin de revenir sur le sujet. D'ici là, ce n'est pas chimère de formuler le voeu qu'on saura s'en inspirer chez nous. Une bonne et juste idée, ça s'arrose, ça se cultive et, ce faisant, nous avons l'impression de réaliser quelque chose de tangible en vue d'un monde meilleur. Nous y reviendrons. — L. S.



FRANCE-CANADA

EN MARGE DE "SON COPAIN"

Par Cherubina Scarpaleggia

(Notre correspondante européenne)

N.D.L.R. Grâce à l'avion, on se moque aujourd'hui des distances ce qui fait que l'Atlantique n'est plus une entrave au point de vue temps, entre l'Europe et notre continent. Néanmoins, la préparation d'un magazine n'étant pas aussi rapide que celle d'un quotidien, il en résulte un décalage qui n'est pas toujours compatible avec le caractère de l'actualité « brûlante ». Mais, dans le cas d'un film en cours de production, la nouvelle s'accommode assez bien d'un retard. C'est pourquoi LE SAMEDI, cette semaine, est heureux de communiquer à ses lecteurs, les impressions recueillies à Paris par sa correspondante européenne, lors du départ de René Dary, Patricia Roc et Jean Devaivre pour Montréal.

ET VOILÀ ! René Dary vient de s'envoler pour le Canada. Pour fêter l'occasion, tous les représentants de la presse parisienne se sont donné rendez-vous à la gare des Invalides. On leur a gracieusement offert le Champagne... Décidément, les Français font bien les choses et, ajoutons sans malice, ils ont l'intelligence délicate de ne pas considérer les journalistes comme de simples accessoires.

Depuis une semaine et, plus exactement, depuis le cocktail offert chez René Dary pour annoncer son départ pour Montréal, la presse et la radio sont en émoi. Pourquoi ?

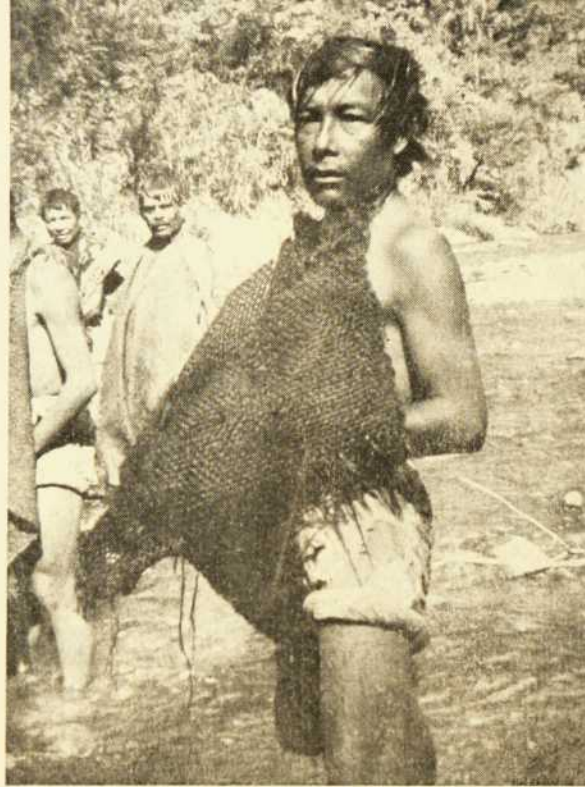
Parce que René Dary est une vedette parisienne, oui. Mais aussi et surtout parce qu'il est une vedette de Paris allant tourner un film au Canada ! Et cela nous prouve l'estime dans laquelle est tenu, en France, notre pays que dédaigna la Pompadour.

Pour se convaincre de cette sympathie amicale qu'éveille chez les Français l'évocation du Canada, il suffisait de remarquer, avec un certain orgueil patriotique, l'affabilité que tous les invités démontrèrent à l'égard des journalistes canadiens présents aux réceptions. Tout le monde leur adressait des saluts, des sourires, des signes d'amitié. René Dary dont le sourire est inimitable de fraîcheur et de sincérité n'en avait que pour « ses Canadiens ». Il adore le Canada et nous savons déjà que cette « idolâtrie » est réciproque !

On sait que René Dary se rend à Montréal afin de collaborer avec la Québec Production à la réalisation du film canadien provisoirement intitulé : « Son Copain ». Le scénario met en scène l'amitié de deux hommes qui se sont connus, pendant la guerre, dans le « maquis » : un Canadien (Paul Dupuis) et un Français (René Dary). Ces deux copains se retrouvent plus tard dans Paris. Survient une femme (Patricia Roc) qui inspire un même amour aux deux hommes dont l'amitié risque, de ce fait, de se rompre. La ligne du récit, on le voit, est fort simple mais l'action est pourtant complexe et engendre de multiples situations psychologiquement et scéniquement fort intéressantes.

[Lire la suite page 31]

Ci-contre, de haut en bas, peu avant leur départ, RENE DARY et PATRICIA ROC boivent au succès de "Son Copain" dont les extérieurs et certaines scènes d'intérieur viennent d'être tournés dans la province de Québec. — En route pour l'aéroport d'Orly. Tout le monde est heureux et PATRICIA ROC en est toute rêveuse ! — Pour la réalisation de "Son Copain", on a décidément choisi des gens qui ont du poids ! A eux trois, les Messieurs (RENE DARY, JEAN DEVAIVRE et PHILIPPE AGOSTINI) atteignent 200 kilos ! Miss Roc en est toute ébahie...
Photo du haut, à droite, JEAN DEVAIVRE, PATRICIA ROC et RENE DARY.



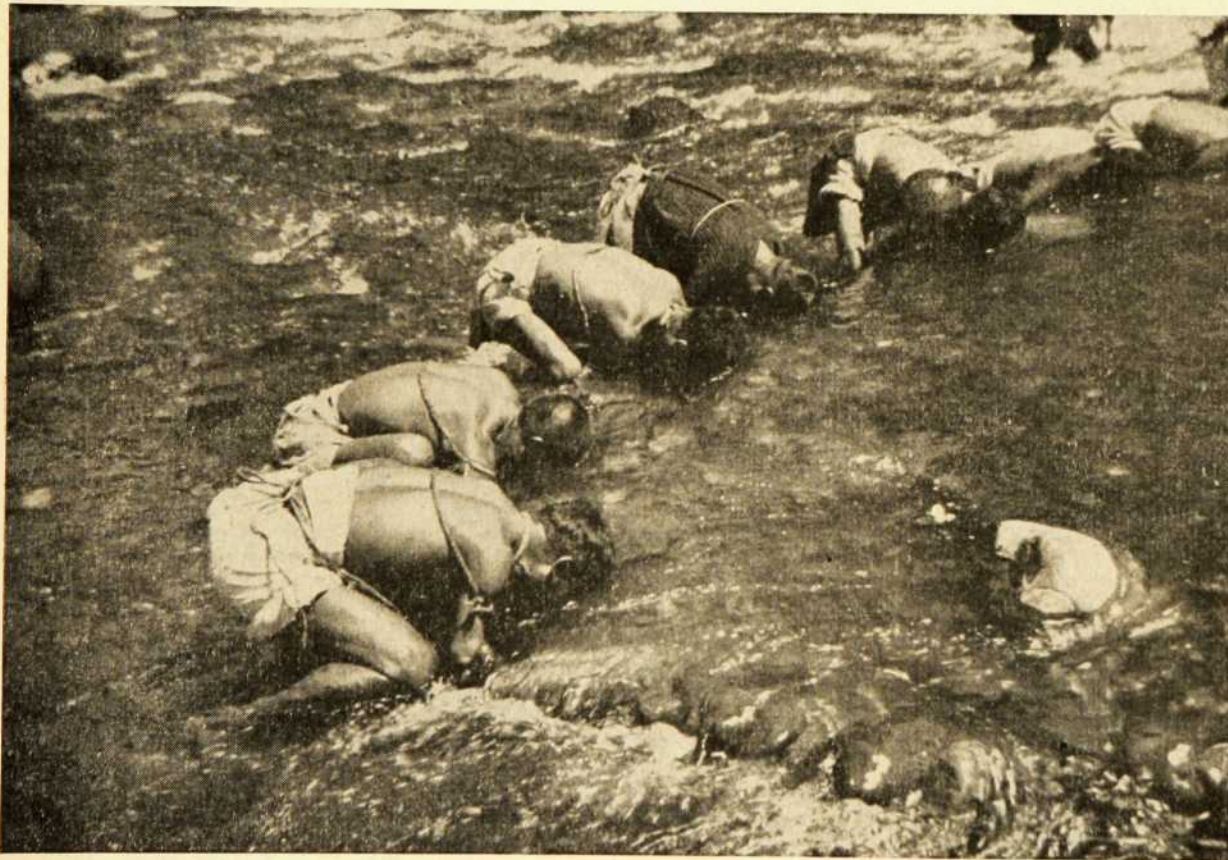
Les Indiens Otomi, originaires du village de Bité, (nom qui veut dire *sous la montagne*), situé dans la montagne Puebla, au Mexique, ont une façon bien à eux de pratiquer la sport de la pêche. Leurs traditions à ce sujet remontent à l'époque pré-coloniale et ont été scrupuleusement conservées par eux. Pour pêcher, les Otomis emploient une certaine drogue que l'on peut extraire du *metzal*, une plante de la famille du cactus.

Une fois l'an, le plus souvent à l'époque du printemps, les habitants de Bité se réunissent afin d'entreprendre la tâche ardue et indispensable des préparatifs nécessaires à une pêche fructueuse. Ils commencent donc par se disperser dans la campagne environnante, à la recherche du *metzal*. Quand la cueillette est finie, la plante est écrasée jusqu'à être réduite en une sorte de pulpe.

Maintenant les Indiens sont prêts à démontrer le succès de leur manière de pratiquer la pêche. On repère un endroit de la rivière où le poisson semble abondant et on y jette la pulpe de *metzal*. Puis les hommes vont en hâte se poster en bas du courant, là où l'eau des rapides est plus profonde. Ils se couchent alors à plat ventre, le visage sous l'eau, et saisissent les poissons étourdis par la drogue, au moment où ils traversent un filet improvisé, fait de jute, et qui se referme sur eux.

La pulpe de *metzal* empoisonne l'eau à un tel point que les poissons sont incapables d'absorber l'oxygène contenue dans l'eau et ils flottent à la surface, dans la direction des rapides où les pêcheurs les guettent. La pulpe absorbée par les poissons ne les tue pas, sauf de très rares exceptions, et ceux qui échappent aux Indiens continuent à vivre normalement. Le *metzal* est inoffensif en ce qui concerne les humains.

Cette variante de la routine habituelle de la pêche est unique dans son genre mais elle n'est pas très efficace, puisque les poissons ne sont jamais pris en très grandes quantités. Cependant, les Indiens ne semblent pas trouver fastidieux ces longs préparatifs, ni l'effort qu'ils exigent. Pêcher ainsi, selon la vieille tradition mexicaine, leur semble un plaisir qu'ils mettent en commun.

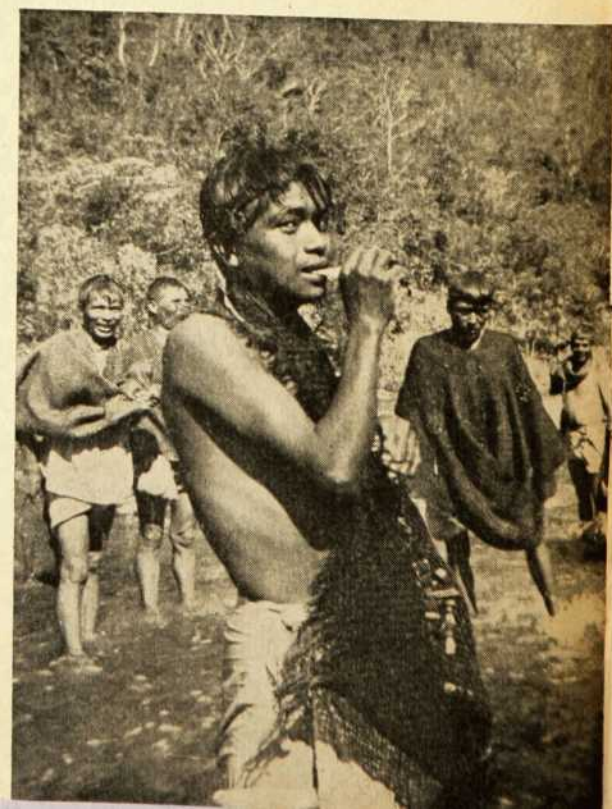


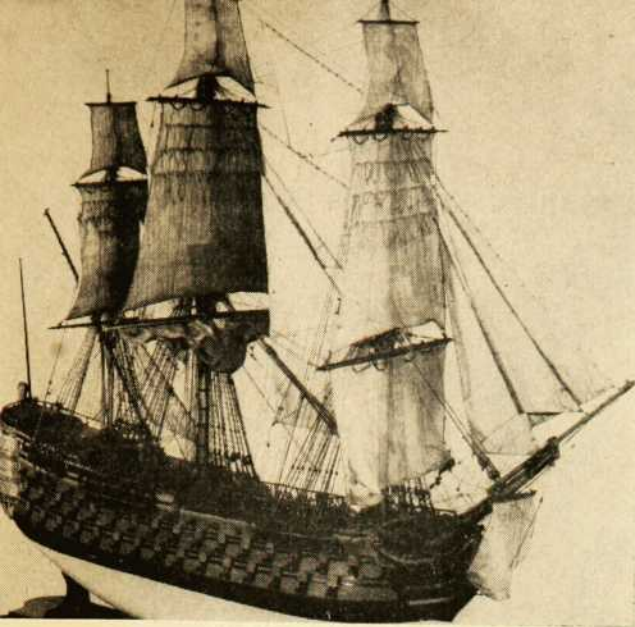
A L'AIDE DE L'ANESTHESIE

La Pêche au Mexique

Selon une vieille Tradition Indienne

Photo du haut, à gauche, avec des moyens rudimentaires, les Indiens Otomi broient la plante *metzal* pour la transformer en une sorte de pâte qui sera jetée dans les eaux poissonneuses avant la pêche. — A droite, le filet confectionné de jute que le pêcheur porte à son cou et à l'aide duquel il attrappe le poisson. — Au centre, la tête plongée dans l'eau, les pêcheurs indiens surveillent le poisson. On dit que la faculté qu'ils ont de pouvoir rester ainsi submergés est aussi étonnante que celle remarquée chez les pêcheurs de perles. — Ci-contre, une tradition veut que l'on doit mordre la tête du premier poisson afin que les pêcheurs indiens n'aient pas la senteur des "blancs" qui effraie le poisson. Photo Canada Wide.

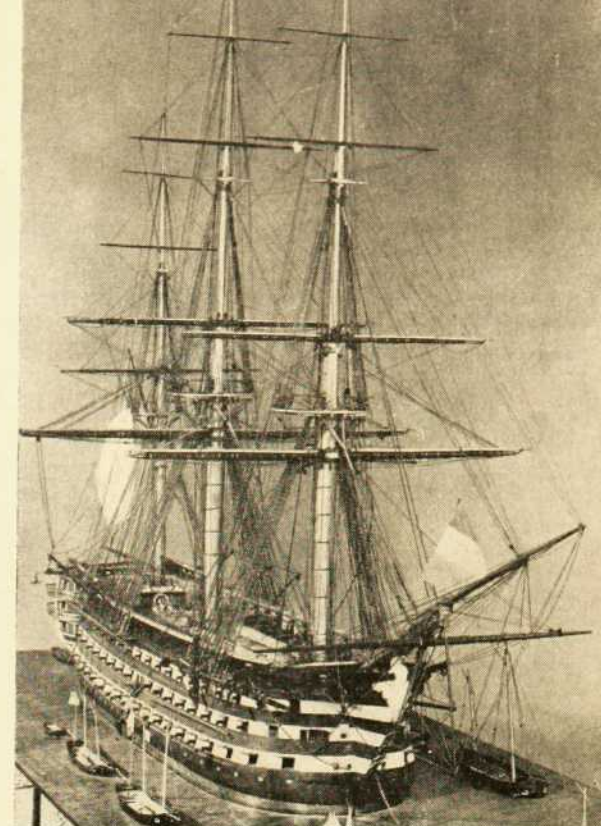




La "Bretagne", vaisseau (1766).



"La Belle Poule", frégate (1821).



Le "Valmy", vaisseau (1847).

AU BORD DE LA SEINE

L'AVENTURE MARITIME

par JEAN BOTROT

POUR qui sont faits les musées? Pour les savants ou pour les ignorants? Je répondrais volontiers qu'ils s'adressent aux uns comme aux autres. Un excès de vulgarisation dégrade son sujet; une technique trop poussée dérouté le profane et vide les salles.

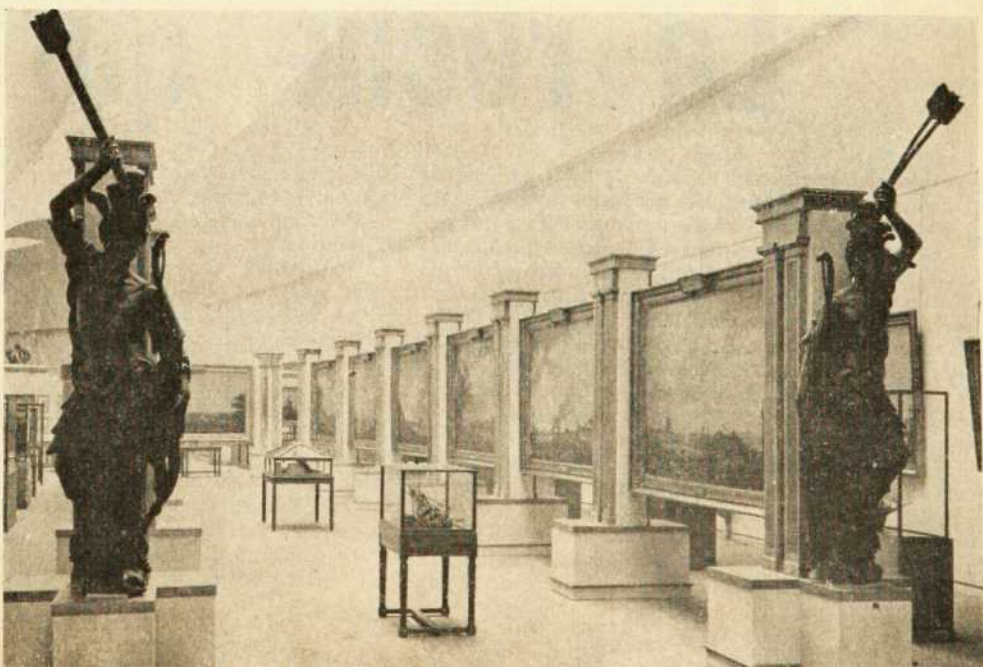
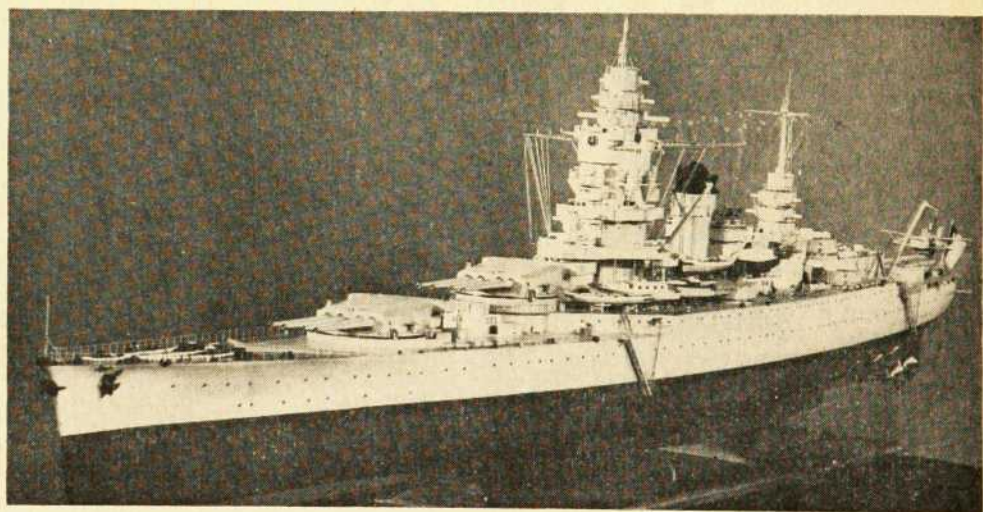
Le Musée de la Marine, qui est l'un des plus beaux de Paris, se cantonne dans un juste milieu; c'est là le musée idéal, le musée parfait. J'y ai rencontré, dans une même après-midi, autant d'uniformes que de vêtements civils; j'y ai recueilli, l'oreille tendue, autant de propos ingénus que de doctes aperçus sur la vitesse des galères ou la puissance de feu des vaisseaux de Louis Quatorze. J'ajouterai qu'on vend à la porte un guide vraiment clair et complet, — ce qui est chose assez rare dans tous les musées du monde. Il suffit de s'en munir pour ne point confondre galéasses, frégates et brigantins, et pour évoquer comme il convient, devant les bustes de Jean Bart et de Duguay-Trouin, la grandiose épopée des corsaires.

Un beau musée, vous disais-je. Prenez l'adjectif dans son sens le plus trict. Jusqu'en 1919, il relevait des Beaux-Arts; jusqu'à la dernière guerre, il était logé au Louvre (et d'ailleurs assez mal logé). Son transfert au Palais de Chaillot cette grande nef blanche ancrée sur les bords de la Seine depuis l'Exposition de 1937, assez vaste pour abriter encore le Musée de l'Homme, celui des Monuments français et les sessions parisiennes de l'O.N.U., ne fut réalisé qu'après la Libération. Entre temps, les précieuses escadres avaient trouvé refuge en province; elles y échappèrent miraculeusement aux bombardements et aux « collectionneurs » de la Wehrmacht.

Oeuvres d'art, évidemment, les tableaux et dessins accrochés aux murs du musée, à commencer par les treize grandes toiles des *Ports de France* de Claude-Joseph Vernet, le père de Carle et d'Horace. Ce Vernet-là était un peintre si scrupuleux qu'il lui arriva, certain jour de furieuse tempête, de se faire attacher au grand mât d'un navire en détresse, pour mieux contempler les éléments déchainés. Ses *ports* sont admirables d'exactitude, de mouvement, de variété. Cependant, les vrais chefs-d'oeuvre du Musée de la Marine, ce sont essentiellement les maquettes de navires confectionnées dans les arsenaux depuis 1679, sur les ordres de Colbert. « L'intention du roi, prescrivait Colbert, est qu'il soit fait en chaque arsenal des modèles en petit d'un vaisseau de chacun des cinq rangs (Les vaisseaux, sous le règne de Louis Quatorze, étaient répartis en cinq Classes ou rangs, selon leur longueur, leur largeur, leur creux et leur armement; la frégate du temps de la rame était devenue un navire d'un rang inférieur aux vaisseaux) dans lesquels les mesures seront réduites au 1/12 ou au 1/20 de toutes leurs proportions et mesures; et il faudra que ces modèles soient faits avec autant d'exactitude et de justesse qu'ils servent perpétuellement, pour les mesures et proportions, à tous les vaisseaux qui seront construits dans l'avenir... » L'ordre fut exécuté et l'exemple suivi jusqu'à nos jours.

La pièce-maîtresse du musée, c'est la *Réale*, une galère amirale dont l'éblouissante décoration, rassemblant tous les Dieux de l'Olympe et interprétant tous les signes du Zodiaque, est l'oeuvre de Pierre Puget, le puissant sculpteur du *Milon de Crotona*, celui-là même que Louis Quatorze appelait l'Inimitable. [Lire la suite page 31]

Ci-contre, de haut en bas, le cuirassé "Richelieu" (1939). — Le cuirassé "Dunkerque", (1935). — Aspect de la galerie des Vernet, au Musée de la Marine. Vernet était un peintre si scrupuleux qu'il lui arriva, certain jour de furieuse tempête, de se faire attacher au grand mât d'un navire en détresse, pour mieux contempler les éléments déchainés. Ses *Ports*, qui sont admirables d'exactitude, de mouvement, de variété, sont exposés dans cette section du Musée de la Marine, à Paris. Photos S.F.I.





Dessin
de
JEAN
MILLET

Roman d'aventures

La roche qui se ferme

Les blessés arrivèrent à la nuit, attachés sur les caolets amarrés à des mules qui les avaient ballottés, tout un jour, par les sentiers impraticables qui descendent des hauteurs fauves. Ils ne se plaignaient plus. Le transport les avait fait tellement souffrir que la douleur semblait s'être endormie. Plus d'un, simplement, s'était évanoui. Les bêtes longèrent les murs de Taza, dont les créneaux se découpaient sur la nuit bleue, et firent, à travers les oliviers, les deux kilomètres qui les séparaient encore du camp Girardot. Alerté, le personnel sanitaire attendait chez le caporal de garde.

— Y a un Boche. Et y n'a pas l'air très en train, annonça le brigadier qui conduisait le convoi.

Le fait n'était pas rare. L'Allemagne avait semé des officiers instructeurs dans toutes les karkas d'Abd-el-Malek, de même qu'elle envoyait de l'or au fameux rebelle et le fournissait d'armes, en pleine guerre, par

des sous-marins auxquels la zone espagnole offrait toujours des points de débarquement favorables.

— L'affaire a été chaude ? demanda le caporal, qui aimait paraître au courant de la tactique.

— Parbleu !... Comme toujours, avec le général Aubert !... Les salopards tenaient la crête... Un pays, mon vieux, ouisque t'as pas une goutte d'eau pour coller un timbre-poste, ou t'faire croire qu'y t'reste d'la salive !... Alors, tu vois ça ?...

— Parfaitement.

— Les auxiliaires des tribus y prennent par la droite. La légion, elle, prend par la gauche. Et on aborde les Arbis avec les sabres et les baïonnettes, qui se d'mandent encore c'qu'on leur voulait.

— Où est l'Allemand ? coupa le gestionnaire qui consultait ses papiers.

Le transfert des blessés se terminait. On avait dû les répartir en plusieurs salles. L'instructeur allemand,

d'ailleurs vêtu d'un burnous noir, comme les autres soldats d'Abd-el-Malek, fut porté dans une pièce assez petite, voisine des services de chirurgie. On le déshabilla. Malgré le pansement appliqué là-haut, le sang coulait de sa poitrine, qu'une balle de fusil avait trouée de part en part. Ses yeux, des yeux gris à large pupille brune, restaient ouverts, démesurément. Qu'est-ce qui l'effrayait le plus ? La gravité de sa blessure, ou celle de sa situation ?

Sous son burnous, il était habillé à l'européenne : une culotte d'équitation, un gilet de tricot, une chemise munie de deux poches sur la poitrine. L'une d'elles était fermée par une épingle double. Lorsque les infirmiers voulurent lui retirer cette chemise maculée de sang, pour la remplacer par du linge propre, il trouva une énergie inattendue, et accrocha ses mains à la toile avec une telle opiniâtreté que l'infirmier dit à son camarade :

**Commencé au Maroc, en pleine bataille contre les dissidents,
ce roman d'aventures s'achève dans le paisible Luxembourg où,
pendant, se passent à cette occasion des événements
tragiques, mystérieux, comme sait en raconter Edouard de Keyser.**

— Laisse-la-lui, puisqu'il y tient ! C'est peut-être un cadeau...

Dans les yeux de l'Allemand passa une lueur de triomphe. Mais, lorsque les soldats furent sortis, ses forces l'abandonnèrent. Il poussa un soupir et perdit connaissance.

Il n'y avait auprès de lui qu'un tirailleur, qui dormait si profondément que tout ce bruit ne l'avait pas réveillé, et deux légionnaires d'origine germanique, qui s'étaient fait à la cuisse une injection de térébenthine, afin de faciliter la formation d'un monstueux abcès. Cette façon de couper à l'attaque des forces dissidentes allait d'ailleurs les conduire au conseil de guerre, motif pour lequel un Sénégalais restait en faction devant la salle.

C'était ce fait particulier qui avait suggéré au caporal de diriger l'Allemand sur ce local bien gardé. Précaution superflue, du reste, et qu'il comprit à la grimace du chirurgien lorsque celui-ci vint, une demi-heure plus tard, donner ses soins à cet ennemi.

— Pas brillant, n'est-ce pas ? demanda l'infirmier.
— Il en a pour un jour, au plus... Mais, après tout, on ne sait jamais...

Le rôle de médecin à l'hôpital Girardot n'était pas une sinécure. Le camp, en continu état de guerre, harcelé la nuit jusqu'aux fils barbelés, sans cesse à la chasse des dissidents, regorgeait de malades et de blessés. Il y avait aussi des civils appartenant au petit chemin de fer, dont la gare fortifiée s'apercevait dans le fond de la vallée, et qui rejoignait Taourirt, Oudjda, et le réseau algérien. Harassés par leur journée de labeur, les médecins allèrent dormir après la visite de ce premier convoi, laissant au gestionnaire le soin d'attendre le suivant et de les prévenir.

L'officier d'administration profita de ce que le capitaine aviateur Garnet, incommodé par le siroco, qui commençait à souffler du feu, se promenait devant l'hôpital, pour lui proposer une partie d'échecs.

Ils jouaient depuis une heure, lorsque l'infirmier de service survint.

— Mon capitaine, le blessé boche est en train de passer.

— Ça sera toujours un Boche de moins !... Tout de même, va prévenir l'aide-major...

— C'est que, mon capitaine, je le crois bien trépassé, à l'heure qu'il est...

— Alors, attends... j'y vais moi-même... Les médecins n'en peuvent plus !...

Le capitaine Garnet se levait aussi.
— Je vous accompagne jusque-là.

Ils traversèrent le jardin nu, que la lune blanchissait comme un suaire. Au moment où il pénétrait dans la salle, l'officier aperçut un des deux soldats allemands qui regagnait son lit.

— Qu'est-ce que vous faites-là ? demanda-t-il d'un ton sec.

L'autre répondit dans un français durci par l'accent teuton :

— Mon capitaine, nous ne pouvons pas dormir. On ne devrait pas laisser des malades avec un cadavre !...

— Ah ! Il est mort !... Comment le savez-vous ?

Le légionnaire resta un instant sans répondre. Evidemment, la question l'avait pris de court.

— Oh ! ça se devine, fit-il enfin en se recouchant.

Simple témoin, le capitaine Garnet n'avait pas regardé le soldat. Il s'approchait du blessé allemand, se penchait sur lui.

— Vous avez raison, dit-il. Il est inutile de déranger un docteur.

L'officier d'administration se tournant vers l'infirmier :

— Oui, mon capitaine. Mais il paraissait avoir quelque chose dans la poche droite de sa chemise ; il a résisté avec désespoir quand on a voulu la lui retirer... Alors, mon camarade et moi, nous avons pensé qu'il valait peut-être mieux attendre la visite du major.

— Nous allons voir ce que c'est, approche la lampe.

Il ouvrit l'épingle qui fermait la poche, retira deux papiers.

— De l'allemand, dit-il... Et une carte du Rif...
Il faudrait porter ça au général. Les écrits que possèdent ces instructeurs peuvent être très utiles pour les opérations.

Le général Aubert, cité à l'ordre du jour de l'armée du Maroc, est un rude soldat qui dort peu, travaille trop, part au danger avec ses troupes, et qu'on peut réveiller à n'importe quelle heure de la nuit pour les affaires de service. Le commandement de Taza est un poste d'honneur, mais qui ne laisse aucun loisir.

Bien armés, le gestionnaire et le capitaine Garnet montèrent donc à la ville, se firent ouvrir la porte, et n'attendirent pas plus d'un quart d'heure chez le chef. Celui-ci ne se perdait pas en formules inutiles, surtout lorsqu'il enlevait quelques minutes à ses courtes heures de repos. Deux phrases de félicitations pour leur zèle, et la traduction immédiate des papiers allemands.

Contrairement à ce qu'ils avaient espéré, il ne s'agissait pas de choses relatives à l'armée d'Abd-el-Malek. Ils se trouvaient devant la révélation d'un secret. Pourquoi son propriétaire l'avait-il consigné là ? Se méfiait-il donc de sa mémoire ?

Sans entrer dans les détails de la rédaction, où Dieu et l'empereur venaient se mêler à une affaire qui ne les concernait pas, voici quelle était la teneur des documents.

L'officier allemand (car il était officier détaché en mission régulière) avait fait un premier séjour au Maroc avant 1914. Dans les montagnes du Rif, le hasard lui avait fait découvrir un gisement d'émeraudes. Il en rapportait pour une valeur qu'il estimait à plus de 2 millions, lorsque la guerre l'avait surpris. Obligé de rejoindre son corps à Trèves, il n'avait pas eu le temps de mettre son trésor en lieu sûr. Lorsqu'il était arrivé, son régiment franchissait la frontière luxembourgeoise ; il n'avait pas pu s'arrêter dans la vieille cité romaine, et, tout courant, avait rattrapé sa compagnie à Echternach, petite ville que la Sure répare seule du territoire prussien. Cette compagnie resta en occupation durant quelques jours, attendant que fût libre la ligne de Longwy ; pour ne pas s'encombrer de son trésor dans les risques d'une campagne, il s'était décidé à le cacher sur la terre luxembourgeoise, laquelle, tout comme la Belgique, la Champagne, la Picardie et le Pas-de-Calais, ne manquerait pas de devenir terre allemande.

LE CLOCHARD

"Si nul ne pense à moi, je cesse d'exister."

JULES SUPERVIELLE.

*Allongé sur un banc dans un parc, au matin,
Humant de la cité l'haleine vierge encore,
Hirsute et mal vêtu, hélas ! trompant la faim,
Il traîne sa misère et l'ennui le dévore.*

*De sa pensée abrupte, éludant son destin,
Se dégage un aspect asservi de pécure :
Un dévoyé, que sais-je ! Un sadique assassin !
Ou quelqu'inconsolé, sombrant, venant d'éclore !...*

*Lourdement il se lève et s'avance, rompu,
Furtivement jetant un regard circulaire
Et d'un pas chancelant il s'éloigne sans but...*

*Où donc ainsi va-t-il ! Est-ce un incendiaire ?
Un sombre malfaiteur tramant un crime affreux ?
Ou, pour demain, le corps trouvé d'un malheureux ?...*

ROSARIO VENNE

Ste-Geneviève de Pierrefonds, Qué.

Les environs abondaient en cachettes favorables. Il en avait trouvé une, tellement impossible à découvrir, qu'il avait craint lui-même de ne plus la retrouver ; et, pour se rappeler l'emplacement exact, il avait usé d'un stratagème : ayant remarqué que la façade de la petite église Saint-Pierre et Saint-Paul, isolée sur une butte et à l'abri des curieux, avait une partie en grès assez friable et mal cimenté, il en avait détaché une pierre et creusé au stylet les indications cryptographiques concernant sa cachette ; puis il avait replacé l'écriture à l'intérieur.

Un petit plan expliquait l'emplacement exact de cette pierre : sixième de la troisième rangée, en partant de l'angle droit du portail. Les officiers n'eurent pas une hésitation ; cette fortune appartenait à la France.

— Revenez à l'heure de mon rapport, dit le général Aubert.

Il y fut décidé que le capitaine Edmond Garnet se rendrait à Echternach dès que ce serait possible, qu'il chercherait le trésor de pierres précieuses et que celui-ci serait donné à l'Oeuvre des orphelins de la guerre.

La carte du Rif, qui indiquait plus ou moins exactement l'endroit où l'Allemand avait trouvé les émeraudes, fut enfermée dans les archives pour être utilisée plus tard, si les événements envoyaient la France dans cette partie de l'empire chérifien.

Cependant, le gestionnaire n'avait pas eu tort, en entrant dans la salle où reposait le cadavre, de trouver bizarre la présence d'un des légionnaires assez loin de son lit.

A peine les deux officiers et l'infirmier furent-ils sortis, que cet Allemand se répandit contre eux en un torrent d'injures, pour lesquelles il employa d'ailleurs, avec la plus grande justice, le français, l'allemand et l'arabe.

Son camarade le calmait :

— Prends garde ! Tu vas réveiller le type !...

— Mais non ! Il dort comme une brute... Je te l'avais bien dit, que le *Hauptmann* devait avoir sur lui quelque chose de précieux ! Rien que la façon dont il avait empêché qu'on enlevât sa chemise... Un coup d'œil me suffit, à moi !...

Une nouvelle crise de fureur coupa cet accès de modestie.

— Deux millions ! reprit-il après sa bordée de blasphèmes et d'invectives. Deux millions !... Et il ne nous manque qu'une chose : l'emplacement de cette pierre... Une seconde de plus, et je te lisais le plan !... Nous tenions la fortune !

— T'en fais donc pas, comme disent ces imbéciles de Français. La guerre ne durera pas toujours, et, comme l'Allemagne sera victorieuse, ils ne pourront pas rentrer dans le Luxembourg. Il sera toujours temps d'aller chercher le magot. L'important, c'est de ne pas se faire tuer dans leur sale colonie...

— Tu as raison.

Là-dessus, les deux loyaux serviteurs de la légion étrangère s'endormirent, pour rêver qu'ils étaient riches et qu'ils venaient faire la fête à Paris.

C ne fut qu'un an et demi plus tard, au printemps 1919, qu'Edmond Garnet put se rendre dans le grand-duché. Il était accompagné par un jeune officier marocain, Ali ben Amara, fils d'un caïd du Sud, sorti premier de cette école militaire de Meknès, qu'avait fondée le maréchal, et qui a pris communément le nom de *Saint-Cyr marocain*. Après avoir obtenu ses brevets d'aviateur, Ali, depuis un an, avait brillé dans l'escadrille des Cigognes marocaines, que commandait le capitaine Garnet.

Un voyage en France étant le rêve du jeune officier indigène ; son chef l'avait emmené, lui avait raconté l'histoire assez fabuleuse des émeraudes cachées au fond des Ardennes luxembourgeoises, et Ali avait proposé de l'accompagner à Echternach. Voilà donc comment le Français et l'Arabe débarquaient à l'hôtel de la Sure, au milieu de la petite cité vieillotte, dont les noms de rues sont encore ceux du XIIe siècle et qui vit, toujours féodale, à l'ombre des immenses bâtiments d'un monastère désaffecté.

Echternach est un centre de marchés importants ; de plus, la procession dansante, qui venait d'avoir lieu, retenait pas mal de voyageurs dans les hôtels. C'étaient, pour la plupart, des gens arrivés de Luxembourg ou des paysans cossus, et quelques Hollandais. Tout ce

[Lire la suite page 14]



Usurper un titre coûte assez cher, en angoisse, sinon en argent, comme le démontre ingénieusement ce roman de Joseph-Louis Sanciaume.

Dessin de
JEAN MILLET

LE BLASON DÉCOUPÉ

FAITES-LE entrer! ordonna M. Durantet.

L'humidité montait dans la salle de la mairie. Le juge rajusta son pardessus, se carra dans son fauteuil et promena ses doigts rageurs sur le tapis vert et râpé qui recouvrait la table.

Fermez la porte! dit-il à l'homme qui s'avancait. Alors, vous êtes le garde-champêtre.

L'interpellé demeura un instant pétrifié, puis il se ressaisit.

— C'est moi qui ai découvert le mort, je vais tout vous raconter, M. le juge!...

— Tâchez de commencer par le commencement, conseilla M. Durantet.

— Eh bien! voilà. Je connais les coins où le manchot place ses collets... Alors, hier soir, lorsque je l'ai vu partir du côté du château, je me suis dit: « Toi, je vais t'avoir à l'oeil! ». Et je l'ai suivi, de loin... J'arrivais quand le voilà qui débouche au tournant, les bras ballants, et rien sous le paletot! Et il était pressé comme s'il avait eu le diable à ses trousses! Vous pensez si ça m'a paru louche, surtout qu'il ne m'a

même pas regardé. D'habitude, il aurait ricané et m'aurait traité de vieux débris ou d'épouvantail à moineaux. Alors, j'ai gagné le coin. Qu'est-ce que je trouve? Un lapin de garenne! Il pesait au moins huit livres! Et le manchot l'avait laissé? Je n'en revenais pas. Je rejoins la route, toute proche. Il y avait là, un homme étendu. Je m'approche: il était mort, le sang coulait... On venait de le poignarder, il était encore chaud. Ça m'a donné une secousse! J'ai couru au plus près, au château. M. le baron était absent mais on a téléphoné. Lorsque je suis rentré au village, les gendarmes avaient déjà arrêté le Manchot!

« J'ai eu une belle peur! Je suis garde-champêtre et je n'ai pas à arrêter des assassins, moi!

« Monsieur le juge, c'est un sornois, un fainéant! Il n'a jamais travaillé, c'est pour ça qu'on l'appelle le Manchot, dans le pays. Il devait finir sur l'échafaud! »

Le garde puait l'alcool à vingt pas. M. Durantet le remercia, après avoir posé quelques questions d'inté-

rêt secondaire. En se retrouvant seul avec son collaborateur, il exposa:

— Ils disent tous qu'il est coupable! Mais je n'ai aucune preuve formelle, aucun commencement de preuve! Cet individu n'avait sur lui ni arme, ni argent, lorsqu'on l'a arrêté! Et il nie! Il nie, Poivre!

— Je sais, M. le juge. A sa place, j'en ferais autant.

— Et le mort, qu'est-ce qu'il venait faire ici, je me le demande. Certainement pas s'offrir des vacances, en cette saison. Il n'avait pas de bagages et ne payait guère de mine. Cette reconnaissance du Mont-de-Piété qu'on a trouvé sur lui prouve suffisamment que ce n'était pas un nabab. Que diable cet aide-bibliothèque pouvait-il avoir à faire dans le pays?

« Quand je pense que l'hôtelier n'a rien eu de plus pressé que de relouer la chambre qu'il occupait! »

— A vous, M. le juge, l'hôtelière vous a même fait remarquer qu'elle avait changé les draps.

M. Durantet fulmina.

— Vous me dites cela calmement! Vous êtes impayable, Poivre! Elle a nettoyé, astiqué et cela vous paraît tout naturel! Sans ce zèle stupide, peut-être aurions-nous trouvé quelque chose! Et je n'ai rien pu tirer de ce couple. Le braconnier les approvisionnait, c'est clair, et tout cela les dérange. Je l'ai bien compris!

Le greffier courba l'échine, sous l'orage, et ne pipa mot. M. Durantet finit

[Lire la suite page 19]

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

IL EST SI BEAU CE RÔLE, UN VÉRITABLE SACERDOCE, PUISQU'IL S'ÉTEND SUR TOUTE UNE VIE !

Un très petit nombre d'organiseurs sportifs comprennent le rôle qui leur est dévolu. Plusieurs d'entre eux sont persuadés que, pour remplir leur mission, il suffit d'attirer autant de spectateurs possible aux guichets pour rendre l'entreprise payante.

Ah! vous nous direz, sans aucun doute, que ces gens accomplissent cette mission en hommes d'affaires accomplis. D'accord. Toutefois, pourquoi ne pas employer quelques milliers de dollars, par saison, d'une autre façon? C'est précisément l'idée de Buzz Bavasi, l'intelligent et actif gérant-général des Royaux de Montréal, qui fait tout son possible pour contenter tout le monde et son père... Réussira-t-il?

Loin de nous l'idée de vous faire croire que Buzz n'a pas une couche de mercantilisme. Non, il ne serait pas à la tête de l'équipe-ferme No 1 du Brooklyn, s'il n'était pas un homme d'affaires de première valeur! Mais il croit remplir un beau rôle en commençant une école de baseball sur le losange du Stadium, dont les séances auront lieu chaque fois que le terrain de la rue Delorimier sera disponible. Si, au moment où on lit ces lignes, l'école ne bat pas son plein, nous serions l'homme le plus surpris du monde. On enseignera à 23 ou 25 jeunes joueurs de 16 à 20 ans, triés parmi les meilleurs, parmi ceux qui ont certaines chances de briller au firmament du baseball organisé, les finesses du jeu national américain, sur un losange bien nivelé, où les bosses sont aussi rares que les millions dans nos poches!

Buzz est fermement convaincu — nous aussi, d'ailleurs, depuis plus de 30 ans — qu'avec un enseignement primaire solide, une demi-douzaine de jeunes joueurs canadiens, qu'ils soient Français, Irlandais, Juifs, Allemands, Italiens ou Russes, pourront figurer avec avantage, en moins de 5 ans, dans une équipe de classe AAA ou A, peut-être mieux. Qui sait?

Quelle belle tâche que celle de l'organisateur sportif, qui conseille, soutient et encourage un jeune joueur de baseball, dont les talents athlétiques ne manquent pas, ayant des chances de gagner honorablement sa vie au rang des professionnels!

C'est compris, il ne suffit pas de faire venir, une fois ou deux au Stadium, des jeunes joueurs pour estimer son devoir fini. Il faut aussi éduquer ce jeune homme, lui apprendre à être correct en tout temps, droit, loyal, lui apprendre à se soigner, à se nourrir, à bien se tenir, à développer sa volonté et à acquérir cet esprit d'équipe indispensable, cette gerbe magnifique de qualités premières, une école de maîtrise de soi. Ne l'oublions pas, un jeune joueur de baseball qui ne possède pas une teinte au moins de tout ceci ne sera jamais un excellent joueur, n'ira pas très loin — nous avons un tas d'exemples du genre en mémoire — en un mot ne sera qu'un demi-joueur de baseball.

Nous sommes prêt à parier un rosaire que les propriétaires du club de baseball Montréal, en prenant sous leur égide dès maintenant, les deux douzaines de jeunes joueurs habiles qui se développent de la pire des façons et se gâtent sous la gérance de mauvais conseillers qui n'ont jamais appris leur baseball ou l'ont



GUY MOREAU, ancien secrétaire et comptable du club de baseball Montréal, lieutenant-colonel lors de la dernière guerre, occupe aujourd'hui un poste des plus importants. Il est directeur du personnel et comptable en chef de la florissante compagnie de transport, Laval Transport Inc., dont le président est le sympathique sportsman de 35 ans, M. Paul Cloutier.

Les Jeux Olympiques de 1952 se dérouleront en Finlande, à Helsinki, sa capitale. Voici une vue générale du stade et des tribunes, qui peuvent contenir 60.000 spectateurs assis. Oui, c'est là que nos athlètes canadiens amateurs ramasseront des casquettes dans une couple d'années!

appris à la mauvaise école, feront de nouveau des affaires d'or, d'ici 5 ans, avec des joueurs canadiens sur leur alignement.

Pour bien comprendre la haute valeur de cette affirmation — qui n'est pas neuve, nous l'avouons volontiers — il faut l'illustrer par quelques exemples. Nous en avons en tête une demi-douzaine de combien édifiants. L'espace nous manque pour les énumérer dans ces colonnes. Nous aurons, sous peu, l'occasion de revenir sur ce sujet, plus longuement.

LISTE REPRESENTATIVE DES RAISONS D'UNE PARESSE PHYSIQUE DES 40 ANS

Non, il ne s'agit pas de nous inquiéter de savoir si, dans votre enfance, de 14 à 18 ans par exemple, vous avez fait un sport quelconque. A votre choix, ou vous l'aurez pratiqué, puis négligé, ou bien vous l'aurez complètement oublié. Cela n'a aucune importance. Vous avez 40 ans! Ne vous froissez pas, si vous n'en avez que 37 ou 38! Le problème reste le même.

Vous avez 40 ans! Donc, vous ne vous livrez à aucun exercice physique. Votre automobile vous défend de marcher. Votre ascenseur s'oppose à ce que vous montiez les escaliers. Nous acceptons tous les petits mensonges classiques et invariables, tous destinés à ne pas proclamer que vous n'avez pas de volonté! Voici ces mensonges: Je n'ai pas le temps! A mon âge! Ça me fait trop suer!

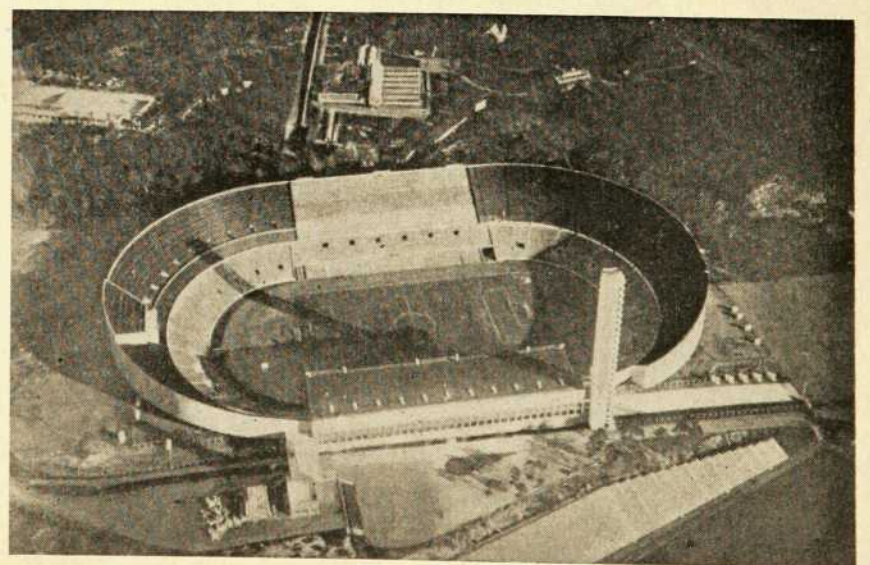
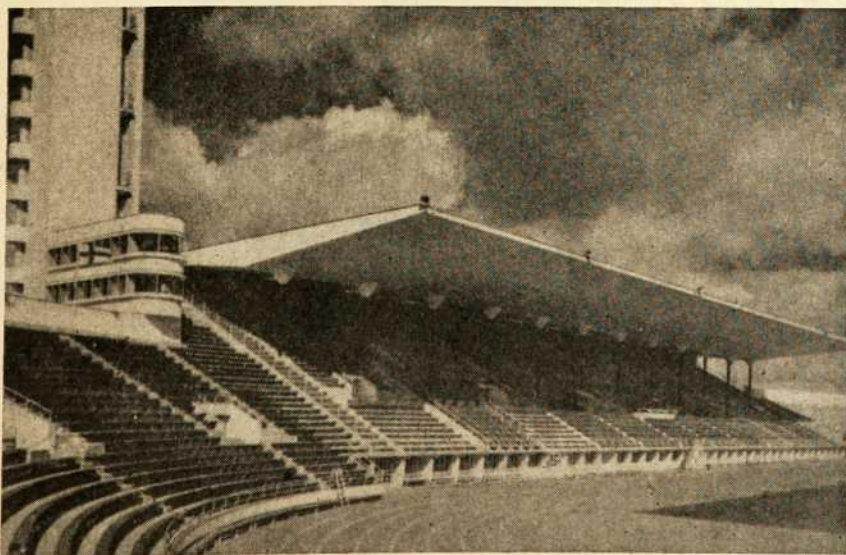
Vous êtes ce que vous êtes. Il ne s'agit pas d'établir votre culpabilité, ni de vous couper le cou et les jambes. Mais, entre nous, avouez que vous êtes un peu défraîchi! Là! Ne vous fâchez pas!

Tout à coup, surgit dans votre existence une série de raisons de secouer votre paresse physique. Les raisons ne vous manqueront pas. Nous allons essayer d'en dresser une liste qui, sans être complète, sera du moins représentative. Séduit par un souci de beauté, après la contemplation très triste, devant votre miroir, de votre gros ventre, vous aurez l'envie furieuse de redevenir plus acceptable. Ceux qui ont des "oeufs de Pâques" au-dessous de leur diaphragme ne sont pas en bonne santé, loin de là! Peut-être que vous ne serez pas insensible à ce que plusieurs du beau sexe murmurent en vous voyant: "Mais il est encore très bien!" Ne vous en faites pas, le bel habit cache un tas de défauts...

Deux raisons peuvent décider les paresseux physiques à se livrer à des exercices musculaires qui leur conviennent. Ces deux raisons sont: la peur de souffrir et la peur de mourir.

La peur de souffrir. Celui-ci, depuis l'âge de 18 ou 19 ans, s'est exclusivement préoccupé de bien et trop manger, de boire et trop boire, de bien et trop s'amuser, de bien se faire, devant soi, un gros ventre, de travailler de 8 à 10 heures par jour, sous prétexte d'amasser de l'argent pour assurer la vieillesse de sa femme, et nous ne disons pas tout, ou l'avenir de rejets obstinés à ne rien faire qu'à souscrire des billets de fils à papa. Celui-ci se réveille, un matin, en hurlant. Des coliques néphrétiques vont le faire hurler pendant un mois. Il sort

Lire la suite page 30!





Ci-dessus, les vingt-cinq élèves, garçons et filles, d'une classe de l'Einstein High School de Potsdam, en Allemagne, ont réussi à passer en zone occidentale pour échapper à l'emprisonnement auquel les condamnait leur résistance aux doctrines communistes. Selon eux, l'instruction en zone orientale se compose surtout de théories politiques et d'entraînement sportif.



Ci-dessus, le général CHARLES DE GAULLE honore, au cours de quatre cérémonies, les morts glorieux qui, voilà dix ans, ont répondu à son appel aux armes et ont donné leur vie pour la France. On voit ici le chef de la France Libre accueillir, à la cérémonie du Mont Valérien, les familles des héros. Cette commémoration se renouvelle fidèlement chaque année, le 13 juin.



Ci-dessous, une cérémonie de mariage à Los Angeles revêt un caractère tout à fait exceptionnel du fait que les mariés appartiennent à trois générations d'une même famille. Ce sont : RALPH LESTER et DARLENE KELLY, au premier rang : SPENCER RAMSDALE et Mme MERLE KELLY THOMAS, au deuxième : JESS TAYLOR et Mme MAY FORGY, mère de la précédente, en arrière. Le pasteur protestant est le révérend M. E. FISH.

ÇA et LA ^{day} L'IMAGE

Ci-contre, à gauche, les ruines d'un manoir anglais datant du XVe siècle, à Minster Lovell, dans l'Oxfordshire. Ce vieux village, très pittoresque, s'élève sur la rivière Windrush ; à une extrémité, se voient un pont et un moulin, et, à l'autre, les ruines du manoir et de l'église. Il existe aussi dans ce village un joyau de l'architecture médiévale : l'auberge du Cygne. Quant au manoir lui-même, il est riche en légendes dont la mieux connue a inspiré une ballade, celle du Rameau de Gui. Ci-dessous, deux scènes photographiées dans le nouveau laboratoire aseptisé de Notre-Dame University à South Bend, Indiana. On remarquera le costume, analogue à ceux des scaphandriers, porté par le chimiste.





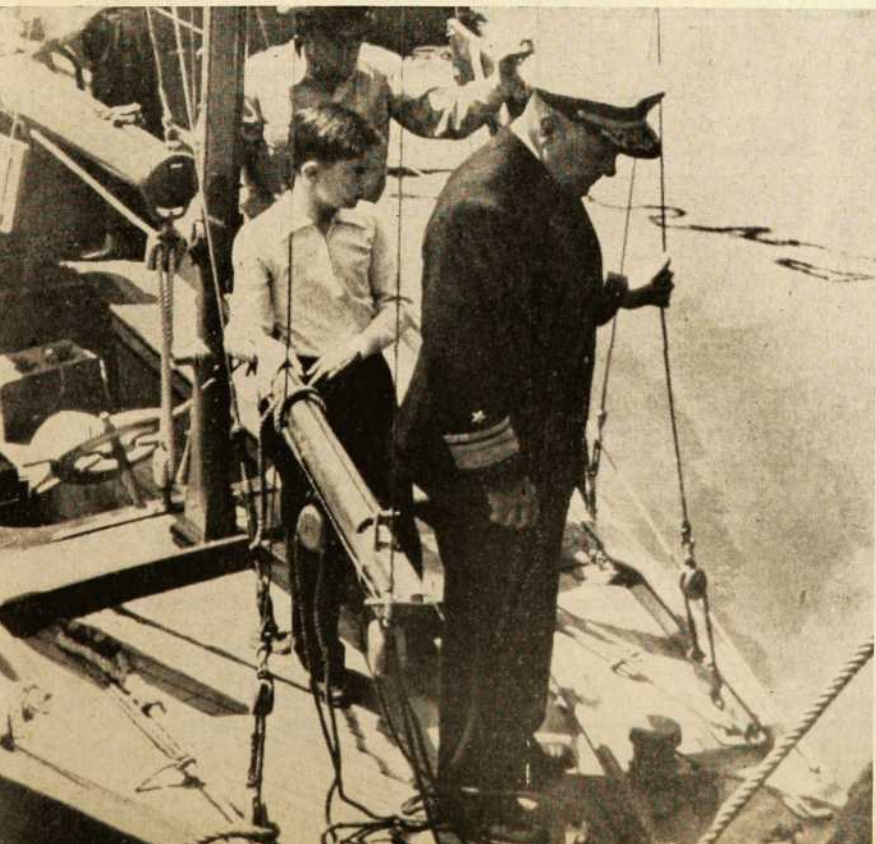
Ci-dessus, une scène printanière aux environs de Paris. Pour de multiples raisons, Paris est, surtout au printemps, un lieu incomparable. Pour les pêcheurs parisiens, c'est avant tout le moment de lancer leurs lignes dans la Seine. Et comme on peut le voir, ils sont nombreux ceux qui prennent part à l'ouverture de la saison de la pêche.



Voilà dix ans, un groupe de 108 réfugiés s'enfuirent d'Allemagne pour échapper à la persécution nazie. Ils quittent maintenant Shanghai où ils avaient trouvé refuge, pour venir à New-York. Cependant, comme leurs papiers ne sont pas en ordre, on doit les renvoyer en Allemagne, avec la promesse qu'ils obtiendront bientôt des visas pour les Etats-Unis. On les voit s'embarquant à Brooklyn, sur le transport *GENERAL SAM D. STURGIS*. — Ci-dessous, l'auto car le plus moderne et le plus perfectionné de la compagnie anglaise Green Line Coach. Il est à deux étages. L'air y est renouvelé 17 fois par heure et maintenu à une température de 60 degrés. Les sièges sont confortables et l'espace est suffisant pour que les voyageurs puissent allonger les jambes.



Ci-dessus, à Vienne, capitale de l'Autriche, un contingent de 29 hommes, qui ont vécu dans les prisons d'Albanie, sont accueillis par leurs compatriotes. Ils ont décrit l'Albanie comme le pays le plus malheureux de la terre, surtout depuis l'établissement du régime communiste. — Ci-dessous, le jeune *ARTHUR MacARTHUR*, fils du général, passe l'inspection du yacht, *THE GOLDEN BIRD*, en compagnie de l'amiral *BENTON W. DECKER*, à la base navale de Yokosuka. Il a fait ensuite son premier voyage à bord d'un destroyer américain.



LA ROCHE QUI SE FERME

[Suite de la page 9]

mondé intéressait médiocrement le capitaine, dont le trésor d'émeraudes était l'unique souci. Dès lors, pourquoi aurait-il fait attention à deux individus proprement habillés, qui causaient avec un vieux prêtre, à quelques tables de là ?

Ali ben Amara, curieux de tout ce qu'il voyait depuis qu'il était en Europe, dévisageait, au contraire, chaque voyageur. Quand ses yeux rencontrèrent les deux hommes, ses sourcils se froncèrent imperceptiblement. Il lui sembla les avoir déjà vus... Où?... Quand?... Il ne pouvait être que le jouet d'une illusion, pas même d'une ressemblance, puisqu'elle n'aurait pu se rapporter aux deux personnages à la fois.

Cependant son observation n'était pas en défaut. C'étaient bien les anciens légionnaires de Taza, libérés peu de temps après l'armistice. Ils avaient patiemment attendu l'arrivée de Garnet, dont ils connaissaient la venue en France par d'anciens camarades de la légion, Allemands comme eux, et par conséquent, comme eux, espions.

Lorsque les deux officiers furent assis, Holbeck et Gothorn, qui avaient repris leurs vrais noms en quittant l'armée française, eurent un sourire à peine dessiné, un sourire de victoire, qui en aurait dit long à celui qui se serait donné la peine de l'analyser. Mais ce n'était pas leur interlocuteur qui prenait ce souci ! Le vieux prêtre avait déposé un herbier à côté de lui, comme d'élégantes voyageuses transportent leur sac à bijoux. Il s'enfonçait dans d'importantes considérations géologiques. Si ce brave homme avait des cuailles, il devait certes leur préférer les pierres de la montagne. Les deux Allemands ne l'avaient admis auprès d'eux que pour se donner un aspect plus naturel, plus terroir. Il fallait se méfier de toutes les suspicions possibles !...

A présent, ils auraient bien voulu s'en débarrasser, mais le vieillard, qui revenait d'une excursion, dont témoignaient ses bottines couvertes de boue, sa soutane maculée, et son gros parapluie verdi, croyait bien passionner ses interlocuteurs d'occasion.

— Aucune contrée, n'est plus intéressante que la nôtre, disait-il. Les rochers écrivent chaque jour un roman, pour ceux qui savent les lire !... Aujourd'hui, je voulais voir si l'étrange phénomène que je constate depuis trois jours sur la rive gauche se produit par ici. Croyez-vous que ça ne vaille pas une pièce de théâtre ou un film policier ?...

— Quel phénomène ? demanda Holbeck qui s'en moquait totalement.

— Le resserrement des roches ! Personne n'y fait attention ! Je l'ai signalé à un journal du Luxembourg, et il n'a même pas inséré l'entrefilet !... Ah ! si on comprenait la science, il y aurait foule autour de Sievenschlüff... Mais non ! Personne !... Que voulez-vous ? Ce n'est pas encore la saison des touristes...

Pour la divination de certains sujets, Gothorn était admirablement servi par l'esprit de sa race.

— Les Sievenschlüff ?

— Un bloc de rochers dans les bois du Müllerthal. Vous n'ignorez pas, messieurs, combien nous possédons d'étranges stratifications. Les environs d'Echternach, depuis les Bénédictins jusqu'à Beaufort, mériteraient d'être classés comme parc national. Nos roches ressemblent parfois à la pâte feuilletée. D'autres se sont comme décollées. D'autres sont trouées, vidées. Voyez le curieux labyrinthe, dans l'Ezabcher Thal et les Bauges de Sangliers, et la Wolfschlucht, et surtout ces Sievenschlüff qui sont encore aujourd'hui une curiosité, mais ne formeront demain qu'un bloc sans intérêt.

— Ce que vous me dites me passionne, monsieur le curé. Donnez-moi des détails plus complets. Je veux profiter

de la bonne fortune qui me met en face d'un vrai savant...

Holbeck, qui ne comprenait pas, haussa légèrement les épaules. Par un coup de pied sous la table, Gothorn lui enseigna que le sujet était intéressant pour eux.

— Vous êtes trop bon, répondait le brave prêtre, dont on chatouillait l'offensive vanité... Voici donc... Au milieu des bois, les Sievenschlüff dressent leur masse que coupent des passages, dans les deux sens, comme si un enchanteur l'avait frappée plusieurs fois de son épée. Les touristes s'amuse à passer par ces couloirs si étroits qu'à certains points on ne peut pas y avancer de front.

— Et ce sont ces couloirs qui se ferment ? interrogea Gothorn en envoyant sous la table un nouveau coup de pied à son compagnon.

— Justement, monsieur. Le phénomène est en concomitance avec de légères secousses enregistrées par les sismographes, dans l'Eifel. Au fond, rien d'étonnant ! Le massif si pittoresque de l'Eifel cache une zone de volcans, soi-disant éteints, dont les anciens cratères ont formé des lacs. On dit de beaucoup de volcans qu'ils sont éteints, puis, un beau jour, ils se manifestent, et souvent de façon désagréable ! Or, depuis jeudi, les sismographes montrent quelque inquiétude. Et, il y a trois jours, j'ai constaté, de visu, le rapprochement insensible des roches. Une convulsion intérieure les avait disjointes ; une autre convulsion s'emploie à les réunir. J'y suis retourné hier. Le poteau qui indique l'entrée était déraciné. Il y a encore moyen de passer, mais, demain, le malheureux qui s'y endormirait serait sans doute aplati comme une galette.

— Oui, le malheureux... articula Gothorn, qui regardait vers la fenêtre.

— Vous y retourneriez ? questionna-t-il soudain.

— Non, monsieur, et je le regrette fort ! Mais je dois me rendre à Vian-den. Ordre de mes supérieurs...

— D'ailleurs, il vous reste une consolation. L'étrange poussée sismique va peut-être s'arrêter.

— Il faudrait, évidemment, l'espérer pour l'attrait du pays, dont les curiosités naturelles forment une grande source de prospérité. Mais je suis certain du contraire. S'il faut en croire les appareils enregistreurs, la crise intérieure que subit la région sans s'en apercevoir est profonde... profonde...

— C'est surprenant, en effet, monsieur le curé. Et nous irons voir ça... En regrettant de ne pas vous avoir pour guide... Vous reverrons-nous ce soir ?

— Hélas ! Dans une heure, je prends le train pour Diekirch.

Gothorn se leva et prit congé avec son complice.

— Enfin, demanda Holbeck, me diras-tu pourquoi tu as fait parler ce vieux fou ?

Gothorn ne répondit que lorsque la porte de sa chambre fut refermée.

— Si tout va bien, fit-il en accentuant ses paroles d'un sourire de côté qui était sinistre, si tout va bien, je prépare à ce héros de l'aviation française un mausolée naturel, pour lequel on ne réclamera jamais rien à sa famille.

— Avant tout, il me faut la pierre de l'église sur laquelle est gravée l'indication de la cachette, dit Edmond à Ali.

— Je crois que l'heure nous serait assez favorable, capitaine, répondit le Marocain, qui parlait fort correctement notre langue. Mais qu'emporterez-vous pour envelopper la pierre ?

— Eh ! crois-tu donc que j'aie oublié une précaution ?... Cette toile cirée, cette corde... J'espère que ce ne sera pas un bloc d'un mètre...

— Et que, pour l'enlever, vous ne devrez pas requérir l'architecte municipal !

Tout en bavardant, les deux amis se dirigeaient vers l'église. Pittoresquement juchée sur une haute butte, cachée par les constructions et les murs où pendent des cascades de feuillages, elle ne montre aux habitants que ses tours pointues. Pour jouir de sa simplicité romane, il faut gravir un raidillon d'une soixantaine de marches, qui aboutit à une petite terrasse entourée d'un parapet.

Après le déjeuner, Edmond escomptait bien que cette terrasse serait déserte. Mais une femme y tricotait en surveillant des enfants.

— Voilà bien notre chance ! murmura Garnet.

— Que faire, capitaine ?

— Attendre, parbleu ! Elle se fatiguera avant nous.

— Nous pourrions toujours repérer la pierre, et peut-être la marquer d'un coup de crayon afin de ne plus perdre une seconde, quand le moment sera favorable.

— Tu feras ton chemin, Ali !... Regardons de loin, en ayant l'air de contempler les détails d'architecture... Sixième de la troisième rangée, à partir de l'angle droit du portail... Tu la vois ? Elle ne semble pas mieux scellée que lorsque l'Allemand est passé par ici... — Attendons...

La pierre qu'ils devaient enlever n'était pas grande ; tout au plus mesurait-elle vingt centimètres sur quinze. Elle se transporterait facilement sans attirer l'attention.

Restaient la femme et ses enfants.

— Si elle a l'intention de terminer le bas qu'elle tricote avant de redescendre !... murmura Edmond.

Ali n'était jamais à bout de ressource.

— Je vais essayer un moyen, annonça-t-il.

Il appela le plus jeune des enfants, bambin de deux ans, tout rond, rouge comme une brique, et qui ouvrait des mains noires de terre.

Au bout d'un instant, ce jeune naturel d'Echternach fut apprivoisé. Alors Ali ben Amara lui octroya dix sous.

Sans prononcer l'inutile merci que, plus tard, il dirait souvent et ne penserait jamais, le gosse roula triomphalement jusqu'à sa mère, qui sourit au Marocain, mais continua le tricot. Toutefois, au bout de deux minutes, Ali annonça :

— Mes dix sous travaillent. Vous voyez que mon idée n'était pas mauvaise.

Depuis qu'il était en possession d'une pièce de monnaie, l'enfant sentait grandir une épouvantable envie de manger des bonbons, envie que frères et soeurs partageaient avec impartialité. La mère refusa. Après cinq minutes d'insistance, les pleurs commencèrent, puis les cris, et la brave femme, sous l'oeil narquois du jeune Marocain, dut replier son tricot, rassembler sa marmaille et redescendre dans la ville. Il n'avaient pas encore disparu que les deux officiers s'approchaient du mur. Edmond tirait un outil de sa poche. La pierre ne résistait pas. Elle se détachait. Elle tombait.

— Il ne vient personne ?

Ali se précipita à l'escalier. Non. Pour quelques minutes, ils étaient bien seuls.

Edmond avait retourné le bloc. L'envers portait des lettres grossièrement indiquées à coups de stylet. Ils ne s'étaient pas trompés.

La pierre fut aussitôt emballée, et fit un paquet très ordinaire.

— Viens.

Dégingolant vers la grand'rue, ils rentrèrent à l'hôtel. Comme ils montaient à leurs chambres, Ali se retourna et, de la porte du salon de lecture, vit poindre un des visages qui l'avait intrigué.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

6	3	7	2	8	4	6	3	7	5	7	2	6	4	3	7
C	L	R	M	T	V	H	A	E	G	N	E	A	O	C	C
4	8	6	3	7	5	2	6	4	8	3	7	6	2	8	5
U	O	N	H	O	R	N	G	S	U	A	N	E	A	T	O
7	6	2	8	7	3	8	5	2	6	4	7	3	8	6	3
T	M	G	S	R	N	A	S	E	E	R	E	C	R	N	E
3	7	4	6	2	7	5	3	6	4	8	2	7	6	3	5
E	A	E	T	Z	G	R	S	D	U	R	P	R	A	T	I
6	2	8	6	3	7	4	5	2	6	8	3	6	4	2	5
N	O	A	S	P	E	S	S	U	V	N	O	O	S	R	Q
8	6	3	4	7	2	6	5	3	8	4	2	6	3	7	2
G	T	U	I	A	D	R	U	R	E	R	E	E	V	B	M
6	7	2	8	4	3	6	5	2	7	4	3	8	2	6	3
V	L	A	R	E	O	I	E	I	E	Z	U	A	N	E	S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez de 4 et vous aurez comme clef de chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par Willam J. Miller, King Features, Inc.

Il songea, sans faire part de cette réflexion à son capitaine :

— Ces gens-là font bien attention à nous !

Comme il n'avait pas vécu pour rien au pays des embuscades, des intrigues et des drames sanglants que notre domination, depuis quinze ans, a seule fait cesser, il se promit de garder l'oeil ouvert.

Edmond déballa la pierre, la déposa avec précaution dans l'armoire, et dit :

— Nous l'étudierons ce soir. Elle nous fera passer le temps. Mais, puisque le soleil brille et qu'il fait doux, je propose de faire une promenade aux environs. Il faut tout de même nous rendre compte du pays dans lequel le sort nous envoie.

GOTHORN guettait le départ des deux officiers. Il supposait bien qu'ils ne perdraient pas, à déchiffrer une cryptographie allemande, la belle après-midi que leur offrait le printemps. Lorsqu'on a passé deux ans dans le bled, surtout dans le bled de Taza, on a un besoin dévorant de forêts, d'eaux vives, de belle verdure septentrionale. Un bois de sapin acquiert pour le colonial un prix inestimable, et le grand-duché du Luxembourg en offre à profusion.

Gothorn ne manquait donc pas d'un certain bon sens et d'un semblant de psychologie. Où il manquait de plus d'habileté, c'était dans l'art de surveiller les gens. Bien que l'espionnage fût — naturellement ! — son côté faible, il n'y apportait pas une virtuosité capable de mettre en défaut l'oeil et l'oreille d'un Marocain.

Ali ben Amara se méfiait. Pourquoi cet homme, dont il croyait avoir déjà vu le visage, les avait-ils épiés à leur rentrée dans l'hôtel ?

Il agit donc dans Echternach comme dans l'Atlas, lorsqu'il faut s'attendre à voir surgir un ennemi derrière chaque cèdre, un djich derrière chaque marmelon.

Afin d'être certain que les officiers ne rentreraient pas tout de suite et leur laisseraient le temps d'opérer, Gothorn les avait suivis de très loin, et avec des précautions minutieuses, jusqu'au sentier grimpaux sur les rocs qui dominant la ville et conduisent à la Wolfschlucht (gorge du Loup). Il revint alors sur ses pas, en grande hâte et à cent lieues de se douter que le jeune Marocain avait parfaitement observé son manège.

— Vite ! Ils en auront pour une ou deux heures... Mais ce n'est pas trop ! dit-il à son complice en rentrant dans sa chambre.

— Ils vont loin ?

— Au moins à la Wolfschlucht.

— Il n'y a personne dans notre couloir ?

— Personne... Viens...

En hommes prévoyants, ils avaient étudié les serrures de presque toutes les chambres. Il ne fallut pas dix secondes pour ouvrir la porte du capitaine Garnet.

Holbeck cherchait partout, tandis que son complice allait faire le guet au bas de l'escalier. La pierre découverte, il la mesura, descendit à un petit hangar où l'on resserrait des outils, des briques, de vieux bidons. Sur les conseils de Gothorn, ils y avaient peu à peu apporté des blocs de grès de dimensions diverses. Sachant qu'il s'agissait d'une pierre de la muraille de l'église, et se doutant que ce devait être une pierre qu'on pouvait enlever sans se hisser sur une échelle, ils les avaient étudiées, avaient reconnu la sorte de grès et s'en étaient fait, à tout hasard, une petite collection.

Il ne fut donc pas trop difficile pour Holbeck de trouver un bloc à peu près semblable, comme forme et comme grandeur. Sans doute l'officier n'avait-il pas fait attention au signalement de sa pierre, aux traces de sa vieillesse,

aux blessures qu'elle avait reçues au cours des siècles. D'ailleurs, Holbeck se chargeait de donner à la sienne un aspect vénérable, tout comme les fabricants de vieux meubles savent donner aux bois l'usure et même la pourriture de cinq cents années.

Avant de commencer son travail, il alla retrouver son complice.

— Rien de nouveau ?

— Non. Si je les vois arriver, je t'avertis. En attendant que ma besogne soit faite, remets leur pierre à sa place.

Pendant que les officiers montaient à l'église, les deux Allemands avaient préparé un bout de cryptographie qui devait faire merveille. Après avoir bien noté la grandeur, la profondeur, l'espacement des lettres de l'original, Holbeck se mit à l'ouvrage avec un solide outil. Il ne lui fallut pas plus d'une demi-heure pour graver son inscription et autant pour donner à son bloc les principales défauts de l'autre, ainsi qu'une patine de sable et de terre. Avant de faire la substitution, il les compara et fut satisfait de son oeuvre. Alors, il rappela Gothorn.

Celui-ci voulut vérifier encore si l'emballage était exactement rétabli, la corde nouée avec les mêmes noeuds.

— Maintenant, ils ont de quoi se distraire toute la soirée ! ricana-t-il.

Holbeck conservait une crainte.

— Pourvu que le Marocain ne l'accompagne pas...

— Sois tranquille... Ces sauvages se piquent de délicatesse ! Il attendra à l'hôtel...

— Et, là-bas, c'est nous qui serons présents !

Le capitaine Garnet et le sous-lieutenant Ali ben Amara ne rentrèrent qu'à l'heure du dîner. La nature puissante, presque fantastique, de ce que les étrangers ont surnommé la petite Suisse, les avait retenus. Après le repas, Edmond se retira dans sa chambre, défit le paquet, déposa devant lui, sur la table, la précieuse pierre, et commença à en déchiffrer le cryptogramme, besogne d'autant plus ardue que le texte était en allemand. Quoiqu'il parlât assez correctement cette langue, la différence de fréquence des lettres suscitait une grave difficulté.

Tandis que, trois chambres plus loin, Gothorn et Holbeck venaient assez facilement à bout du véritable texte, les indications apocryphes donnaient pas mal de fil à retordre à l'aviateur. Mais il avait la ferme volonté d'en venir à bout et ne manquait pas de persévérance. Enfin, il eut devant lui une traduction qui semblait exacte :

Centre Sievenschlüff. Point le plus étroit. Sous petite fente verticale.

Creuser un mètre. Trouver niche sous roc oriental.

— Il n'y avait pas de danger qu'on lui enlevât son trésor ! ricana Edmond. Mais ça va m'obliger à emporter une pelle et à faire tout un travail de pionnier...

Il décida de partir de bonne heure, de façon à terminer sa besogne en une seule fois.

COMME Gothorn l'avait prévu, Ali ben Amara refusa d'accompagner son ami. Sa délicatesse lui interdisait d'être auprès de lui quand il découvrirait le trésor. Il aurait eu peur de sembler là un témoin, un surveillant.

Il accompagna Edmond jusqu'à la diligence de Berdorf, qui épargnerait les cinq kilomètres de montée et permettrait de s'enfoncer dans les bois sans se fatiguer à gravir le plateau.

Le temps, assez frais et nuageux, ne faisait cependant pas craindre la pluie. Dans la forêt, la jeune végétation de hêtres et de chênes s'égayait de mille chants d'oiseaux. Parfois un animal s'enfuyait sous les arbres. Mais aucun



Vous vous privez

des joies que peut donner un chien en bonne santé en ne recourant pas aux Produits pour les Chiens Sergeant's, simples, rapides et sûrs. Il en existe un pour presque toutes les affections canines — vers, mauvaise santé passagère, puces, ricin des chiens, démangeaisons, maux d'oreilles. Approuvés par des vétérinaires consultants. Célèbres depuis 75 ans. Aux pharmacies et chez les marchands d'animaux.

GRATIS : Un manuel indispensable sur la façon de nourrir, dresser et soigner votre chien — Sergeant's Dog Book. Aux pharmacies et chez les marchands d'animaux ou écrivez à Sergeant's Dog Medicines, Ltd., Dept. U-1, Toronto, Ont.



Sergeant's POUR LES SOINS DES CHIENS



Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

6880, rue Bordeaux

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

être humain ne se montrait dans le sentier. Bientôt, celui-ci s'enfonça dans des gorges, contourna des aiguilles, descendit auprès du ruisseau capricieux, l'enjamba sur des pierres plates, remonta pour se perdre dans les fourrés.

Après avoir quitté le village de Berdorf et les routes du plateau, bordées de pommiers en fleurs, il fallut une bonne heure à Edmond Garnet pour atteindre les Sievenschlüff, dans un des endroits les plus sauvages qui dominent la Sure. Il ne se doutait pas qu'à cent mètres de lui, derrière un roc, deux touristes l'attendaient depuis longtemps. Gothorn et Holbeck, en effet, avaient quitté Echternach au lever du soleil, mais il ne regrettaient pas le temps perdu, car ils avaient pu constater que le terrifiant phénomène signalé par le curé géologue, loin de cesser, augmentait de vitesse. Un bâton solidement encastré entre les parois s'était brisé comme un fêtu de paille dix minutes plus tard.

Déjà deux des entrées étaient impraticables, et le haut des roches s'y rejoignait.

Il faut se rendre exactement compte de ce qu'étaient les Sept Gorges, ou *Sievenschlüff*, avant le mouvement tectonique qui les ferma. Qu'on se figure, au milieu de la nature la plus tourmentée, une sorte d'immense pudding, de forme classique et de trente mètres de haut, aux parois lisses, sauf d'un côté où l'escalade est possible pour un grimpeur très exercé. Ce bloc, surgi là sous une poussée vertigineuse de la nature, est coupé, taillé dans tous les sens. Sept brèches s'entre-croisent, comme si on avait dû partager la roche entre des propriétaires en indivision. Ces coups d'épée, qui fendaient le bloc du sommet à la base, n'atteignaient pas plus d'un mètre de large et souvent la moitié. Les parois, rigoureusement verticales, en étaient lisses et gluantes, couvertes de mousses microscopiques. A l'ordinaire, des flèches et des numéros permettaient aux touristes — nombreux dès juillet — de parcourir la roche dans tous les sens, d'y suivre un itinéraire qui les faisait passer par chacune des coupures.

Quand le capitaine Garnet atteignit les Sept Gorges, deux des sept entrées étaient donc closes. Le reste s'était épouvantablement resserré; mais l'officier, qui ignorait la largeur ordinaire de ces couloirs d'enfer, les supposait dans leur état naturel et se dit simplement :

— Bigre! Creuser un trou d'un mètre, là où on peut à peine remuer le bras!...

Mais aussitôt :

— Bah! On n'a pas de mérite quand la besogne va toute seule!...

Et il se faufila entre les roches, choisissant l'entrée qui lui semblait la plus propice et où, cependant, il dut faire un certain effort pour passer.

Par un caprice étrange, le mouvement tectonique tendait à resserrer le bloc titanique en secousses concentriques; il bouchait les issues et laissait l'intérieur à peu près intact. Le centre des coupures, plus étroit, certes, qu'auparavant, permettait cependant de se tenir debout, de face comme de profil, d'étendre le bras et de s'agenouiller.

— Ah! Je respire mieux! se dit Garnet lorsqu'il eut atteint le centre.

Incontinent, il se mit à rechercher le point le plus étroit. A l'intersection des coupures 4 et 7, il existait un resserrement tel que le passage en eût déjà été impossible pour maintes personnes.

— Pas de doute... C'est ici... A présent, trouvons la fissure verticale.

Hélas! ce n'étaient pas celles-là qui manquaient. Il y en avait partout, peu à peu gravées par l'eau dans les parties les moins résistantes de la roche.

— Devrais-je creuser plusieurs trous avant d'atteindre la bonne place? se disait Garnet.

Il fallait se fier au hasard; ce qu'il fit, en se mettant immédiatement à la besogne.

Le terrain n'était pas difficile à déblayer, car le sable le composait autant que l'humus. Pendant que le capitaine, entravé dans tous ses gestes par l'étroitesse du couloir, enlevait peu à peu la terre de l'endroit qu'il avait choisi, Gothorn et Holbeck se coulaient vers le bloc des Sievenschlüff, avançaient prudemment la tête aux différentes issues, voyaient, sans être aperçus, le jeune officier.

A trois issues invisibles pour Edmond, ils purent mesurer les largeurs. Elles avaient diminué de plusieurs centimètres. La convulsion terrestre semblait s'accélérer.

— Encore deux heures, et il sera définitivement enfermé, souffla Gothorn.

— D'ailleurs, s'il avait fini plus tôt, nos revolvers le forceraient bien à rester dans son boyau.

— Et personne ne pourra nous accuser de sa mort... J'aime mieux ça!... Il faut être prudent!...

Les deux complices s'étendirent par terre, contre l'entrée la plus proche du capitaine, de façon à percevoir le bruit de son travail.

Soudain Edmond crut entendre dans la roche une sorte de plainte sourde. Les pierres semblaient pousser un soupir de douleur. Surpris, il releva la tête, écouta... Rien... Il reprit sa fouille. L'excavation s'approfondissait. Serait-ce celle-là qui lui ouvrirait la niche où se cachait le trésor? La fatigue le terrassait déjà, causée par la gêne de ses mouvements. Il s'assit au bord du trou et se reposa.

N'entendant plus rien, les deux Allemands sortirent leurs brownings. Mais Garnet ne songeait pas à se promener. Bientôt, il reprit sa pelle.

Gothorn vérifia de nouveau les entrées. Comme si elle était à ses ordres, la nature avait redoublé d'efforts. Silencieusement, elle venait de clore cinq

issues sur sept. Et les deux dernières, celles que pouvait voir le capitaine paraissaient désormais trop étroites pour permettre le passage d'un homme.

Certains du résultat, Gothorn et Holbeck s'amusaient avec cruauté. La situation n'était-elle pas agréable et divertissante?...

— Elle se ferme, murmura soudain Holbeck.

Il avait vu distinctement les roches se rapprocher. Mais Edmond, enfermé dans la terre, ne s'aperçut pas que la lumière diminuait, que peu à peu il s'enfonçait dans un cave. Il venait d'atteindre la profondeur indiquée sur la pierre de l'église. A genoux dans la fosse, il tâta la paroi orientale, cherchait la niche, enlevait le sable humide avec ses ongles, lorsqu'un craquement, semblable au premier, sortit de nouveau des entrailles de la roche, mais plus violent, et sinistre à donner le frisson.

L'officier sauta hors du trou. De la coupure par où il était entré, il ne restait qu'une mince ligne claire, à peine de quoi passer une jambe. Il bondit dans la galerie perpendiculaire. Tout était clos. En se glissant de profil aux places trop resserrées, il parcourut les Sept Gorges. A présent qu'il ne maniait plus la pelle, il sentait la terre frémir sous lui, comme si elle tremblait de frayeur.

— Enfermé! fit-il tout haut... Enfermé!... Non!... C'est impossible!

Dehors, un grand éclat de rire lui répondait :

— Si, si, capitaine! Très possible!... Croyez-moi. Ne vous fatiguez plus... C'est toujours ennuyeux de travailler pour rien. Et nous pouvons bien vous jurer que le sac aux émeraudes ne se trouve pas dans les Sievenschlüff!...

Riant et plaisantant, Gothorn et Holbeck firent encore le tour des roches, par prudence; puis, certains que leur adversaire serait bientôt broyé, ils le laissèrent dans son tombeau.

— Plus de craintes! dit Gothorn. Le magot est à nous...

Ils coupèrent à travers bois, vers la vallée de l'Erenz noire et les gorges qui montent au château de Beaufort.

ALI BEN AMARA n'inquiétait pas les Allemands. Il ne s'étonnerait pas de ne pas voir son chef à midi, et, si cette surprise l'alarmait au dîner, il serait trop tard pour courir aux Sievenschlüff. Depuis longtemps, la nature, érigée en bourreau, aurait achevé son oeuvre.

Mais le Marocain, méfiant, avait pensé aux deux hommes pendant la nuit, et le résultat de cette longue méditation avait été d'éclaircir tout à coup un coin de sa mémoire. Par Mahomet! C'était à Taza qu'il avait vu ces figures douteuses!... Des légionnaires.

Pourquoi étaient-ils à Echternach? Pourquoi épiaient-ils l'officier français?... Sans comprendre toute la vérité, le jeune homme soupçonna qu'il s'agissait de la mission que son capitaine venait accomplir dans le grand-duché, et, pressant qu'on l'attaquerait, il résolut de prévenir l'agression.

Pressé de partir, Garnet lui avait à peine cité le texte relevé sur la pierre, et le mot de Sievenschlüff était trop loin de sa langue pour que le jeune Marocain pût le retenir. Il se contenta d'épier la chambre des Allemands. Mais, vers onze heures, il vit le domestique en terminer l'arrangement... Les deux anciens légionnaires étaient donc partis très tôt?... Il descendit, s'informa au bureau. Le gardien de nuit les avait vus sortir avant six heures.

Vaguement tourmenté, sans autre présomption cependant que le guet qu'il avait surpris la veille, Ali résolut de se rendre compte. Il alla dans la chambre de son chef, et trouva le papier sur lequel le capitaine avait ardemment travaillé le cryptogramme allemand. Les recherches tâtonnaient tout au long de trois pages, mais, à la fin, le texte rappelait le mot qu'avait dit Edmond : les Sievenschlüff. Ben Amara l'écrivit, puis il passa sans l'ombre d'un scrupule dans la chambre de Gothorn, s'entourant de précautions, afin de ne pas s'y laisser surprendre.

Le premier objet qu'il vit en ouvrant l'armoire fut une pierre exactement pareille à celle qu'il avait été chercher dans le mur de l'église. L'avait-on volée chez le capitaine? Il courut y regarder.

Non. Celle-ci était à sa place, rapidement emballée.

Il revint chez Gothorn; quoiqu'il ne tint pas encore le fil de la machination, l'instinct lui disait encore que la présence de deux pierres semblables avait un motif grave. Certain, désormais, que l'Allemand ne rentrerait pas avant le capitaine, et que la présence des deux anciens soldats n'avait d'autre but que d'enlever le trésor d'émeraudes, il fouilla fiévreusement, ne prenant plus garde de ne pas signaler son passage. Il ne trouvait rien. Subitement, il eut une inspiration. Le panier à papier?... Comme dans bien des hôtels, on ne le vidait pas lorsqu'il contenait peu de chose; Ali retira quelques feuilles chiffonnées, les déplia... L'une d'elles contenait des mots sans suite, et des noms géographiques : *Hallerbach*, *Hubertusbach*. Ce devait être ça...

Il empocha le papier et descendit demander la route des Sievenschlüff. Il voulait rejoindre le capitaine... Celui-ci avait-il au moins pris une arme? Non... Ali se rappela avoir vu son revolver sur la table de la chambre.

Il n'y avait personne au bureau. Le jeune officier patienta quelques secondes, puis sortit de la pièce à la recherche de quelqu'un — n'importe qui — capable de lui fournir l'indication. Il ne rencontra qu'un vieux prêtre qui entra à l'hôtel, armé d'un gros para-

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Les cousins du Canada veulent voir la télévision et non les films que tu as pris durant notre voyage de noce...

pluie et d'une sacoche qu'il portait en bandoulière.

— Pardon, monsieur, dit Ali, peut-être pourrez-vous me donner un renseignement.

— Avec plaisir, monsieur.

— Vous connaissez les environs ?

— Si je les connais ! Les rochers et moi nous sommes de très anciens amis.

— Je ne sais pas s'il s'agit d'un rocher... Tenez... Voyez le nom.

Il lui tendait son calepin.

— Les Sievenschlüff ! s'écria le prêtre. Vous voulez aller aux Sievenschlüff ?

— Et sans une minute de retard...

Le vieillard le regarda avec une sorte d'admiration.

— Mais alors, monsieur... Vous savez ? Ça vous intéresse ?...

— Que voulez-vous dire ?

— Le resserrement des roches... C'est ça que vous voulez voir ? Mais elles doivent être fermées à l'heure actuelle ! Les fissures doivent s'être rejointes !... Ah ! Pourquoi ai-je dû aller à Vianden ?... J'ai manqué une bien belle chose, pour un géologue !

Ali avait saisi les deux bras du prêtre.

— Monsieur, il y a un homme dans ces gorges... Il y a un homme ! Le chemin pour y aller, monsieur... Le chemin...

— Vous vous perdriez, répondit le vieillard en hochant la tête... Je vous accompagnerai. Si vous dites vrai, je ne serai peut-être pas seulement nécessaire comme guide... Ah ! j'ai bien peur... Mais on ne sait jamais ! La miséricorde de Dieu est si grande !... N'est-ce pas elle qui m'a envoyé ici ?... Prenez des cordes... Au moins trente mètres de cordes solides... qui puissent tirer un corps. Et moi, je cherche une voiture.

Cinq minutes plus tard, le prêtre et le musulman partaient au trot d'un solide cheval, emportant des outils et des câbles.

— Arriverons-nous à temps ? répétait Ali.

— Espérez, jeune homme !... C'est votre frère ?...

— Non, mon capitaine.

— Ah ! Vous êtes officier...

— Marocain, monsieur. Servant la France... Et ceux qui ont réussi à envoyer là-bas mon capitaine sont deux Allemands.

— Des Allemands ?... s'exclama le prêtre... Cocher, cinquante francs si ton cheval garde le trot jusqu'au sommet du plateau.

Et se tournant vers Ali ben Amara :

— Dites-moi tout ce que vous savez, monsieur... Tout... Il peut en jaillir une lumière... D'ailleurs, ça vous aidera à prendre patience jusqu'à Bersdorf.

Ali raconta l'histoire du blessé de Taza, du trésor caché dans la région d'Echternach, du cryptogramme gravé sur une des pierres inférieures de l'église romane, et de la seconde pierre découverte chez les Allemands.

— Montrez-moi cet autre texte.

— Voici.

L'ecclésiastique lut et s'écria :

— Je connais fort bien ! Quand on descend du Massif des Sievenschlüff dans la vallée de l'Erenz noire, perpendiculaire à celle de la Sure, et qu'on traverse l'Erenz noire, on peut monter à Beaufort par deux étroits vallons qui se succèdent : celui de Hallerbach et celui de Hubertusbach. A leur intersection s'ouvre un couloir très étroit, très court, où l'Allemand aura trouvé une excellente cachette. Quant au texte qui a envoyé votre ami dans les Sievenschlüff, il est faux, archifaux ! Ces bandits savaient que les roches se fermaient ! Ils étaient au courant de cette convulsion terrestre que tout le monde ignore... veut ignorer... Qui a pu leur apprendre ?...

Il se tut, baissa la tête et murmura :

— Oh ! Je devine... Je sais... *Mea maxima culpa...*

Avant d'atteindre le village, le vieux prêtre arrêta le cocher, sauta à terre.

— Ce sentier coupe à travers champs... Nous gagnerons cinq minutes.

Il courait presque, le cœur étroit d'une angoisse. La conscience qu'il avait livré ce secret aux deux malfaiteurs lui rendait la vigueur de la jeunesse. Ne se laissant pas dépasser un seul instant, il entra dans le bois, dégringola au fond d'un val resserré, sans eau, gardé à droite et à gauche par des murs de roches rouges, tourmentées, rongées comme des éponges. Aux temps pré-historiques, quels torrents avaient dû rouler là, pour creuser ces couloirs apocalyptiques et terrifiants ?

Le prêtre entrait maintenant dans les claires futaies où des groupes de rocs blancs surgissaient, s'escaladaient. Le sentier traversait des labyrinthes où des lettres indiquaient la direction, puis longeait en corniches d'autres murailles au-dessus des profondeurs boisées.

— Y serons-nous bientôt ? demandait parfois Ali.

Le vieillard lui disait quelques paroles d'encouragement ; descentes et montées continuaient, coupées d'escaliers en pierres et en rondsins, de ruisseaux bruyants où il fallait sauter de pierre en pierre.

— Nous approchons, dit tout à coup le prêtre.

— Pourrions-nous entendre crier d'ici.

Le vieillard hésita, et commit un pieux mensonge :

— Non... Je ne crois pas... La voix ne porterait pas si loin...

Mais, à un tournant, le sentier frôlait une nouvelle roche, énorme, ronde, d'un brun noir sinistre.

— Ce sont les Sievenschlüff, dit le prêtre à voix basse.

Il cherchait des yeux l'entrée No 1, qu'il connaissait bien et où disparaissait le sentier, mais celui-ci mourait contre une roche unie, où se voyait à peine la trace d'une lézarde, et sur laquelle une lettre et une flèche peintes indiquaient seules l'ancien accès de cette curiosité naturelle. Tout le bloc s'était-il resserré aussi hermétiquement ? Le pauvre homme enfermé dans ces couloirs traîtres n'était-il déjà plus, à l'heure actuelle, qu'une pauvre chose sans nom incorporée à la pierre, comme durent l'être, aux temps préhistoriques, les mammouths, les iguanodons que la science retrouve presque entiers ?

Le prêtres et l'officier se posaient les mêmes questions. Mais aucun d'eux n'osaient même pas appeler. Le silence qui planait sur le roc, comme sur un cénotaphe, leur faisait peur.

Edmond Garnet ne criait pas, n'appela pas au secours...

L'apostrophe et l'éclat de rire de Gorthorn avaient autant surpris Garnet que l'aspect nouveau et terrifiant des fissures où il avait pénétré avec tant de confiance. Sans comprendre le fond même de la machination, sans se douter que celle-ci remontât jusqu'au Maroc, la situation lui était apparue aussitôt sous son jour réel. L'endroit où il était ne contenait aucun trésor. On l'y avait envoyé ; de quelle manière ? Il ne s'en rendait pas compte, parce qu'on n'ignorait pas le phénomène terrestre en train de se produire.

Il entendit les deux complices s'éloigner.

— S'ils partent, se dit-il, c'est que je suis perdu...

Il tendit toute son énergie, l'appliqua à retrouver son calme. Alors, de nouveau bien en possession de lui-même, il recommença la visite des gorges, parcourut chacun des couloirs et dut bien reconnaître qu'il était enfermé.

— Crier ? A cette époque de l'année où l'on ne chasse plus, qui passe dans ces forêts ?... Ah ! Un mois plus tard, les touristes seraient là !... Mais j'ap-

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *le Film*.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

LES PRODUITS SANO Enrg.,
Mme CLAIRE LUCE,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom

Votre adresse

pellerais pendant des jours sans être entendu!...

Il s'accrocha à un espoir. Peut-être le resserrément n'affecterait-il que le pourtour de la roche. Ali ben Amara organiserait des recherches. On le retrouverait.

Il mesura des largeurs à l'aide de sa pelle. Une demi-heure après, ces longueurs n'étaient plus les mêmes. Chaque couloir s'était rétréci d'au moins 20 centimètres.

— Je suis fichu! dit-il tout haut.

Déjà il avait envisagé l'escalade, étudiant avec soin chacune des parois. Hélas! Elles étaient toutes verticales, lisses et gluantes. Pas moyen d'en gravir même un mètre.

Il chercha le point le plus large. Il se tiendrait là, sans désespérer. Mais il se rendait compte combien il circulait plus difficilement dans ces couloirs. Presque partout ses coudes raclaient la roche, Quoiqu'il fût à peine onze heures, le jour diminuait.

Il leva les yeux. Le haut des murailles se touchait en plusieurs endroits. Avant de l'écraser, la roche allait-elle sceller son tombeau?

Il frissonna. Le froid et l'humidité le pénétraient peu à peu.

Il s'était assis sur le sable humide. La tête entre les mains, il se perdait dans ses pensées amères. Soudain, un nouveau craquement gronda au fond de la pierre. Il releva le front. Tout un couloir, à gauche, venait de se coller hermétiquement. La vision nette de ce qu'il allait peut-être subir à la minute suivante l'épouvanta. Eperdument, il appela au secours, il cria sa détresse. Tout l'instinct de la vie, la révolte de la jeunesse remontait en lui. Il trembla au fond de cette épouvantable fosse.

Après avoir épuisé ses poumons dans ses vains hurlements, il s'arrêta, écouta... Le silence. Rien que le silence. Plus rien de ces mille bruits qui font vivre une forêt. Les animaux, avertis par l'instinct, devaient fuir ces lieux condamnés.

Il ne cria plus, A quoi bon?...

Plusieurs fois, d'un mouvement machinal, il avait tâté sa poche à revolver. Elle était vide. Ah! s'il n'avait pas oublié l'arme sur sa table! Il n'attendrait pas la seconde fatale où sa poitrine se briserait...

Il envisagea la possibilité de se tuer avec la pelle qu'il avait apportée. Un outil de fer, ça peut toujours briser un crâne! Mais aurait-il la force? Réussirait-il à se donner lui-même le coup formidable? Il attendait encore, tenant l'outil dans sa main. Puis il essaya de parcourir de nouveau les couloirs de cette tombe. Il ne put s'avancer que de quelques mètres. Il revint à son point de départ, le plus large et celui où la roche restait en haut bien écartée. Là au moins, il voyait le ciel, la lumière qui allait s'éteindre.

Son esprit retourna à Taza, à la guerre, à Saint-Cyr, à son enfance, près de ses parents... Il n'avait plus peur. La tristesse le gagnait, avec la vision de tout ce qu'il allait perdre. Que de belles années il aurait eues encore!... Il gardait la tête levée, dans la pose si habituelle aux aviateurs qui ont enseigné dans une école. Une tache bleue, d'un bleu ardent, passa au-dessus de la coupure.

— J'étais là-dedans, il y a quelques jours... murmura-t-il.

Les deux parois se rapprochaient. Bientôt il lui fut impossible de se tenir assis. Il se leva, essaya de marcher. Ses épaules touchaient le roc. Il se mit de profil. Ainsi adossé à la muraille, il lui restait un jeu de 10 à 15 centimètres.

— J'ai encore une demi-heure... A moins qu'un soubresaut ferme tout en une seule fois...

Il s'arrêta un instant.

— Ce serait préférable.

Ses yeux restaient fixés sur le mur qui lui faisait face. Il s'hypnotisait. Il lui semblait voir la roche s'animer... Oui. Elle avançait. Et, dans son dos,

ne sentait-il pas la poussée continue?

Il tremblait de froid. Il souleva sa pelle, la laissa retomber.

— Je ne pourrais pas donner un coup assez vigoureux. J'augmenterais les douleurs de mon agonie. Les parois allaient le toucher. Il pensait:

— Si elles pouvaient serrer, en une fois... Et que ça finisse!

Il appuyait ses mains, comme pour écarter l'ennemi.

A ce moment, un cri traversa l'air, retomba dans la gorge.

— Capitaine!

Edmond poussa un hurlement.

— Ali!

— Capitaine, je vais vous sauver.

Edmond accrocha ses ongles à la muraille. Il ne voulait plus mourir. Mais comment échapper? Il n'y avait que là-haut. Et encore! Mais le cri du jeune Marocain répondait à ce désespoir:

— J'ai des cordes! Je monte sur la roche...

Agile, aidé par les indications du prêtre, plantant ses outils dans les fissures pour y prendre appui, Ali ben Amara escaladait le bloc titanésque. Trois fois, il dut s'arrêter.

Du milieu de la roche, les appels redoublaient:

— Vite! Les murs me serrent!... Dans cinq minutes je ne pourrai plus sortir... Vite, Ali!... Vite!

Un cri de triomphe. Le jeune homme était au sommet. Il bondit sur la crevasse qui restait ouverte, laissa aller sa corde.

— Vite! suppliait Edmond.

Il put à peine lever les bras pour saisir la boucle.

— Tire, Ali! Je suis serré... Je ne puis t'aider!...

Le Marocain s'était calé au fond de la coupure. Il donna un effort surhumain.

— Tire, Ali!... Par le ciel, tire plus fort!...

— Je ne puis pas, capitaine.

— Alors... C'est inutile... Abandonne... Je ne puis me dégager...

— Inutile! Inutile! clama une voix bougonne. C'est ce que nous allons voir!

Et le vieux géologue arriva près du sous-lieutenant.

— Vous voyez... On retrouve parfois ses jeunes jambes! Je vous le dis! Il y a la miséricorde!... En avant! Tirez!... Une... deux...

Des profondeurs de la coupure jaillit un hurlement de bonheur. Edmond s'était dégagé. Des pieds, des genoux, il se collait aux murailles. Lentement, il montait vers la vie...

Bientôt la tête affleura. Couché à plat ventre, Ali saisit le capitaine par les vêtements, le tira à lui. Edmond tomba sur la pierre, sans connaissance.

— Laissez-le un moment, dit le prêtre...

La faiblesse du capitaine ne fut pas longue. En ouvrant les yeux, il murmura:

— Sauvé!

Et il tendit les mains aux deux hommes.

— Racontez-lui, fit le vieillard. Ça lui donnera le temps de se remettre.

Au sommet des Sievenschlüff, qui ne formaient plus maintenant qu'un seul bloc, Ali ben Amara achevait le récit de l'aventure.

Le capitaine était de nouveau tout à fait d'aplomb. On n'a pas combattu dans les airs sans être cuirassé contre bien des émotions. En écoutant, il regardait le ciel où des nuages blancs, plus légers, passaient rapidement. Il avait failli perdre tout ça! Et c'était si beau! La vie valait tellement qu'on la vécût!

— Et les émeraudes? dit doucement le prêtre. Si vous ne voulez pas les perdre, il faudrait peut-être songer à ne pas arriver trop tard.

— C'est vrai, les émeraudes!...

— Les deux voleurs n'auront pas pris la peine de retourner déjeuner à Echternach. On ne lâche pas ainsi la proie quand on la tient.

— Ils doivent être impatients d'emporter le magot.

— Et de se le disputer!

— Etes-vous en état de nous suivre, capitaine... de descendre en bas des roches?

— Si vous voulez, proposa le prêtre, on pourrait vous lier à la corde. Je me méfie un peu de vos forces.

Mais Edmond refusa. Il descendit le premier le long de la paroi abrupte.

— Voici votre revolver, fit Ali, lorsqu'il toucha le sol.

— Suivez-moi, messieurs, fit le prêtre dès qu'ils furent réunis.

Il rattrapa le chemin de l'autre côté des Sept Gorges et continua jusqu'à la pression brusque qui ouvrait, entre les bois, la vallée de l'Erenz noire. La sente dégringolait à travers les prés et les champs bien verts.

— Trouverons-nous encore les bandits? demanda Edmond.

— Je le crois. Ils se seront sans doute arrêtés dans ce cabaret, au bord du ruisseau.

— Et on ne découvre pas une cachette en dix minutes! Vous en savez quelque chose, capitaine.

Après avoir traversé un petit pont, ils avisèrent un paysan qui gardait un troupeau.

Le prêtre l'interpella en patois du Luxembourg.

— Deux de nos amis nous ont devancés. Nous ne savons pas quel sentier ils ont pris. Vous ne les avez pas vus?

— Ach! Oui! On peut bien remarquer les touristes qui passent! Ils sont plutôt rares!

— Nos amis sont allés à droite, n'est-ce pas?

— Oui, ils ont pris le chemin d'Hallerbach. Tenez, celui qui monte dans ces bois.

— Celui qui arrive à Beaufort?

— Oui. Mais il faudra prendre à droite quand vous rencontrerez un autre ruisseau, le Hubertusbach.

Les trois hommes se regardèrent. Il n'y avait pas à se tromper.

— Tu as eu une bonne idée de remporter ta corde, dit Edmond au sous-lieutenant.

— Pourvu que nous arrivions avec prudence, nous sommes certains de les prendre au nid.

— Et de n'avoir qu'à nous baisser pour ramasser le trésor.

Ils montaient le long d'un ruisseau qui roulait comme un minuscule torrent, sous un bois touffu, et toujours entre des rochers...

— Dans un quart d'heure, nous y serons.

Enfin le prêtre désigna un coude, au delà d'un fourré de jeunes sapins.

— Le confluent. La coupure, dont parle votre texte, se trouve à droite. Elle n'a pas plus de deux mètres de large.

— Et quelle profondeur?

— Dix, à peu près.

— Pas d'autre issue?

— Aucune. Sauf l'escalade qui doit être à peu près impossible.

— J'avance le premier, fit Edmond... Suivez-moi à cinquante mètres.

Il rampa, étouffant jusqu'au froissement des feuilles mortes. A quelques pas de la coupure, il s'arrêta. Il entendait distinctement le bruit d'un outil contre la pierre.

Il y fut en un bond.

— Haut les mains!

Les deux complices tournaient le dos, travaillant à une excavation.

Ils se dressèrent en un sursaut d'effroi.

— Haut les mains! répétait Edmond.

Ils obéirent, d'autant plus qu'ils voyaient deux autres ennemis apparaître.

— Retournez vos poches, et jetez vos armes.. L'homme en gris, d'abord.

— Nous n'avons pas d'armes, répondit Gothorn.

Edmond trembla de fureur. Il reconnaissait les voix qui lui avaient lancé son oraison funèbre, quand il était enfermé dans les Sept Gorges.

Jetez vos armes, répéta-t-il d'une voix farouche.

Gothorn abaissa le bras, fouilla dans sa poche, sortit son browning, mais, au lieu de le lancer aux pieds du capitaine, il le braqua, lâcha sept fois la détente.

Edmond avait prévu le coup. Il s'était jeté à terre, après avoir fait signe à ses compagnons de s'abriter derrière l'angle de la roche.

— A mon tour, bandit!

Il visa. Une seule détonation. Gothorn s'abattit sur la face, tué net d'une balle au front.

Holbeck ne songeait pas à se défendre. Il vida ses poches et se rendit. En un instant, il fut solidement lié.

Le vieux prêtre partit à Beaufort chercher les gendarmes. Quant aux deux officiers, ils s'avançaient dans la coupure, enjambaient le cadavre, sautaient dans le trou que les Allemands avaient creusé. Ils y travaillèrent à peine quelques minutes avant de découvrir un coffret de fer. Le capitaine en fit sauter fébrilement le couvercle. Il était rempli d'émeraudes de la plus belle eau.

Une heure plus tard, Holbeck était emmené à Echternach où il dut bien avouer, puisque les preuves les plus accablantes s'élevaient contre lui, à commencer par la pierre qu'on trouve dans la chambre de son complice. Il s'en tirerait peut-être avec la prison perpétuelle. C'était le mieux qu'il pouvait espérer.

Le lendemain, Edmond et Ali prirent congé du vieux géologue qui permit de venir les voir au Maroc.

Le trésor fut remis à l'Oeuvre des Orphelins de la guerre. Ecoulé sur le marché de Paris, il dépassa 2 millions. Et le plan qui restait dans les archives marocaines permettrait sans doute, un peu plus tard, de prendre possession de la mine complète dans les montagnes insoumises et d'augmenter encore l'incroyable richesse de notre plus beau protectorat.

EDOUARD DE KEYSER

MON AVENIR

Les monographies professionnelles que l'Ecole de Pédagogie et d'Orientation publie, sous le titre *Mon avenir*, contiennent une documentation précise, complète et récente sur les principaux métiers et professions de notre milieu. Préparées par des spécialistes en chacune des occupations traitées, elles disent aux jeunes qui songent à s'orienter, les exigences et les possibilités des carrières qui les intéressent. Elles leur en indiquent aussi les avantages et les inconvénients: elles soulignent la nature du travail qu'on y accomplit et les conditions dans lesquelles il faut l'exercer. En un mot, elles apportent aux jeunes de tous les milieux et à ceux qui les dirigent les renseignements indispensables au choix judicieux d'une carrière. Et, à ce titre, elles comblent une lacune grave dans l'orientation de nos jeunes.

Commencée en septembre dernier, cette série de monographies professionnelles contient déjà six études sérieuses sur les carrières suivantes: l'art commercial, la vente, l'avocat, le travailleur social, le bibliothécaire, le bricoleur. D'autres textes semblables s'ajouteront à ceux-là et analyseront à tour de rôle les carrières les plus importantes pour les jeunes de toutes conditions.

On peut se procurer les monographies *Mon avenir* en s'adressant au secrétaire de Pédagogie-Orientation.

par se calmer; sa voix retrouva son diapason habituel.

— La victime avait laissé entendre qu'elle allait toucher une certaine somme d'argent. Le braconnier le savait: Soit, mais ce n'est pas une preuve cela; tout au plus une présomption.

On frappa et le juge d'instruction cessa de récriminer. Le médecin du village entra. C'était un homme de haute taille, robuste malgré la soixantaine, avec un visage épanoui et haut en couleurs, des yeux au regard malicieux derrière des lunettes cerclées d'or.

— J'ai terminé et je ne suis guère plus avancé, mâchonna M. Durantet en rangeant quelques papiers dans sa serviette et en ravalant sa mauvaise humeur.

— Que désirez-vous de plus? s'étonna le docteur. L'assassin est arrêté. Il nie? Cela se conçoit. Des preuves? tout le village est unanime pour le désigner comme l'auteur du crime.

« Laissons cela de côté. Midi approche et le maire vous a invité. Je ne sais pas si vous vous doutez du repas qui vous attend? Lucullus va dîner chez Lucullus! »

Il se frotta les mains de satisfaction. M. Durantet le regarda avec une vague hostilité. Le docteur semblait un bon vivant; sa tâche était terminée et il en parlait à son aise, de l'affaire...

— A propos, ajouta celui-ci, ne lui dites pas Monsieur tout court. Cela le vexa. Il tient à son titre de baron... Et ne perdons pas une minute. Ma voiture vous attend dehors...

Le château qui se dressait au milieu du parc un peu sauvage ne manquait pas d'allure. Du hall, les arrivants passèrent dans un salon assez vaste, meublé avec goût. M. Durantet avisa avec intérêt les peintures qui ornaient les murs. Mais le docteur attira son attention sur un blason encadré:

— Les armes de notre hôte: D'argent, au chêne de sinople chargé d'un gey de même, fruité d'or, le gey chargé d'un taon d'or, quartier des barons militaires...

« Son aïeul était général et Napoléon l'avait fait baron. Le maître de céans en est très fier. »

On ouvrit derrière eux. Ils se retournèrent. C'était le baron. Le juge et Poivre l'avaient déjà vu, à leur arrivée au village. C'était un homme long et efflanqué, vêtu de noir; son visage aux traits irréguliers était barré par une forte moustache grise; il portait les cheveux coupés en brosse; un haut col cassé semblait l'obliger à relever constamment le menton.

— Cette enquête progresse-t-elle, M. le juge? questionna-t-il avec curiosité, en serrant les mains qui se tendaient.

— M. le juge a terminé, trancha le médecin d'un ton jovial. L'assassin est sous les verrous! Libre à lui de nier! La commune en est joliment débarrassée.

— J'eusse préféré recueillir des preuves formelles plutôt que des témoignages de moralité, soupira M. Durantet. On ne voit même pas pourquoi le Manchot aurait commis ce crime.

— Le portefeuille de la victime a tout de même été dérobé, se récria le baron.

— Contenait-il une forte somme? Il m'est permis d'en douter! répliqua le juge. Je sais. Cet homme avait parlé mais peut-être s'était-il vanté...

— Qui sait? plaisanta le docteur. Que venait-il faire, autour du château? Au fait, mon cher baron, n'auriez-vous pas été cambriolé? Cela comblerait les vœux de M. le juge!

Un sourire se posa sur les lèvres du châtelain qui secoua la tête.

— Non, je regrette... Mais vous devez avoir faim...

LE BLASON DECOUPE

[Suite de la page 10]

— Les émotions donnent de l'appétit! lança le médecin.

Le repas fut exquis et M. Durantet s'avoua charmé d'une telle réception. Après le caviar qu'escortaient divers hors-d'œuvres variés, suivirent des côtelettes de chevreuil sauce poivrade, un chapon gros sel, des cardons à la moelle, des choux-fleurs à la hollandaise; au dessert, on apporta des pommes meringuées, un soufflé au chocolat, une glace à la vanille et des fruits secs. Les vins les plus réputés accompagnaient ce menu.

Le docteur fit montre d'un appétit féroce et ne perdit pas une bouchée sans cesser de prendre part à la conversation; Poivre, ici, demeura le nez sur son assiette, sourd à ce que l'on disait, s'empiffrant sans vergogne. M. Durantet lui-même céda à la tentation de la bonne chair. Et le temps s'écoula dans une douce euphorie...

— Votre train ne part que demain matin, fit le baron, lorsqu'il passèrent dans le fumoir. Faites-moi le plaisir d'accepter mon hospitalité. Nous dînerons ensemble et, au lever du jour, je vous ferai reconduire à la gare.

Poivre implora le juge du regard, M. Durantet faillit accepter, puis il se raidit.

— Je vous répondrai plus tard, dit-il en éludant la proposition. Il faut que je retourne au village. Je puis avoir du courrier...

Le greffier se mordit les lèvres pour ne pas donner un démenti à son chef hiérarchique. Mais M. Durantet lut sur le visage de son collaborateur une réprobation muette et fronça les sourcils.

— Nous allons y aller à pied. La marche nous fera du bien, décida-t-il.

Nous serons de retour avant la nuit. Venez, Poivre!

Ils prirent congé. Hors du parc, en se retournant dans le chemin, le juge allongea le pas.

— Venez Poivre! s'impatientait-il. Je vous ai observé. Vous avez mangé comme quatre et bu comme huit! Vous en avez, une tenue, à table!

— Les occasions sont si rares, M. le juge! se rebiffa le greffier. Voilà tout au moins un déplacement dont je garderai un bon souvenir...

— Poivre! grinça le juge, en le rappelant à l'ordre. Marchons, ajouta-t-il, cela vous éclaircira les idées, vous en avez besoin!

Lui-même sentait son cerveau moins lucide qu'à l'accoutumée. Il frémit en pensant qu'il pourrait rencontrer le procureur, être obligé de soutenir une discussion avec lui.

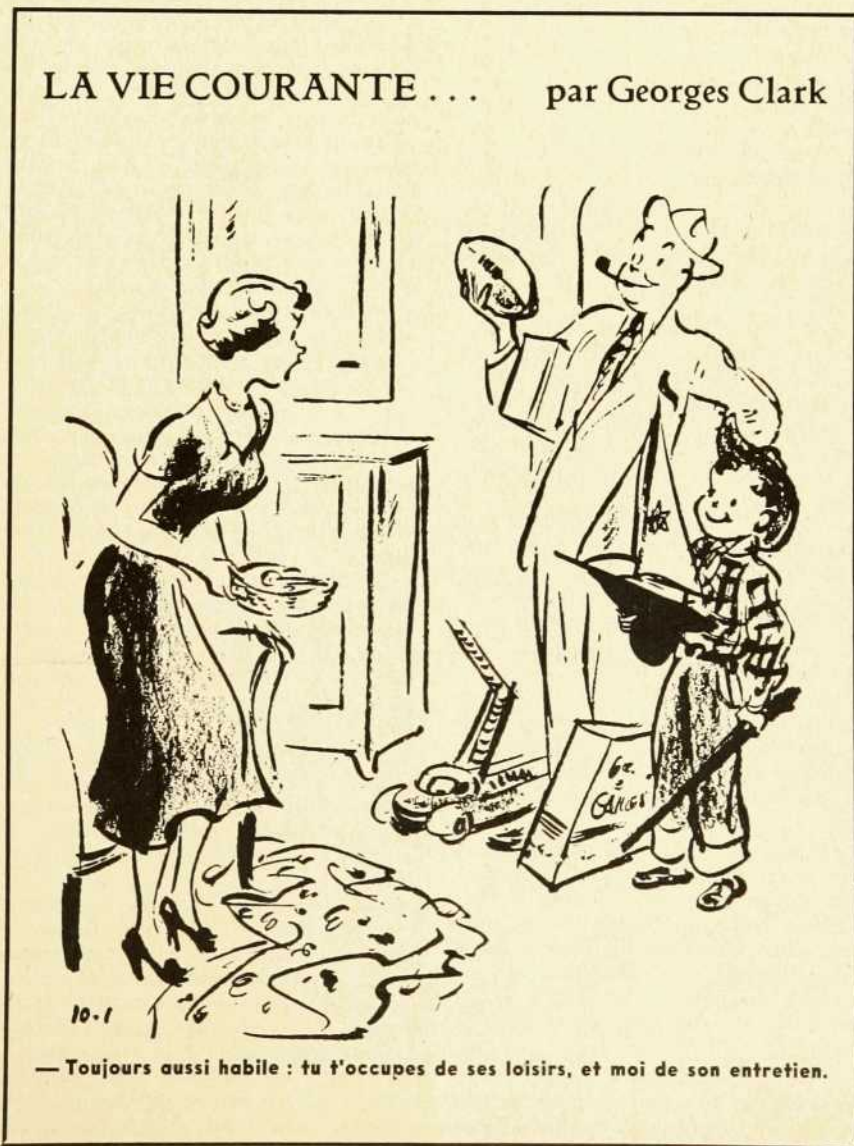
De retour au village, ils constatèrent que rien n'avait motivé leur départ du château.

— Nous aurions pu rester, gémit Poivre, avec regret.

— Vous avez une conception toute spéciale de votre devoir, répliqua M. Durantet, sévèrement. Rentrons à l'hôtel, vous ferez ce que vous voudrez. Moi, je vais monter dans ma chambre pour réfléchir à cette affaire.

Ils traversèrent la salle de l'auberge puis s'engagèrent dans l'escalier de bois. Au premier, ils se séparèrent. Seul dans sa chambre, M. Durantet s'affala dans l'unique fauteuil et se laissa aller à une douce somnolence.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, le jour tombait tristement; il sursauta, mécontent.



— Toujours aussi habile : tu t'occupes de ses loisirs, et moi de son entretien.

— J'ai dormi? Une heure s'exclama-t-il, furieux, en consultant sa montre.

Il sortit pour aller frapper à la porte de Poivre. Un ronflement sonore fut la seule réponse qu'il obtint.

— Il cuve son vin, grommela-t-il. Peut-on se mettre dans un pareil état!

Il reprit son chapeau melon et descendit pesamment. Il retournerait seul au château. Il atteignit la dernière marche, passa devant la cuisine où vaquait l'hôtière puis traversa la salle du café. Le gosse était assis à une table.

— Bonjours, m'sieur! fit-il effrontément, en levant son nez retroussé, lorsque M. Durantet passa devant lui.

Le juge l'enveloppa d'un regard inquisiteur et considéra les images avec lesquelles le jeune garçon s'amusait. Soudain, le tressaillant et sa main se tendit brusquement.

— Où as-tu pris ça? grommela-t-il en brandissant un blason découpé, au fond d'argent, orné d'un chêne vert et comportant un quartier rouge sur lequel ressortait une épée d'or, représentation grossière des armoiries entrevues dans le grand salon du château.

Au dos, il y avait quelques mots, à l'encre, sans signification. On avait donc dessiné en réduction les armes du général-baron que l'on avait complétées, mais de quel commentaire?

— Qu'es-tu pris

— Où as-tu pris ça? répéta M. Durantet. Vas-tu répondre, oui ou non?

Le gosse commençait à pleurnicher lorsque sa mère accourut. Elle avait entendu et expliqua aigrement:

— C'est quand j'ai mis de l'ordre; il a la manie de tout ramasser et de tout découper! Je lui défends pourtant bien de prendre les ciseaux!

— Où est le morceau, la carte sur laquelle on avait fait ce dessin? hâleta le juge, avide de savoir.

— Je l'ai brûlée! J'ai tout brûlé! J'ai horreur de ce qui traîne!

Il l'eût giflée. Cela lui eût détendu les nerfs. Il n'en écouta pas davantage et ressortit en faisant claquer la porte derrière lui. Il ne parvint à maîtriser sa fureur qu'après avoir quitté le village.

Et la vérité commença à se faire jour dans son esprit. Cet inconnu était arrivé, l'avant-veille, avec l'intention de se rendre au château. Et cela bouleversait tout. L'amabilité du baron apparaissait à présent étrangement suspecte.

Mais le mort gardait son secret...

Le juge fit brusquement demi-tour, regagna l'hôtel et apostropha la femme d'une voix dure:

— Vous direz à mon collaborateur que je suis au château. Qu'il ne vienne pas m'y rejoindre, qu'il reste ici. Ne l'oubliez pas!

Il repartit l'esprit plus tranquille. Il lui fallait maintenant préparer son plan, passer à l'attaque avec les seules armes dont il disposait...

Il était parfaitement maître de lui quand il se retrouva en face de son hôte.

— Echec et mat! s'écria le docteur, à son entrée. Vous arrivez à point nommé pour me féliciter. Le baron est de première force aux échecs, mais je l'ai battu.

M. Durantet le complimenta et trouva des mots aimables à l'adresse du châtelain. Il devait feindre...

— Vous êtes seul? s'étonna le médecin. Votre collaborateur y perdra, mais nous y gagnerons en intimité.

Il disait vrai. Lorsqu'ils se retrouvèrent autour d'une table somptueusement dressée, M. Durantet mesura les regrets qui pouvaient assaillir son

NOTRE FEUILLETON

LA DUCHESSE INCONNUE

No 9

par PAUL D'AIGREMONT

«NON, s'écria-t-elle, tu te trompes, Margot, elle ne l'est pas! Je suis sûre qu'elle ne l'est pas! Je te le jure sur ma conscience d'honnête fille!...»

Et, de sa voix chaude, passionnée, avec cette éloquence presque sauvage qui imposait la conviction, Jeannine raconta les scrupules qui lui étaient venus, les démarches qu'elle avait faites, la façon dont elle avait voulu interroger, elle-même, le savant médecin, persuadée que, s'il ne disait pas la vérité, en soutenant l'affirmation qu'il avait déjà donnée elle saurait bien le reconnaître à son regard, au son de sa voix, au trouble auquel il ne pourrait manquer d'être en proie.

— Tu n'es pas la fille de Mme de Lézignac, dit-elle en terminant : je t'en donne ma parole d'honneur, et tu peux me croire quand je t'affirme que M. Donneau n'a pas menti.

«J'ai, du reste, voulu contrôler sa déclaration, et je suis allée chez un autre médecin, très célèbre aussi, dont il m'avait confié le nom et l'adresse.

«Ils n'avaient eu le temps, ni de se voir, ni de s'entendre tous deux, puisque, en sortant de chez l'un, séance tenante, je me suis rendue chez l'autre.

«Malgré cela les explications du second ont été semblables à celles du premier : Mme de Lézignac était atteinte d'une maladie assez curieuse pour que le souvenir ne puisse s'effacer, paraît-il, de l'esprit d'un spécialiste ; cette maladie condamne à la stérilité toutes les personnes qui en sont frappées ; voilà la déclaration formelle des deux hommes de l'art.

«J'ai tenu à t'apporter moi-même ces témoignages, assurée que tu verrais bien, dans mes yeux et dans tout mon être, que Jeannine ne ment pas, et que, même pour sauver une soeur aimée, comme je l'aime, elle ne s'abaisserait jamais à altérer la vérité.

Margot souffrait le plus indicible de tous les martyres.

Elle avait été bien autrement forte et maîtresse d'elle-même devant les révoltes et les violences d'Anne, que devant les supplications et les prières de Jeannine. Et puis, celle-ci ne venait-elle pas exclusivement au nom de Jacques? N'était-elle pas comme une émanation vivante de lui, comme une ombre au travers de laquelle sa vivante image palpitait!

Elle retrouvait sur Jeannine le parfum que Jacques aimait! Il lui semblait que ses expressions favorites étaient les mêmes; les mêmes aussi, certaines inflexions de sa voix.

Toutes ses tendresses développées dans la nuit profonde de sa douleur après ces trois mois de tortures et de solitude, la laissaient, en vérité, bien peu maîtresse d'elle-même.

La vision bénie de foyer, que Jeannine venait de lui faire entrevoir; la liberté, oh! surtout, l'amour de Jacques, tout cela faisait fondre les résolutions de la pauvre petite captive, aussi

vite que les chauds rayons des tropiques dissolvent un bloc de glace.

Un instant, elle demeura la tête enfouie dans ses mains, perdue de trouble, ne voyant plus clair ni dans sa volonté, ni dans sa conscience.

Jeannine n'osait ajouter une parole; elle connaissait bien ces natures délicates, dont il ne faut ni troubler les pensées, ni vouloir influencer les décisions.

Enfin, Margot releva la tête :
— Non, dit-elle, Jeannine, je ne peux pas me décider à parler! Si Mme de Lézignac n'est pas ma mère, Anne est ma soeur, et M. de Lézignac, son père, a été si bon pour moi!...

— M. de Lézignac.
— Oui, il m'a sauvé la vie à Toulouse, car il était sur la même barque, et à côté de Jacques, avec un brave garçon, qui a péri, lorsqu'au milieu des débris de toutes sortes, des effroyables dangers qui les environnaient, ils ont eu le courage de venir tous trois à ma recherche.

«Et, depuis ce jour, comme si ce dévouement sublime eût enfin, chez cet homme extraordinaire, forcé les portes closes de son cœur, de quelle façon ne m'a-t-il pas aimée? Silencieusement, peut-être; c'est dans sa nature. Mais si tu savais!...

«Anne était partie pour la Picardie avec Gratien. Seule à Montlezun avec M. de Lézignac, je suis alors moralement devenue sa fille, et lui, quelle tendresse ne m'a-t-il pas témoignée?

«Quels conseils ne m'a-t-il pas donnés, quand il s'est agi d'encourager l'amour de Jacques Landry?

«Comme il a été bon pour nous, dans cette circonstance!...

«C'est grâce à lui, certainement, que Jacques a entrevu le but, qu'il est parti plein de courage, voulant arriver à tout ce que mon parrain lui avait fait espérer.

«Ah! si tu l'avais entendu nous parlant de la vie commune du foyer, disant à Jacques que, si le premier devoir de la femme est de dévouer sa vie à l'homme, celui-ci ne peut pas être heureux sans elle et doit être prêt, pour sa compagne, à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang.

«Vois-tu, Jeannine, Anne et moi, nous sommes peut-être les seules à le connaître tel qu'il est, avec un cœur exquis dans lequel brûlent toujours les flammes ardentes du dévouement malgré les cuisantes blessures que lui a faites un amour méconnu.

«Nous deux, uniquement, savons ce qu'il a dû souffrir, quel martyre a été le sien, ce qu'il a fallu de mâle courage, d'énergie à toute épreuve pour surmonter son désespoir et son indignation.

«Et tu veux que moi, moi, qui dois tout à ces deux êtres, l'un la protection et l'amour de mes jeunes années, à l'autre l'affection de Jacques, tu veux que, dans des existences déjà si désolées, j'apporte une désolation et une douleur de plus? Oh! non! D'ailleurs, ce que je sais est si peu de chose.

«Mais encore faut-il le dire!
— Cela ne fera rien ou presque rien au procès. Je me disculperais peut-

être, mais mon explication n'accuserait pas ma marraine.

— Comment tu n'aggraverais pas sa situation en parlant, et tu hésites?

— Oui; parce que j'estime que la part de complicité qu'on m'attribue la déchargera d'autant. Je voudrais même aller plus loin; je voudrais prendre le crime pour moi seule; je voudrais que ceux qui doivent me juger voulussent croire ce que le notaire et ma marraine disent bien certainement contre moi: que, jalouse de Lucie, je l'ai empoisonnée pour prendre sa place.

— Et Jacques... Jacques! As-tu pensé au désespoir qui va l'étreindre, lorsqu'on lui apprendra que tu as pu en aimer un autre?

Elle redressa fièrement sa petite taille.

— Est-ce qu'il le croira? s'écria-t-elle. Est-ce qu'il peut le croire?... Est-ce qu'avant d'admettre une chose pareille, Jacques ne se souviendra pas d'abord de toutes les tendresses de mon cœur?... puis de mes lettres, de ces lettres où, pour l'encourager et lui donner la force de surmonter tous les obstacles, je lui écrivais comme si j'éusse été sa femme, mettant mon âme à nu devant lui, lui parlant de l'avenir, du foyer, ne lui cachant aucune de mes pensées, me montrant avec mes forces comme avec mes faiblesses?

«Non, je connais Jacques, et lui, qui a tant aimé sa mère, qu'il n'a cependant pas connue; lui, qui porte au fond de sa nature de si grandes qualités de loyauté et d'abnégation; lui, qui a le culte de tous les devoirs poussé à l'extrême, pourra-t-il m'en vouloir de ce scrupule qui subsiste en moi, malgré ton assurance, Jeannine, — le scrupule de me croire la fille de Mme de Lézignac, ou bien de vouloir payer à Anne et à son père la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers eux?

— Tu te trompes, dit Jeannine: car, si le dévouement de la femme atteint quelquefois les sommets de l'héroïsme, il n'en est pas de même pour l'homme.

«Le plus parfait, le mieux organisé, en effet, sacrifiera, pour ce qu'il croit être le devoir, son sang, sa fortune, ses tendances les plus chères: il ne sacrifiera pas son honneur et encore moins, peut-être, l'honneur de sa femme!

«Et toi, de son côté, quand tu parles de devoir, tu te trompes encore. Un vieux sage de l'antiquité a dit cette chose tellement belle et vraie, qu'on l'a faite divine; «La femme quittera tout pour suivre son mari!» Tout, tu entends? tout!...

La figure grave de Jeannine s'était fait encore plus sévère de d'habitude. Margot fut frappée du ton souverain d'autorité avec lequel elle venait de prononcer lentement ces deux derniers mots.

Jeannine avait raison, Margot se considérait comme liée irrévocablement à Jacques Landry, aussi irrévocablement par la loi du serment librement échangé, de la volonté et de la confiance mutuelles, que si un maire, ceint de l'écharpe aux trois couleurs, le code en main, et la voix bredouillante, avait prononcé sur eux les fameuses paroles qui lient éternellement les existences, en laissant

si souvent les volontés et les cœurs séparés.

Oui, elle était la femme de Jacques, et si celui-ci n'entendait pas qu'elle payât à M. de Lézignac et à sa fille la dette qu'elle avait contractée de la façon qu'elle le désirait faire, il était le maître, et elle n'avait pas le droit de lui imposer cette douleur, si elle était au-dessus de ses forces.

Elle s'était de nouveau assise sur son lit, et les yeux fixes, les narines frémissantes, sans prononcer une parole, elle réfléchissait à toutes ces choses.

Jeannine s'agenouilla devant elle.

Elle était évidemment en proie à un terrible combat intérieur; et l'angoisse qui se répandait de plus en plus sur ses traits pouvait seule en faire comprendre la violence.

— Ecoute, lui dit-elle, je veux te confier le secret de ma vie, et tu verras après ce que j'ai souffert par toi, si tu peux encore rien me refuser.

Margot tressaillit; la tragédienne, sans s'arrêter à l'émotion de la captive, reprit:

— Un jour, j'ai rencontré auprès de moi un jeune homme dont l'adorable bonté a fait vibrer toutes les fibres de mon âme, tandis que son intelligence, sa supériorité, son génie même, enthousiasmaient jusqu'au délire les instincts généreux de mon être et imposaient son image à ma pensée par l'admiration la plus vive.

«Sans savoir si son cœur, à lui, était libre, si, avant de me connaître, il ne l'avait pas donné à une autre, je me suis mise à l'aimer de toutes les forces de ma nature très aimante et très expansive. J'en ai fait le but de mes rêves et de mes efforts. Pour lui, je voulais devenir une grande artiste, être célèbre, avoir un nom partout acclamé, partout admiré!

«M'aimait-il, lui?

«Je l'espérais.

«Il avait pour moi tant de soins, d'attentions et de délicatesse, que mon cœur, charmé, croyait à l'illusion qui lui était chère.

«Mais, un jour, il me supplia d'aller chez lui, afin de juger l'oeuvre qui allait décider, à lui aussi, de sa gloire et de sa destinée: nos demeures étaient voisines, nos portes se touchaient presque, et c'était cependant la première fois que je franchissais le seuil de son logis.

«Avec quelle émotion je le fis, tu le comprendras, toi qui es aimée de Jacques Landry!

«J'entrai: il me conduisit devant la toile splendide exposée en pleine lumière sur son chevalet; et, tandis que, de sa voix chaude, cette voix qui faisait tressaillir toutes les cordes de mon être, il me disait qu'il avait voulu retracer les traits de celle pour qui il voulait conquérir la fortune et la gloire, tandis qu'il me confiait son amour, ses espérances et ses rêves, à moi, qui avait fait les mêmes vis-à-vis de lui, je sentis la vie m'abandonner et je compris ainsi que Jacques Landry ne m'aimait pas, ne m'aimerait jamais.

«Je tombai du ciel dans l'enfer, de la plus rayonnante espérance dans le noir découragement sans issue.

Commencé dans l'édition du 10 juin 1950.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

« En ai-je souffert de cet amour?... En ai-je pleuré... en ai-je blasphémé... en ai-je maudit... avant de l'arracher de ce lâche cœur qui, malgré ma volonté, ne voulait pas accepter le fait accompli ?

« Ah ! pauvre petite ! qui te dira jamais mes révoltes, mes découragements et mes désespoirs ?...

« Travailler ? A quoi bon, maintenant, puisque tout de moi devait lui être indifférent ?

« Et, au milieu de mes études, alors que, pour moi aussi, s'élevait une question de vie ou de mort, je ne pouvais plus rien faire, ma mémoire inerte se paralysait ; mon esprit ne comprenait plus la pensée de mes chers maîtres bien-aimés ! Autour de moi, tout était vide, noir, éternellement seul ! ...

— Pauvre Jeannine ! murmura Margot, attendrie.

— Mais, peu à peu, reprit l'artiste, ta bonté adorable, jointe au tact de Jacques, a fait le miracle. La passion brûlante s'est envolée, pour faire place à une loyale et sincère amitié, ainsi que, dans les ciels d'été, le vent dissipe quelquefois les nuages noirs, et laisse le ciel plus bleu, plus éclatant que jamais !

« Oui, maintenant, ma pauvre petite sœur chérie, je t'aime autant que j'aime Jacques ; ton bonheur m'est aussi précieux que le sien, et l'idée de te voir séparée de lui me fait un mal horrible.

« Il me semble que votre joie, votre calme, votre paix sont des choses qui me sont dues ; que toutes mes larmes les ont payées d'avance, et si tout cela n'arrivait pas, je ne sais de quelles révoltes et de quelles folies je serais capable !

« Non, je n'aime plus Jacques !... A toi, je dirai même plus, je suis peut-être au moment d'en aimer un autre ; mais, je t'en supplie, vois, je suis à tes genoux, ne désespère pas celui qui t'aime. Au nom de mes souffrances, au nom de tes bontés, au nom de la singulière affection qui nous unit, nous, deux rivales, qui devrions nous haïr et nous détester, Margot !... Margot !... je t'en conjure, ne te crée pas des chimères, écoute-moi, moi qui suis loyale aussi et qui sens tous les dévouements en moi ! Parle, ne te laisse pas envelopper davantage du vêtement d'infamie dont ils essaient tous de te couvrir !

La prévenue se jeta dans les bras de son amie.

— Tout ce que tu viens de me dire, fit-elle, dans ta sublime confiance, je l'avais deviné ; je savais bien pourquoi le cœur de cette Jeannine si belle, que tout le monde acclamait, restait de marbre ; et si, un moment, j'ai souffert de la sympathie que Jacques éprouvait, je suis, moi aussi, parvenue à enlever ce sentiment de mon cœur ; je t'ai vite jugée et, quand j'ai vu de quelle façon fière et courageuse tu savais porter la souffrance, l'admiration que j'ai éprouvée pour toi n'a pas tardé à faire naître dans mon âme une profonde et irrésistible sympathie.

« Si je pouvais me laisser fléchir par une voix, c'était par la tienne, ô mon amie, toi que j'ai fait souffrir.

« Ecoute-moi bien, et ne doute plus après cela de quelle manière je t'estime et je t'aime ; tu as raison, je ne peux pas sacrifier Jacques à des étrangers, ces étrangers fussent-ils ma sœur Anne et mon parrain Gaëtan. Mais Mme de Lézignac, vois-tu, Mme de Lézignac !...

Son expressive physionomie se voila, et, sans achever autrement sa pensée, elle laissa tomber ses bras avec découragement le long de son corps, tandis que, tout doucement, elle hochait la tête et répétait :

— Si elle était ma mère !...

— Elle n'est pas ta mère, s'écria Jeannine, elle ne l'est pas ! Je te le

répète, je te le jure !... Quelles attestations te faut-il donc pour te convaincre ?...

— Aucune, car je suis persuadée que les plus célèbres praticiens peuvent se tromper, que la science, elle-même, est souvent en défaut ; et je sais, oui je sais que, dans ses annales, il y en a de terribles exemples !...

« Et puis en dépit de tes affirmations, de ta conviction, à laquelle je crois absolument, des assurances mêmes de M. Donneau, il y a en moi une sorte d'instinct secret qui me prévient que Mme de Lézignac me doit être sacrée, que je dois la disculper au prix même de ma vie, et que lui sacrifier mon honneur est une chose due...

— Mais je t'assure que c'est de la folie ! s'écria Jeannine ; la solitude de cette prison, les tourments auxquels tu es depuis si longtemps en proie, tout cela, en surexcitant tes nerfs d'une façon extraordinaire, ne te laisse plus le libre discernement de ta conduite et de tes actes.

— C'est possible, murmura tristement Margot ; aussi, comme je t'ai dit que je voulais te donner une très grande preuve d'affection, voici ce que j'ai résolu :

« Tu dis que Mme de Lézignac n'est pas ma mère ?... Avec le caractère qu'elle a, si cette maternité n'est pas vraie, elle ne m'a recueillie que parce qu'un intérêt, majeur pour elle, lui en faisait un devoir. Retrouve cet intérêt, Jeannine ; en découvrant cette chose, tu arriveras certainement à connaître le nom de celle à qui je dois le jour ; viens m'apprendre ce nom,

je mangeais avec la gourmandise avide qu'ont les enfants pour toutes ces sucreries.

« Le lendemain, j'étais à deux doigts de la mort ; le dévouement d'Anne me sauva. Plus tard, en sortant des bals, toute humide de transpiration, combien de fois ma marraine ne m'a-t-elle pas demandé pour elle-même le burnous qui enveloppait mes épaules ou la mantille qui couvrait ma tête ?...

« Enfin, Jeannine, puisque je ne dois rien te cacher, puisque tu auras le tact de ne te souvenir que des choses nécessaires, je vais encore te confier un fait que je n'ai jamais dit à personne :

« A Toulouse, non seulement Mme de Lézignac s'était sauvée sans me prévenir, durant l'inondation, alors qu'elle me croyait endormie, mais encore elle m'avait enfermée, afin de m'enlever tout moyen de me sauver. »

En évoquant ces tristes souvenirs, Margot laissa tomber sa tête dans ses mains, tandis que l'artiste murmurait :

— Elle avait un intérêt à te recueillir, mais elle en avait un bien plus grand encore à te faire mourir. Mon énergie parviendra-t-elle jamais à percer ce mystère ?

On n'entendait plus maintenant, dans la cellule, que le bruit des sanglots de Margot, et le pas silencieux de Jeannine, qui arpente la petite pièce de long en large et semblait réfléchir profondément.

— Il est impossible, dit-elle tout à coup en s'arrêtant devant la captive, il est impossible que Mme de Blanquefort, qui a toujours été, m'a-t-on dit,

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Mme de Lézignac et Justin Lesparre sont donc arrêtés, ainsi que Margot, fille adoptive de Mme de Lézignac, que celle-ci dénonce pour se défendre. Pour revenir à des années en arrière, les grands-parents de Gaëtan ont fait le serment, si jamais un de la véritable famille des Lézignac revenait, de lui remettre et son rang et sa fortune, et de faire en sorte que le même serment soit transmis à la génération suivante.

et, par cette mémoire bien-aimée, je te jure que, lorsque je le saurai, je n'accuserai pas Mme de Lézignac, mais je sortirai d'ici !

— Bien, dit Jeannine, j'avais déjà bâti tout un plan pour arriver à ce que tu me demandes dans ce moment-ci. J'en ai posé les premiers jalons à Paris, je vais repartir, et j'arriverai certainement à la réalisation de mon but, je le jure.

La pâleur de Margot avait augmenté ; elle pouvait à peine maintenant contenir son émotion.

— Je n'ai qu'une parole, dit-elle néanmoins, Jeannine ; va, pars et reviens, je la tiendrai.

— J'y compte, fit l'autre, mais, avant de partir, il faut que tu me dises tout ce que tu peux savoir. Les oreilles des enfants sont vides, on parle souvent devant eux, sans attention ; ils retiennent et se souviennent

« Qu'as-tu entendu ? Qu'as-tu retenu ?

— Rien.

— Comment ! rien ?... Mme de Lézignac n'a-t-elle jamais parlé devant toi, soit avec sa mère, soit avec d'autres ?

— Jamais ; elle ne m'aimait pas, c'est tout ce dont je me souviens, elle désirait ma mort, j'en ai été persuadée bien des fois. Ainsi, un jour, j'ai eu à Violaines une fièvre scarlatine des plus graves. Les médecins avaient absolument défendu de me laisser manger. Anne me soignait d'ordinaire presque seule ; mais un jour que ma sœur s'était absentée, ma marraine entra, elle me portait de la crème et des gâteaux, que

d'une gravité au-dessus de son âge, n'ait pas quelques renseignements sérieux à nous fournir.

Margot releva ses beaux yeux noyés de larmes.

— Est-ce que tu aurais l'intention d'aller les lui demander ? interrogea-t-elle. C'est qu'elle serait capable de tout te dire.

— Mais j'y compte bien, qu'elle me dira tout ? Si le respect filial lui fait une loi de se taire, elle est trop honnête pour ne pas comprendre qu'accepter le sacrifice d'une innocente serait un crime ! Te croit-elle sa sœur ?

— Je ne sais pas ; jamais, tu le comprends, ce sujet délicat n'a été effleuré entre nous. Et puis, elle a toujours été si bonne avec moi ! Ah ! véritablement, je n'avais pas besoin de la croire ma sœur, pour l'aimer au delà de toute expression. Elle le savait bien, va ! et ne s'y est jamais trompée.

L'heure de se séparer était venue. Jeannine se leva la première.

Ses admirables traits empreints d'une sorte de solennité recueillie qui doublait sa beauté.

— Ce soir, dit-elle gravement, dans cette pauvre cellule, notre amitié s'est cimentée à jamais.

« Quelle que chose que nous garde l'avenir, jure comme moi que nous sommes sœurs, que rien ne peut plus nous diviser et que c'est désormais entre nous à la vie à la mort !

— A la vie, à la mort ! répéta Margot. Je te serai, Jeannine, éternellement reconnaissante de ta générosité sublime ; à la vie, à la mort, je t'aimerai comme j'aime Anne, car Jacques ne m'avait

pas trompée, tu es certainement ce qu'il y a de plus beau et de meilleur sur la terre !

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, et, pendant quelques secondes, on n'entendit que le bruit des sanglots et Jeannine qui répétait :

— Oh ! je te sauverai, va, je te sauverai... !

Mme Dansaus et Louis Villiers avaient patiemment attendu la jeune fille dans une des pièces attenantes au logement du géolier.

Lorsqu'ils revirent Jeannine, les yeux gonflés et le visage baigné de larmes, Mme Dansaus eut un geste de découragement.

— Elle refuse, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle, elle refuse ? Ah ! mon Dieu ! est-ce que votre dévouement lui-même ne va pas la toucher ?

Jeannine montra d'un regard à Mme Dansaus le gardien et sa femme dont les têtes curieuses apparaissaient contre l'hubrisserie de la porte.

— Rentrons chez vous, chère madame, dit-elle simplement, rentrons, vos enfants doivent être dans une terrible anxiété.

Louis Villiers approuva de la tête, tandis que Mme Dansaus, comprenant la prudence de la jeune fille, se levait instantanément sans se permettre une observation de plus.

Quelques secondes après, ils regagnaient, en effet, tous trois la maison du maire.

Durant le trajet, pas une parole n'avait été échangée, Jeannine trouvait inutile, en effet, en passant devant une fenêtre, en apparence close, qu'une parole indiscrette pût donner aux étrangers, plutôt malveillants que bien disposés en faveur de Margot, une idée des espérances qu'elle avait conçues.

Lorsque, débarrassée de son chapeau, elle fut installée dans le petit salon où toute la famille l'attendait, alors seulement elle consentit à parler.

Mais Suzanne, frappée de la gravité de son beau visage naturellement triste et un peu sévère, s'écria :

— Ah ! mon Dieu ! vous ne l'avez pas convaincue... Je le vois bien à votre physionomie.

— Vous avez tort, répondit la jeune fille, je n'ai pas complètement réussi, c'est vrai ; mais je n'ai pas complètement échoué, non plus ; et je rapporte bien des espérances que je n'avais même pas osé concevoir lors des premières paroles que j'ai échangées avec elle.

Puis ne contenant plus son enthousiasme :

— Quelle admirable créature ! s'écria-t-elle, en s'adressant à Louis Villiers, quelle honnêteté !... quelle décision !... Elle pousse véritablement le respect du devoir jusqu'aux dernières limites !...

Tout le monde était de cet avis, et M. Villiers tout comme les autres.

— C'est absolument cela, dit-il, mais qu'elle parle, au nom du ciel ! qu'elle parle ! Ne lui avez-vous pas fait comprendre que c'était pour elle un strict devoir de ne pas nous laisser dans cette indécision ?

— Ah ! vous pouvez bien penser que j'ai employé à la convaincre toutes les forces de mon esprit et de mon cœur ; si je n'y suis tout à fait parvenue, voici, du moins, ce que j'ai obtenu d'elle :

« Mlle Marguerite ne dira rien sur le compte de Mme de Lézignac : ou elle sait peu de chose sur le crime, ou ce peu de chose incrimine effroyablement sa marraine. Quant à se disculper personnellement, elle le peut, affirme-t-elle, mais elle ne le tentera que si elle sait que Mme de Lézignac n'est pas sa mère.

— Mais vous ne lui avez donc pas parlé de votre visite chez les médecins de Paris, s'écria Etienne, et de la conviction formelle que vous en aviez rapportée ?

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Salade aux sardines

1 boîte de sardines
2 c. à tb. de persil
4 petits cornichons
le jus d'un citron

2 c. à tb. d'échalotes
6 olives farcies
2 c. à tb. d'huile
laitue et sauce française

Placer une feuille de laitue bien croquante dans des assiettes individuelles. Disposer sur cette feuille 3 ou 4 sardines. Hacher finement les échalotes, le persil, les olives et les cornichons et mêler à l'huile et au jus de citron. Arroser de cette sauce les sardines. 4 services.

Salade macédoine

1 tasse de pois
1 tasse de carottes
½ tasse de concombre

1 tasse de haricots jaunes
½ tasse de radis
1 tasse de mayonnaise

Si l'on peut se procurer des pois frais, c'est bien préférable. A défaut, on devra choisir des pois de belle qualité et il est toujours préférable de les faire chauffer au sortir de la boîte et de les bien égoutter; il en sera ainsi des haricots. Les haricots frais ont beaucoup plus de saveur. On fera cuire les carottes et le chou-fleur. Pour ajouter un peu de croquant à la salade, on y hachera finement les radis et le concombre. Faire macérer le tout dans de la sauce française et servir avec mayonnaise sur des feuilles de laitue croquante et du persil frais. 6 services.

Mayonnaise

1 oeuf
2 c. à thé de moutarde
2 tasses d'huile

1 c. à thé de sel
1 c. à thé de sucre
2 à 3 c. à tb. de vinaigre

Battre l'oeuf légèrement avec le sel, la moutarde et le sucre. Ajouter l'huile en petite quantité au début, ¼ à ½ c. à thé à la fois. Sitôt que le mélange épaissit, ajouter plus d'huile à la fois. Alternier avec le vinaigre. Cette mayonnaise peut se faire avec un mousoir ou avec une fourchette. Tous les ingrédients doivent être à la même température. Si la mayonnaise se sépare, ou tourne comme l'on dit en langage populaire, on peut la reprendre en recommençant avec un autre oeuf et en procédant de la même façon.

Cette mayonnaise se conserve très bien et sert de base à une foule de recettes différentes.

Salade de homard en gelée

2 c. à tb. de gélatine
3 tasses de jus de tomates
1 c. à tb. d'oignon râpé
1 boîte de homard d'une ½ livre
½ tasse de céleri

3 c. à tb. d'eau froide
1 c. à thé de sel
¼ de tasse de vinaigre
½ tasse de mayonnaise
½ tasse de pois verts

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes. D'autre part, faire chauffer au point d'ébullition le jus de tomates, le sel, l'oignon râpé et le vinaigre. Retirer du feu, ajouter la gélatine et bien brasser pour la dissoudre parfaitement. Refroidir à la consistance d'un sirop épais. Ajouter le reste des ingrédients. Bien mélanger et verser dans un moule préalablement huilé et passé à l'eau froide. Laisser prendre bien ferme et démouler sur un lit de verdure, cresson ou persil frais.

On peut remplacer le homard par du saumon, du thon ou des crevettes. 8 services.

Salade aux légumes frais

10 feuilles d'épinards hachées en fines lanières
1 carotte moyenne râpée
1 paquet de cresson haché en fines lanières
3 échalotes hachées finement
1 petite gousse d'ail

3 tomates hachées
1 c. à thé de sel
8 radis tranchés
½ tasse de céleri coupé en filets
½ tasse de mayonnaise aux concombres

Couper en 2 la gousse d'ail et en frotter un grand bol à salade. Ajouter tous les ingrédients et à l'aide de deux fourchettes, remuer la salade pour la bien imprégner de mayonnaise et servir froid avec des tranches de jambon. 6 à 8 services.

Salade aux oeufs durs et au bacon

4 tomates coupées en quartiers
6 échalotes hachées finement
6 oeufs cuits durs taillés en rouelles
1 tête de laitue

1 concombre tranché
6 radis émincés
6 tranches de bacon
sauce française et persil frais

Choisir des tomates fermes et les séparer en 8. Tailler les autres légumes en fines rondelles ainsi que les oeufs. Mettre le tout dans un grand bol à salade, arroser de sauce française et laisser macérer 15 à 20 minutes. Dresser sur un lit de laitue. D'autre part, faire frire le bacon bien croustillant, le briser en petits morceaux et en garnir le dessus de la salade. Parsemer ici et là du persil frais haché. 6 services.

— Comment pouvez-vous penser cela ? mais Mlle Marguerite affirme qu'une seule chose sur ce point peut la convaincre : c'est si l'on parvient à découvrir le secret de sa naissance et le nom de ses véritables parents.

— Est-ce que cela ne va pas être impossible ? s'écria Mme Dansaus, découragée.

— Non, j'espère que non. Margot n'a, dit-elle, jamais recueilli aucun indice sur sa naissance, mais il n'est pas admissible qu'il en soit de même pour Mme de Blanquefort...

— Qui accompagnait sa mère durant le fameux voyage, pendant lequel celle-ci a adopté Margot, l'interrompit M. Dansaus.

Jeannine tressaillit.

— Je ne connaissais pas ce détail, dit-elle, mais il double mon courage et mes espérances. Quel âge avait Mme Blanquefort à cette époque ?

— Sept ou huit ans, environ.

— Pas davantage ?

— Non, mais elle a toujours été précocement et raisonnable ; de telle façon que ce qui aurait échappé à un enfant ordinaire a bien pu s'ancrer dans sa mémoire, pour n'en jamais plus sortir.

— C'est parfait, dit Jeannine : en partant de Paris, j'avais déjà prévu le cas où je serais obligée d'établir que Mme de Léznac n'avait pas donné le jour à Mlle Marguerite. Pour cela, non seulement je suis allée chez les médecins, mais j'ai recherché la trace des propriétaires de l'hôtel où descendait à cette époque Mme de Léznac.

Louis Villiers releva la tête.

— Et vous ne l'avez pas trouvée, n'est-ce pas, mademoiselle ? demanda-t-il ; car moi-même, il y a quelque temps, je me suis beaucoup occupé de cette question, qu'il m'a été impossible de résoudre.

— J'ai été plus heureuse que vous, fit Jeannine avec son fin sourire discret ; je sais aujourd'hui quelles sont ces personnes et ce qu'elles sont devenues.

— Comment vous y êtes-vous prise ?

— C'est mon secret ; je vous le dirai plus tard, lorsque j'aurai réussi, si, comme je l'espère, nous nous revoyons.

— Je n'insiste pas, mademoiselle, mais je retiens votre promesse.

— Donc, reprit-elle, je m'étais promis d'aller dans le pays qu'habite l'ancienne maîtresse d'hôtel, car son mari est mort, et d'user de toute mon habileté pour lui faire donner les renseignements qu'elle doit avoir sur son ancienne cliente ; aujourd'hui, comme j'ai besoin d'établir non seulement que Mme de Léznac n'est pas la mère de Margot, mais quelle est cette mère, je compte encore sur l'ancienne propriétaire pour me donner certains détails.

Elle était femme ; elle a dû remarquer une personne aussi belle et aussi riche que Mme Eglantine.

« Si j'ai la chance qu'elle ait été avec cela un tout petit curieuse, elle peut fort bien ou être montée dans sa chambre, si elle avait la manie de fureter, ou même peut-être encore avoir écouté aux portes.

« Tout cela constitue autant d'éventualités que beaucoup de prudence, pas mal de diplomatie et, probablement aussi, de l'argent pourront changer en réalités.

« Que Mme de Blanquefort me dise quelques mots seulement ; avec ce que j'arracherai à Mme Auréjac, je vous assure que j'ai la presque certitude d'arriver à mes fins.

Depuis un instant, Louis Villiers réfléchissait profondément.

La belle étrangère, avec sa voix d'or, ses yeux brillants d'intelligence, sa parole irrésistible et convaincue, l'avait absolument pris à son charme.

Tenez, mademoiselle, lui dit-il enfin, votre courage, votre énergie, votre

persévérance me pénètrent d'une si profonde admiration que je veux moi aussi, vous aider.

Jeannine pressentit quelque chose de grave qui allait peut-être la servir plus que ne le ferait une année entière d'efforts et de démarches.

— Oh ! parlez, monsieur, parlez, s'écria-t-elle, je vous en prie, qu'avez-vous à m'apprendre ?

— Une chose pour laquelle je vous demande tout d'abord à tous qui êtes ici et sous la foi du serment un absolu silence.

Tout le monde jura.

— Dans le coffre-fort de Mme de Léznac, commença immédiatement le jeune magistrat, nous avons trouvé, entre autres choses, une miniature représentant un homme de vingt-cinq ans environ, et dont la ressemblance avec Mlle Marguerite est tellement frappante, qu'il ne peut être que son père. Au dos de ce portrait étaient écrites les paroles suivantes :

« A mon adorée, Adèle-Alexandrine.
« Son éternellement fidèle,

HENRI »

« M. de Rimajou a un instant pensé que cette image avait été donnée à Mme de Léznac elle-même. Je ne l'ai pas cru.

« Les prénoms d'Adèle-Alexandrine ne se rapportent, en quoi que ce soit, en effet, à Mme de Léznac, qui porte les noms extravagants de toutes les Delorme, quelque chose comme Mirza, Zénobie, etc.

— Des noms de chiens, quoi ! fit observer Jeannine, chez laquelle, malgré sa gravité, revenaient quelquefois les idées drôles des enfants de Paris.

— Dans tous les cas, reprit M. Villiers, ces deux noms me semblent être une donnée qui peut devenir sérieuse, quoiqu'elle paraisse futile au premier abord.

M. Dansaus avançait les lèvres.

— Je trouve que c'est bien peu de chose, dit-il.

— Vous vous trompez !... s'écria Jeannine, c'est au contraire beaucoup.

« Que sur les registres d'état civil quelconque, je retrouve la déclaration d'une enfant dont la mère s'appelle Adèle-Alexandrine, et le père Henri, nous avons mille chances contre une d'être en présence de l'acte de naissance de Margot. A défaut de celui-ci, que m'importe dans quelle ville je découvre un acte de décès, portant ces mêmes noms, d'une femme, épouse ou veuve d'un monsieur s'appelant Henri, et je suis arrivée au même résultat.

« Merci donc, monsieur Villiers ; votre révélation est des plus importantes. Et si Mme de Blanquefort ne veut pas ou ne peut pas parler, ce que vous venez de me dire me fera peut-être atteindre mon but, en dépit de tous les événements.

Il était fort tard.

Jeannine, malgré son extraordinaire énergie, était toute pâle et devait certainement se sentir exténuée, autant de l'émotion que lui avait donnée sa visite à Margot, que de la fatigue due à un voyage de seize heures et plus.

Suzanne en fit la remarque ; et avec une très grande sollicitude exigea qu'on laissât sa nouvelle amie aller se reposer.

Elle n'y pensait guère, et personne, il faut l'avouer, à part cette charmante enfant qui avait toutes les intuitions et toutes les délicatesses, personne n'y pensait davantage.

On eût parlé toute la nuit de ces choses qui, à des degrés différents, intéressaient si profondément tout le monde.

Quant à Etienne, celui qui eût dû sentir le premier le besoin de se reposer, c'était au contraire de tous ceux qui étaient là le plus enthousiasmé, le plus intéressé.

Cet intérêt tenait-il exclusivement à ce qu'on parlait de Margot, ce rêve

de sa jeunesse, et cette première illusion de son coeur ?

Certainement. Mais, qui eût pu affirmer cependant, que le charme presque irrésistible de cette belle fille aux yeux de saphir, et au profil plus exquis que celui des plus belles statues de Pradier, que cette voix d'or qui remuait les foules à Paris, et faisait passer de longs frémissements sous l'épiderme de tous ceux qui l'écoutaient n'étaient pas pour beaucoup dans l'intérêt passionné qu'Etienne trouvait à cette singulière veillée ?

Il y avait plus de huit jours qu'il vivait avec elle dans une intimité presque absolue ; assurément, il n'avait pas encore analysé le genre d'impression qu'elle lui avait produit, pas plus que le sentiment jaloux qui l'attirait vers elle ; mais, tout en croyant aimer Margot de la même façon, le malheur arrivé à la jeune fille n'était peut-être pas comme autrefois la plus exclusive de ses préoccupations.

Dans tous les cas, il y avait une chose certaine : c'est que lui, qui ne pouvait jadis écouter parler de Jacques Landry sans éprouver un battement de coeur capable de l'étouffer, entendait maintenant prononcer son nom par Jeannine, chose plus grave, avait entendu aussi tous les détails de la passion exclusive qui remplissait le coeur de Margot pour son rival, tout cela, presque sans le remarquer, et à coup sûr, sans en souffrir.

II

La désespérée

LE LENDEMAIN, dès l'aube, Suzanne, en descendant, surprit Etienne en train de cueillir dans le jardin les plus belles fleurs des plates-bandes et de couper impitoyablement sur leurs tiges élancées les superbes roses toutes couvertes de rosée.

Il rougit comme un écolier pris en faute.

— Tiens, dit la jeune fille, tu m'épargnes de la besogne, je venais tout juste pour ramasser des fleurs.

— Mais ce n'est pas pour tes jardinières de salon que je fais cette moisson-là, objecta naïvement Etienne.

— Pour qui me prends-tu ? fit-elle. Je sais bien que c'est pour Jeannine, va. Et moi-même, je voulais la réveiller en couvrant son lit d'une moisson embaumée.

— Eh bien ! tu emporteras celle-ci, aussi bien, je n'oserai jamais les lui donner moi-même.

— Je voudrais, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que je lui dirai que c'est toi qui les a cueillies pour elle...

Etienne sourit, mais n'en rougit pas moins de nouveau.

Puis, avec un très grand embarras : — Est-ce bien nécessaire de lui dire cette chose ?... demanda-t-il.

— Cela lui fera plaisir.

— Tu crois.

— J'en suis sûre.

— Elle t'a donc parlé de moi, hier soir ? — car vous êtes restées bien longtemps ensemble.

— Oui, maman nous a laissées seules ; et j'ai voulu la déshabiller moi-même. Elle a fait beaucoup de difficultés, mais, elle a fini cependant par consentir. Je l'ai même déchaussée. Figure-toi qu'elle a des pieds petits... mais petits, encore plus que les miens.

Et Suzanne dans sa naïveté enfantine, avança un petit pied chaussée d'un fin tissu transparent, sous lequel apparaissait la chair toute rose.

Et avec l'enthousiasme de son pays, la petite Gasconne raconta combien Jeannine était belle, bonne, affectueuse et caressante...

— Jamais, fit-elle, on ne dirait qu'elle est familière et gentille, quand on la

voit avec son grand air grave et sa distinction, un peu froide. Lorsqu'elle a été couchée, elle m'a dit de l'embrasser, et, me jetant les bras autour du cou, elle m'a regardée longtemps... et m'a dit :

— Que vous êtes jolie ! Vous devez ressembler à votre mère, lorsqu'elle était jeune.

Puis elle a ajouté : — Quelle mère vous avez !... et comme vous devez l'aimer !

« Alors, elle m'a raconté combien la sienne avait travaillé pour l'élever, et comment Mme Noyelle est morte à la tâche ; car il paraît qu'elle a, en effet, succombé à la fatigue et à l'excès de travail.

« Comme elle pleurait !... en parlant de cette pauvre femme. On dit qu'à Paris elle va toujours porter sur sa tombe les plus beaux bouquets qu'on lui jette au théâtre. J'étais très émue, tu le comprends, aussi, j'ai raconté tout cela à maman avant d'aller me coucher.

— Et maman... qu'est-ce qu'elle t'a répondu ? demanda Etienne, qui écoutait avec une sorte d'avidité tout ce qui touchait à Jeannine.

— Maman dit que c'est une fille hors ligne, qui a des sentiments d'une élévation extraordinaire, et qui avec ça est tout ce qu'il y a de plus honnête.

— Je suis étonné, Suzanne, dit tout à coup Etienne, que maman n'ait pas eu, de préventions contre Mlle Jeanne, qui, après tout, est une actrice. Tu sais, en général, les femmes de province regardent de fort haut tous ces gens-là, qu'ils appellent des cabotins ou des cabotines.

— Oh ? pas maman ? Elle est bien trop intelligente pour cela, et elle-même a sa peinture en trop grande adoration. Ainsi, hier soir, elle m'a encore dit que, si nous avions habité une grande ville et si j'avais eu la vocation artistique, elle eût été très fière de me voir devenir une actrice, mais... comme Jeannine.

Plus câlinement encore, Etienne se rapprocha de sa soeur.

— Au milieu de tout ça, fit-il, tu ne m'as pas dit si Jeannine t'avait parlé de moi.

— Bien sûr qu'elle m'en a parlé, et beaucoup encore.

— Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Suzanne devint toute grave.

— Pardon, dit-elle, c'est mon secret !

— Je t'en prie...

— Oh ! il n'y a pas de prière qui tienne. Je ne la trahirai pas. Rien, du reste, n'est sacré comme les confidences que les jeunes filles se font entre elles !

Et sur ce mot, elle s'envola, emportant contre sa poitrine sa brassée de fleurs...

Etienne, tout étourdi, n'eut le sang-froid ni de la retenir, ni de courir après elle.

Des confidences !... Jeannine avait fait des confidences à Suzanne, à propos de lui... Qu'avait-elle donc pu lui dire ? Probablement, qu'il était gauche ou timide ou embarrassé, ou qu'il ne ressemblait pas aux beaux jeunes gens à la mode qui, le soir, dans les coulisses de son théâtre, lui portaient de si splendides bouquets, et lui tournaient des compliments si raffinés !

Et le coeur malade, l'esprit inquiet, tourmenté, malheureux, il se mit à se promener dans les allées du parc, attendant le lever de Jeannine ou le retour de sa soeur.

Ce fut Mme Dansaus qui apparut une demi-heure après.

— Je vais chez Mme de Blanquefort, dit-elle, afin de lui demander de bien vouloir recevoir Jeannine dans la matinée ; accompagne-moi.

Etienne fut lestement prêt. Dans la rue, tout le monde arrêtait la femme du maire et son fils.

Le goût fait foi de tout! . . .
À tout autre marque, les
Canadiens préfèrent le

THÉ
"SALADA"

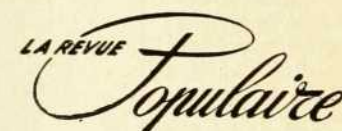
Vous qui aimez
la lecture . . .



...vous aimeriez tout particulièrement LA REVUE POPULAIRE, le magazine de bon ton qui a sa place dans tout foyer. Chic de la première à la dernière page, cette publication qui s'adresse tout d'abord à la femme ne manque pas d'intérêt non plus pour l'homme avec ses chroniques diverses touchant la littérature, les voyages et les événements sociaux. Chacun de ses numéros contient un roman d'amour complet judicieusement choisi parmi les plus récentes oeuvres d'auteurs en vogue. Ainsi, LA REVUE POPULAIRE d'août offre à ses lectrices et lecteurs :

LE CHEMIN DU REVE
par LISE DE CERE

Vous y trouverez en outre des chroniques intéressantes sur la cuisine, le soin des enfants, la décoration intérieure, nos mots croisés et quoi encore ? Si pour la modique somme de 20 sous, vous pouvez passer une soirée plus distrayante, nous acceptons le pari... mais entre nous, vous y perdriez, car



vous plaira à ce point que vous désirerez la lire tous les mois. Pour ne jamais être désappointée et la recevoir régulièrement par courrier, remplissez le coupon ci-dessous.



Coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

Enfin, M Etienne était donc revenu de son voyage, mais il avait bien bonne mine; véritablement, il était tout à fait guéri, on avait tant de sympathie pour la famille Dansaus.

C'était vrai.

Mais la curiosité gasconne ne perdait pas ses droits non plus, et l'on ne tardait pas à ajouter, lorsqu'on voyait la mère heureuse et flattée sourire du compliment:

— Et cette superbe jeune femme que vous avez ramenée, monsieur Etienne, on dit que c'est la grande actrice Jeannine! Est-ce vrai?

— Parfaitement.

« Est-ce qu'elle connaissait Mlle Marguerite?... Il paraît qu'elle est allée la voir hier soir dans sa prison. N'est-ce pas un conte? »

— Non, dit à son tour Mme Dansaus, et c'est moi qui l'ai accompagnée.

Et, pour couper court aux indiscretions qui menaçaient de se développer outre mesure, Mme Dansaus entraîna son fils, et, ne voulant plus s'arrêter avec personne, elle se dirigea tout droit vers la maison de Lézignac.

Malgré le peu de paroles échangées et les sobres explications données par la mère et le fils, les gens de Violaines ne s'en livrèrent pas moins à de formidables commentaires.

Certainement, ni l'arrestation de Margot, ni celle même de Mme de Lézignac n'avaient produit un effet pareil à l'arrivée de Jeannine.

Comprenez donc, une semblable étoile, une femme dont tous les journaux s'occupaient, à qui, disait-on, des princes étrangers venaient d'offrir leur trône, et qui, en plein succès, avant la fin de l'Exposition, quittait tout pour arriver à Violaines s'occuper des affaires de cette petite Margot, une empoisonneuse.

— Où l'avait-elle connue?...

Car elles se connaissaient, le géolier affirmait les avoir entendues se tutoyer dans la cellule, la veille au soir.

Les uns croyaient que c'était à Toulouse; d'autres dans les Pyrénées; d'autres encore allaient plus loin, et, les ardentes imaginations du Midi se donnant cours, on assurait qu'il devait y avoir quelque grosse anguille sous roche.

Ceux qui avaient entrevu Jeannine, traversant la ville en voiture découverte, affirmaient qu'elle avait dans le profil beaucoup de Mme de Lézignac, qu'elle pourrait par conséquent, bien être la fille de celle-ci et la soeur de Margot.

Et les langues allaient... allaient...

Enfin, on était dans une petite ville et cette petite ville était située en Gascogne, n'est-ce pas tout dire?

Une demi-heure après, Mme Dansaus revint chez elle.

La mère d'Etienne était très pâle et paraissait profondément impressionnée.

Jeannine se promenait au jardin, où elle causait avec Suzanne et M. Dansaus, qui était loin d'avoir renoncé à lui faire réciter *quelque chose*.

Reposée des fatigues du voyage, le teint légèrement rosé par l'air vif du matin, elle n'avait peut-être jamais été aussi irrésistiblement jolie que ce jour-là.

Elle avait remplacé son costume de voyage par une élégante petite toilette en cachemire gris perle d'une simplicité et d'une grâce extraordinaires.

Une ceinture ronde serrait sa taille mince et faisait ressortir sa magnifique poitrine, qui se moulaient abondante et ferme sous le souple tissu dont elle était couverte. Sa manche, un peu courte, laissait voir un poignet d'une délicatesse extrême et l'attache divine de sa main longue, fuselée, comme la main d'une statue grecque.

Sous les premiers rayons d'un chaud soleil d'automne, sa chevelure de Vé-

nitienne avait plus que jamais de magnifiques reflets d'or. Sa coiffure retombant sur la nuque, comme on les portait alors, accentuait la grâce infinie de son cou, un peu long, et de ses portait du côté gauche, les plus belles des roses qu'Etienne avait cueillies pour elle.

Elle éblouit le jeune homme, qui osait à peine s'approcher.

Mme Dansaus obéissant à une vieille habitude, déposa un baiser sur le front que Suzanne vint mettre à portée de ses lèvres.

Puis, se tournant vers Jeannine:

— Vous êtes ma fille aussi, dit-elle, au moins pendant quelques jours, venez.

Jeannine s'inclina, et toute recueillie, mais toujours irrésistiblement gracieuse, reçut de l'excellente femme cette sorte de bénédiction matinale.

En se relevant elle tendit fraternellement sa main à Etienne.

— Merci de vos fleurs, dit-elle, elles m'ont fait beaucoup de plaisir; voyez, je m'en suis parée sur-le-champ.

Puis, s'adressant à Mme Dansaus:

— Et votre démarche, chère madame, a-t-elle réussi?

Le visage sympathique de Mme Dansaus se recouvrit aussitôt du voile de tristesse qu'avait un instant dissipé la vue de ces deux enfants: l'une aussi fraîche et aussi jolie qu'un portrait de Watteau; l'autre, magnifique et superbe comme le plus beau des marbres de l'antiquité.

— Oui, dit-elle, avec un profond soupir, j'ai réussi, mais quel désespoir! mon Dieu! Quel désespoir que celui de cette jeune femme. Certainement, elle sera ou morte, ou folle, avant la fin de ces tristes affaires!...

Un pli se creusa entre les sourcils délicats de Jeannine, une larme perla à ses longs cils.

— C'est que c'est bien épouvantable, en effet!... murmura-t-elle.

— Oui, et la marquise ne se fait pas plus à l'idée que sa mère peut être la coupable qu'à celle d'accepter, ce qu'elle croit, comme nous, être l'extrême dévouement de Margot.

Jeannine tressaillit.

— Alors, dit-elle elle consentira à parler, et si elle sait quelque chose, elle le dira!

— J'en suis sûre.

— A quelle heure m'attend-elle?

— Tout de suite.

Jeannine s'élança en courant vers la maison, et quelques secondes après elle revenait toute prête pour sortir.

Quand on la vit traverser la rue, à côté de Mme Dansaus, avec ses yeux baissés, sa démarche élégante et modeste, sa toilette que toutes les jeunes filles du pays eussent pu porter comme elle, tant elle était simple et de bon goût, elle conquit d'emblée toutes les sympathies; et, cependant il y eut comme une déception parmi tous ceux qui la regardaient.

— Cette jeune fille-là se disait-on, une actrice!... Et Jeannine, encore, la grande tragédienne!... Est-ce que c'était possible?... Il y avait donc des artistes qui ressemblaient à tout le monde?

On s'en étonnait d'une façon surprenante; mais, cependant, il fallut bien le croire, car on voyait la jeune fille, et de très près encore.

Anne, qui était dans un état de faiblesse et d'énerverment tellement extraordinaire qu'il en devenait alarmant, avait néanmoins voulu se lever, pour recevoir Jeannine.

Toutes les pièces du rez-de-chaussée et du premier étage restaient fermées par ses ordres, et c'était dans l'appartement de son père, au second, qu'elle s'était installée.

Elle était vêtue d'un peignoir de cachemire blanc, et ses joues avaient certainement la même matité que l'étoffe dont elle était enveloppée.

Ses cheveux très bruns, d'une finesse impossible à dire, tombaient un peu en désordre sur son cou, et faisaient ressortir encore, si c'est possible, l'extrême pâleur de son visage.

Seuls, ses yeux, ombragés de longs cils, ressortaient semblables à deux escarboucles; elle n'avait jamais été jolie, mais dans ce moment-là, avec sa souveraine distinction, son attitude mourante et brisée, elle était belle.

Dès le seuil de la porte, Jeannine fut frappée de la grâce et du charme de la jeune femme, qui ressemblait à une jeune morte enlevée de son tombeau.

Anne, de son côté, était admirablement disposée en faveur de l'artiste; car Mme Dansaus, en qui elle avait une absolue confiance, venait de lui raconter l'histoire du dévouement sublime de Jeannine.

Tout ce qui était grand touchait profondément la fille de Gaëtan.

— Entrez, mademoiselle, lui dit-elle dès qu'elle l'aperçut, entrez; il y a donc sur terre des créatures aussi nobles qu'elles sont intelligentes et belles?

— Mais, madame la marquise, vous n'avez pas besoin d'aller les chercher au loin, fit Jeannine avec son plus gracieux sourire, et M. de Blanquefort, s'il était ici, vous dirait certainement où il saurait en trouver une.

L'accent était vrai; avec cela, la sympathique et profonde admiration qui brillait dans le grand oeil ardent de Jeannine était tellement sincère, qu'Anne en fut touchée.

— Ne parlons pas de moi, s'écria-t-elle, je vous en prie. Je ne compte plus dans ce monde, où j'espère d'ailleurs ne pas rester longtemps.

Jeannine s'était assise, à côté de la jeune femme, sur un petit canapé qu'Anne affectionnait.

D'un mouvement doux et caressant, elle prit la main de la marquise.

— C'est vous murmura-t-elle, c'est vous, qui parlez ainsi, vous, à qui, cependant, il reste tant d'affections et de devoirs!

Anne tressaillit.

Jeannine lui faisait déjà éprouver cette irrésistible sympathie que ressentait pour elle tous ceux qui la voyaient de près et sous un certain jour.

— Ah! continua la jeune fille, vous êtes bien malheureuse, je le sais; mais aussi, n'êtes-vous pas aimée, et aimée par-dessus tout par celui que vous avez choisi? Ne vous aime-t-il pas toujours comme autrefois, ne vous vénère-t-il pas encore plus peut-être qu'il ne vous aime? Et M. de Lézignac... lorsqu'il reviendra de son lointain voyage, qui trouvera-t-il pour le consoler, l'entourer de ses soins, et plus tard lui fermer les yeux, si vous vous êtes laissée mourir de découragement et de désespoir...

« Et Margot?... cette pauvre petite qui vous doit sa vie morale comme je voudrais que, plus tard, elle me dût à moi son bonheur; Margot, n'avez-vous pas encore des devoirs à remplir envers elle?... N'a-t-elle pas besoin de vous pour l'initier à la vie d'abnégation et de sacrifice qui est celle de toute femme, même de la plus aimée? »

— C'est vrai, murmura Anne, mais je ne peux pas! Je ne peux pas!...

L'accent de Jeannine était doux comme une caresse; on sentait à certaines inflexions brisées de sa voix, que celle qui parlait ainsi, n'était étrangère ni aux luttes, ni à la douleur.

Des sanglots semblables à des spasmes secouaient la marquise.

— Je suis si malheureuse, répétait-elle au milieu de ses larmes, je suis si malheureuse!

— Oui, répondit Jeannine, une extraordinaire catastrophe a, en effet, bouleversé votre vie, et je ne crois pas qu'il puisse en arriver de plus terrible que celle-là; mais je vous le répète-

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Précocité ou non, quatre histoires de crimes en une seule soirée, c'est de l'abus.

te, une créature aussi admirablement douée que vous, faite de dévouement et de loyauté comme vous, n'a pas le droit de se laisser aller au découragement auquel vous êtes en proie.

« Il me semble que le spectacle de votre douleur, de votre détachement de toutes choses, il me semble que votre désir de la mort et votre inconsolable désespoir doivent froisser l'âme si délicate de M. de Blanquefort.

— Vous le connaissez donc ? fit la jeune femme étonnée.

— Oh ! oui, soupira Jeannine d'un ton doux et triste, Jacques m'a tant parlé de tout ce qui touche à Margot !...

L'accent de la jeune fille alla droit au cœur de Mme de Blanquefort ; elle se souvint de ce que la femme du maire venait de lui raconter.

Jeannine avait aimé Jacques Landry, comme pouvait aimer la créature loyale et sérieuse qu'Anne avait devant les yeux.

Mais elle avait trouvé un rival dans le cœur de Jacques et aujourd'hui, au lieu de profiter, pour reprendre sa place, de la foudroyante accusation qui atteignait Margot, elle était accourue au contraire, mettant toutes les forces de son intelligence et de son cœur à vouloir la sauver et la rendre à celui qui la lui avait préférée.

Jeannine continuait à parler, à dire quelle énergie Anne devait trouver dans l'amour de son père, dans celui de son mari.

Et pendant ce temps, la jeune femme pensait que celle qui lui tenait ce langage avait bien le droit, en effet, de conseiller l'oubli de soi-même et la force morale.

Jeannine évitait de parler de Mme de Lézignac, et tout, dans ses paroles, se faisait réconfortant et bon, rien n'était blessant ou capable de froisser la moindre susceptibilité d'Anne.

— En supposant que les pires malheurs vous arrivent, reprit-elle au bout de quelques instants, vous changerez de pays, vous partirez avec votre mari et votre père, vous laisserez le désespoir et la honte derrière, mais vous emporterez l'intimité et le bonheur... n'est-ce pas tout ?

— Et Margot ?... soupira Anne, et Margot !... je ne peux pas partir sans elle.

— Aussi, je suis ici pour vous demander de m'aider à la sauver : elle peut, je crois, et d'après ce que j'ai pu comprendre à quelques mots qui lui ont échappé, prouver qu'elle n'a pas préparé la tisane, ni certainement versé la drogue — quelle qu'elle soit — qu'on a mêlée à l'infusion.

— Elle doit savoir autre chose, dit Anne, les yeux brillants et les dents crochétées.

— C'est possible ; mais cette autre chose ne la concerne probablement pas, et, avec son caractère, vous êtes bien sûre qu'elle ne le dira jamais.

« D'ailleurs, une seule préoccupation aujourd'hui doit nous servir de but : c'est de faire tomber l'accusation qui pèse sur Margot, n'est-ce pas ?

— Elle ne veut pas parler ?

— Elle parlera.

— A quelles conditions ?

Jeannine hésita.

— Oh ! dites tout, s'écria Anne. Vos paroles m'ont fait du bien ; depuis trois mois que je me consume ici dans le désespoir et la honte, ce sont les premières qu'on m'ait adressées, capables de relever mon courage.

« Oh ! je ne parle pas de mon mari... dont l'adorable bonté ne s'est pas démentie un seul jour. Mais lui, il souffre tant de me voir souffrir que, presque toujours, il ne sait que pleurer avec moi, et n'a plus la force de me donner un conseil. Tandis que vous... vous m'avez parlé de mes devoirs, vous m'avez persuadé que mon découragement était un crime, et que mon père,

plus malheureux que moi, me réclamait encore...

« Dans la nuit profonde où ces terribles événements avaient jeté ma conscience et ma volonté, vous m'êtes apparue comme une divine étoile, et vous m'avez montré, en l'illuminant, la route obscure.

« N'ayez crainte ; l'extraordinaire dévouement de votre vie vous donne le droit de me parler de certaines choses ; osez, il me semble que vous êtes une amie connue depuis longtemps ; c'est vrai, je vous le permets !

La parole lente d'Anne, ses grands yeux dont l'expression, d'ordinaire un peu dure, était maintenant remplacée par une douceur et une tendresse infinies, bouleversaient Jeannine.

Est-ce qu'elle devenait folle ? Par moments, il lui semblait retrouver dans le regard de la jeune femme l'inoubliable et profonde expression de Jacques Landry.

— L'aimerais-je toujours ? murmurerait-elle avec effroi, l'aimerais-je toujours, que je le retrouve partout ?...

Et, terrifiée, elle se recueillit un instant, et descendit au fond d'elle-même.

Non, son cœur, à ce souvenir, ne battait pas plus vite ; décidément, la volonté avait bien vaincu la passion : Jacques, aujourd'hui, était pour elle un frère.

La marquise, voyant les hésitations de la jeune fille et s'y méprenant continua :

— Il y a quelques jours, Margot ne voulait pas parler à aucun prix ; aujourd'hui, si elle y consent, c'est que vous avez fait un miracle, Jeannine. Dites-moi ce que je puis faire de mon côté pour qu'elle se décide tout à fait, n'ayez aucune crainte, je n'hésiterai ni ne reculerai.

— Elle veut être sûre, dit Mlle Noyelle d'une voix basse et entrecoupée, elle veut être sûre, mais irrévocablement sûre, que Mme de Lézignac n'est pas sa mère ?

Anne cacha sa tête dans ses mains.

— Je suis de son avis, dit-elle au bout de quelques instants. Malgré les affirmations du docteur Donneau, je crois, comme Margot, que le secret professionnel peut avoir clos ses lèvres.

— Je vous parlerai tout à l'heure de mon opinion là-dessus, l'interrompit la tragédienne ; mais tout d'abord pourquoi Mme de Lézignac aurait-elle simulé et sa grossesse et la naissance de cette enfant, puisqu'elle avait un mari et qu'elle vivait avec lui ?

Un nuage de pourpre s'étendit sur le visage pâle de la jeune femme.

— J'ai eu un frère, dit-elle, un frère qui est mort dans les Pyrénées d'une façon terrible ; ma mère put avoir peur d'un... accident de ce genre pour un autre de ses enfants !...

— Non ! murmura Jeannine, cette éventualité-là n'est pas admissible car, vous-même, qui aimiez Margot d'une façon toute maternelle, vous saviez bien que vous étiez la seule à vous intéresser vraiment à elle dans la maison. Du reste, je suis allée voir moi-même M. Donneau avant de quitter Paris, et j'ai rapporté de cette visite la conviction absolue qu'il avait des preuves morales et certaines comme quoi Mme de Lézignac ne pouvait pas être la mère de Margot.

Et Jeannine, avec un admirable tact, raconta une partie de ce que nos lecteurs savent déjà.

— Avez-vous donné ces détails à notre pauvre captive ? demanda Anne.

— Oui, et sans en rien omettre.

— Que vous a-t-elle répondu ?

— Que la science s'est souvent trompée ; et que, en présence d'une semblable incertitude, l'honneur lui faisait un devoir de se taire.

— C'est mon avis, dit Anne, en baisant tristement la tête.

— Oui, mais elle a ajouté ceci :

« — Retrouve le nom de ma véritable mère, et sans dire un mot qui puisse compromettre ma marraine, je te jure que je sortirai d'ici. »

— Qu'allez-vous faire ?

— Mais retrouver ce nom.

— C'est impossible, vous n'y réussirez pas. M. Villiers et ses amis ont échoué dans cette tâche.

— Je suis sûre d'arriver, moi, à mon but, surtout si vous m'aidez.

— Oh ! parlez, que puis-je faire... Je suis à votre disposition et d'une manière absolue, je vous le jure !

— Je n'en doutais pas. Vous avez, paraît-il, accompagné Madame votre mère durant le voyage après lequel elle revint à Violaines, en ramenant Margot. Vous aviez sept ou huit ans, mais vous avez dû remarquer bien des choses.

Anne laissa tomber ses bras avec découragement.

— Vous vous trompez, dit-elle, je ne me souviens de rien.

— Comment !... de rien !...

— Non, de rien. Vous me parlez là d'une chose à laquelle j'ai certainement bien des fois pensé et réfléchi, sans qu'il m'ait été possible d'éclaircir ce mystère, ni de déchirer la voile qui est sur ma mémoire.

Je me rappelle parfaitement mon départ de Violaines ; encore mon arrivée à Agen, et même notre installation dans un hôtel de Paris. Mais à partir de cet instant, et comme si un vague sommeil m'eût prise, il n'y a plus rien dans mon souvenir, absolument rien.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama Jeannine.

— C'est comme cela, cependant, fit la marquise d'un accent profondément découragé.

« Et si vous saviez pourtant, reprit-elle au bout de quelques minutes, à quel point autrefois j'ai essayé d'éclaircir ce mystère... ce que j'ai fait d'efforts pour me rappeler un seul détail de ce voyage, fût-ce le plus insignifiant !

« Rien, toujours rien.

« Il y avait dans ma pensée comme un mur infranchissable, que ma persévérance et ma volonté ne sont jamais parvenues à faire tomber.

Jeannine, les sourcils froncés, paraissait en proie à une sorte de colère concentrée mais terrible.

Elle était devenue très pâle ; ses yeux de saphir étaient maintenant aussi noirs que ceux de la marquise ; ses fines narines se dilataient, tandis qu'au coin de ses lèvres quelques légers frémissements se montraient.

Cette Mme de Lézignac était donc le génie du mal lui-même, qu'elle avait tout prévu, avec un divination à coup sûr diabolique !...

Elle avait amené Anne pour se préserver des soupçons ou de la haine de son mari, car le secret de la naissance de Margot devait être grave, — plus Jeannine avançait dans ses recherches, et plus elle en était convaincue ; — mais, en même temps, elle avait certainement fait boire un narcotique à sa fille, afin que celle-ci ne pût se souvenir de ce qui se passerait devant elle, et devenir par la suite un témoin dangereux.

Toutes deux maintenant se taisaient.

Anne, la tête appuyée sur sa main, et légèrement renversée sur sa causeuse, semblait, avec ses prunelles fixes et sa physionomie profondément découragée, remonter par la pente des souvenirs tout le cours de sa vie.

Jeannine, de son côté, se demandait avec une véritable angoisse si tous ses efforts ne seraient pas inutiles, si la fatalité qui poursuivait Margot n'allait pas également clore les lèvres de Mme Auréjac, ou anéantir sa mémoire.

— Rien, balbutia-t-elle, pas un indice — que faire ?

ANEMIE SANG APPAUVRI

Le tonique riche en vitamines ramène infailliblement le sang à son état normal.

Hommes, Femmes, Enfants
Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier

D. WATSON & CO., Montreal



FAUSSES DENTS

Fin des embarras dus à leur malajustement

Nombreux sont ceux qui connaissent le terrible embarras causé par un glissement ou autre accident de même nature arrivé à leur dentier, toujours à un moment inopportun. Prenez le moyen pour éviter ce risque. Vous n'avez qu'à saupoudrer légèrement votre dentier de FASTEETH, poudre alcaline (non-acide). Faut adhérer les fausses-dents avec plus de fermeté, d'où plus grand confort. Ne surit pas. Enraye l'odeur des dentiers. Procurez-vous FASTEETH chez n'importe quel pharmacien.

MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pour quoi souffrir? La poudre Lamby soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.



POUDRES
LAMBLY'S
CONTRE LE MAL DE TÊTE 14

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE**, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

Coupon d'abonnement LE SAMEDI III

Canada	Etats-Unis
1 an \$3.50	1 an \$5.00
6 mois 2.00	6 mois 2.50

IMPORTANT — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....
Adresse.....
Ville..... Province.....

975-985 rue de Buillon
MONTREAL 18, P.Q.

POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE

— Une seule chose, à laquelle certainement je n'avais pas songé depuis de bien longues années, est demeurée enfouie dans un coin de ma pensée et se réveille à l'instant même, murmura la marquise, comme frappée subitement d'un lointain souvenir.

Jeannine comprima à deux mains son coeur, qui l'étouffait.

Il y avait donc quelque chose.

— Ne vous hâtez pas d'espérer, reprit tristement Anne, qui vit son émotion; c'est si effacé, si indistinct, que c'est peut-être l'image persistante d'un rêve que j'ai confondu avec la réalité.

— N'importe, dites toujours, oh! je vous en supplie, dites bien tout!

— Il m'est resté comme une vague idée d'avoir vu des navires, beaucoup de navires, les uns avec des mâts élancés et sveltes, les autres avec de grandes cheminées massives et noires. Et je me rappelais de cela à une époque de ma vie, où je n'étais même pas allée à Bordeaux, où je n'avais vu ni port, ni rade, ni vaisseau.

Jeannine avait écouté la marquise, le sein palpitant et la gorge serrée.

— Ah! Dieu! s'écria-t-elle, si Mme Auréjac pouvait maintenant se rappeler, elle aussi!... Si elle pouvait me certifier que Mme de Léznac à cette époque s'est absentée quelques jours de son hôtel! pour y revenir après, devrais-je visiter tous les ports de mer du monde entier, je crois que je retrouverais la trace que je cherche.

Le visage de la jeune fille resplendissait: ses traits portaient l'empreinte d'une énergie et d'une volonté à toute épreuve. Anne en fut frappée.

— Ah! dit-elle, si de ce naufrage, où périsse certainement tout ce que nous avons ici d'intime et de sacré, nous pouvons sauver Margot, eh bien, je vous le jure, je suivrai vos conseils, je reprendrai courage, je penserai qu'autour de moi il y a des existences encore plus désolées et plus brisées que la mienne, et j'oublierai tout ce qui ne sera pas mon père, mon mari, et ma pauvre petite soeur!

Quant à vous, qui m'avez rappelée à mes devoirs, soyez mon amie, Jeannine, voulez-vous?

La fille de Gaëtan produisait une singulière impression sur Jeanne Noyelle, qui se sentait étreinte d'une irrésistible sympathie pour cette créature brisée, si touchante dans sa pâleur désespérée et chez laquelle veillait cependant toujours l'âme droite et généreuse de son père.

— Vous reviendrez, murmura Anne.

— Plus tard, oui; mais non pas aujourd'hui même, car je pars.

— Aujourd'hui?... et vous êtes arrivée seulement hier, m'a dit Mme Dansaus. Mais la fatigue vous tuera.

— Non, la fatigue n'a pas de prise sur moi, lorsqu'il s'agit de ceux que j'aime. Margot souffre, elle se sacrifie à je ne sais quelle héroïque chimère, et pendant ce temps, Jacques Landry peut arriver! ce Jacques dont l'âme est si délicate, si fière, si susceptible!

Comme moi, il est seul sur terre; songez-vous à ce qu'il souffrirait, s'il savait sa fiancée sous le coup de cette épouvantable souillure?... Non, non, Jacques est mon frère, je dois lui épargner cette horrible torture, si je le peux.

Anne voulut accompagner sa nouvelle amie jusqu'en bas de la maison où discrètement, Mme Dansaus était demeurée à l'attendre.

Gratien de Blanquefort, prévenu, n'avait pas voulu laisser la femme du maire toute seule, et, tristement, tous deux, ils s'étaient entretenus de ces terribles événements.

— Je vous en prie, disait, en descendant, Jeannine à sa nouvelle amie, remplacez-moi auprès de Margot, donnez-lui du courage et, surtout, entreprenez-la dans cette idée que, si elle n'est pas la fille de Mme de Léznac,

elle n'a pas le droit de sacrifier son honneur, qui est celui de Jacques.

— Oui, murmura Anne, toute grave, comptez sur moi, je remplirai ce devoir-là.

A l'aspect de sa femme, en proie à une tristesse toute aussi profonde, mais plus douce et plus résignée, Gratien tressaillit.

Mme Dansaus venait de lui affirmer que Jeannine était une fée, une fée de grandeur, d'énergie et de dévouement.

Cette fée avait-elle fait le miracle d'apaiser Anne?

— Venez me voir, madame, dit celle-ci doucement, à Mme Dansaus, en s'avancant vers elle; vous êtes si bonne, que vos visites me feront du bien; pardonnez-moi de les avoir refusées jusqu'ici!...

L'excellente femme ne put retenir ses larmes.

— Vous n'aurez pas d'amie plus dévouée que moi, ma chère enfant, lui dit-elle, d'un accent vrai et sincère.

— Ni plus discrète, interrompit Anne, je le sais.

Une énergique pression de mains accompagna la réponse de la mère d'Etienne.

— La nuit, le jour, tant que je pourrai vous être utile, je serai à votre disposition, dit-elle, très émue.

Sur le seuil de la porte, Jeannine et la marquise s'embrassèrent encore.

— Oui! mais la tragédienne le jurait: à la première nouvelle, elle enverrait à Mme Dansaus une dépêche en termes convenus et faite pour déjouer la curiosité publique. Jeannine s'éloigna.

La porte s'était à peine refermée qu'Anne prit les deux mains de son mari.

— Je suis une égoïste, Gratien, lui dit-elle; avec un mari comme toi, c'est un crime de m'être laissée aller à mon désespoir comme je l'ai fait jusqu'ici; me le pardonneras-tu?

Il la regarda avec une expression de tendresse et d'amour impossible à décrire.

— Est-ce que tout ne t'est pas pardonné? fit-il en appuyant ses lèvres sur les cheveux parfumés de la jeune femme.

Ils remontèrent dans leur appartement et, là, la marquise raconta à M. de Blanquefort tout ce qui s'était passé entre Jeannine et elle.

— Je n'avais pas encore voulu te parler, lui dit-elle, de l'horrible combat qui se livrait en moi; j'avais peur de te paraître une fille dénaturée. Mais, certainement, la plus âpre de mes tortures était l'idée que Margot, innocente, allait être sacrifiée!... Et cependant, je ne pouvais pas user de mon influence sur elle pour la faire parler, lorsqu'elle me disait: « C'est ma mère! »

« La lutte que je subissais était horrible; je crois qu'elle me tuait encore plus sûrement que la honte! »

« Mais que Jeannine, par n'importe quels moyens, fasse sortir Margot de prison, et je te le jure, oui, je te le jure, nous partirons d'ici le lendemain même, mais à une condition: c'est que nous quitterons la France. »

— C'est convenu, dit Gratien; et il y a bien longtemps déjà que je t'ai proposé cette résolution! La patrie de ceux auxquels la fatalité a réservé de semblables malheurs est dans l'endroit de la terre où inconnus et ignorés de tous, ils peuvent encore être estimés et... aimés.

En disant ces mots, il entoura de ses bras la taille frêle de la jeune femme, dont les grands yeux profonds disaient toujours, aussi éloquemment que sur le plateau du Ger, que son amour était de ceux que rien ne changerait jamais, ni le désespoir, ni le temps, ni l'exil.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Tu vois, le rouge à lèvres me va à merveille. Le hic de l'affaire, c'est que mère me l'interdit, hors de ma chambre...

COMMENT, mademoiselle, s'écria M. Dansaus, en levant les bras au ciel, vous voulez nous quitter comme cela, sans dire gare, ce soir même! Est-ce qu'on vous a fâchée, ici?

— Comment pouvez-vous penser cela, cher monsieur? répondit Jeannine, très émue; je suis donc bien maladroitte, puisque je n'ai pas su vous faire comprendre à quel point votre cordiale hospitalité m'avait touchée.

— Et en attendant, vous partez! Et on dira dans le pays que le père Dansaus est une vieille bête, qui n'a pas su vous rendre agréable le séjour de sa maison! Que voulez-vous que je réponde à tous ceux qui me tourmenteront là-dessus?

— Tu avais donc raconté quelque chose? interrogea Mme Dansaus, déjà inquiète.

— Non, j'avais dit que Mademoiselle resterait un mois, voilà tout.

Jeannine prit la main du bonhomme.

— Vous affirmerez à vos amis, dit-elle, en mettant toute son âme dans sa voix, que si le devoir ne m'appelait pas ailleurs, si mes minutes n'étaient pas comptées, ma plus grande joie serait de me reposer ici. Vous ajouterez que Jeannine, la pauvre bohémienne sans feu ni lieu, serait trop heureuse de dresser sa tente dans un milieu aussi sympathique et aussi bon que le vôtre, et qu'elle échangerait volontiers les bravos qu'on lui prodigue, les leurs qu'on lui jette, et la gloire qu'elle espère, contre un père tel que vous, une mère semblable à celle-ci, et ma soeur pareille à cette petite Suzanne-là.

— Bon, voilà que vous me faites pleurer, à présent!

Et il pleurait vraiment, le brave homme, tandis que Suzanne couvrait Jeannine de baisers, et que Mme Dansaus souriait doucement à la contrariété d'Etienne, car il était le seul que Jeannine n'eût pas nommé.

Louis Villiers approuva la décision de la jeune fille: elle ne lui dit cependant pas les paroles échappées à Anne; à Mme Dansaus, seule, elle les avait confiées, en regagnant la maison.

C'était peu de chose; et les obstacles, à coup sûr, apparaissaient presque insurmontables; mais Jeannine, avec un vague espoir dans le coeur, disait si résolument: « Je réussirai! » que, véritablement, Mme Dansaus se mettait à l'espérer.

Oui, elle croyait comme Jeannine que Mme Auréjac parlerait; elle croyait, qu'à force d'énergie, l'artiste atteindrait son but.

Ce lointain souvenir, effacé depuis de si longues années de la pensée d'Anne, et qui, tout à coup, lui était revenu comme un éclair, ce souvenir, n'était-il pas d'un heureux augure?

Réfugié dans un coin, Etienne était mortellement triste.

Tandis que l'excellent coeur de M. Dansaus se consolait du départ de l'artiste en pensant au bien qu'elle pouvait faire à Margot, tandis que Mme Dansaus et Suzanne comprenaient mieux la nécessité de ce rapide départ, le jeune homme ne voyait que le chagrin de perdre Jeannine.

— Est-ce que vous allez faire tous ces voyages seule, mademoiselle? lui demanda-t-il, en faisant subitement appel à tout son courage. Parcourir les montagnes de l'Auvergne; de là, aller encore plus loin, et à l'aventure, me semble bien dangereux pour une femme seule en général, et pour vous en particulier.

— Pour moi, fit-elle naïvement, pourquoi donc? Je suis très courageuse.

— Je ne doute pas de votre énergie; et je ne veux pas vous faire de com-

pliment, ce serait stupide, fit-il, brusquement.

«Du reste, ajouta-t-il, ne m'avez-vous pas promis, à Paris, qu'ensemble, nous sauverions Margot ?

— Au fait, dit le père Dansaus, Etienne a raison, mademoiselle; vous ne pouvez courir le monde sans protecteur. Je suis trop vieux pour vous en servir; mon fils est peut-être trop jeune, mais comme de deux maux il faut toujours choisir le moindre, si ma femme n'y voit pas d'inconvénients, voulez-vous l'accepter pour compagnon de voyage ?

Mme Dansaus sourit.

— Mademoiselle n'est pas une jeune fille ordinaire, dit-elle, à la grande joie d'Etienne, c'est une vraie femme qui connaît la vie; de plus avec son caractère, je ne vois aucun empêchement à cela; mais, c'est elle d'abord qu'il faut consulter.

— Eh bien! fit spontanément Jeannine, je suis très touchée de votre offre; et, franchement, je l'accepte. Oui, je le comprends, il y a pour une femme seule en France des dangers et des obstacles qui ne m'arrêteraient pas en temps ordinaire, mais qui, aujourd'hui, me feraient peut-être perdre des heures précieuses. Oui, j'accepte le camarade que vous voulez bien me donner, et je vous suis bien reconnaissante, madame, du sacrifice que vous faites en vous séparant de votre fils. Mais, j'oublie de vous le demander, ajouta-t-elle avec une pointe de malice, vous n'avez pas dit vous-même si vous acceptiez, monsieur Etienne ?

Les yeux du jeune homme maintenant étincelaient.

— Je vous croyais trop sérieuse pour être taquine, ô belle Andromaque, lui répondit-il, doucement.

Le soir, en revenant de les accompagner tous deux au chemin de fer, Suzanne dit tout bas à Louis Villiers :

— Est-ce que vous seriez fâché d'avoir une actrice pour belle-soeur ?

— J'en serais très fier, au contraire, répondit le magistrat, en souriant, surtout si elle s'appelait Jeannine.

— Eh bien! je crois que, dès aujourd'hui, vous pouvez vous apprêter à porter cette fierté-là, mon doux ami.

— Vous croyez?... Eh bien! je suis encore plus avancé que vous, ma chère Suzanne; car, moi, j'en suis sûr... Mais votre mère acceptera-t-elle ce mariage-là ?

— Oh oui, car maman nous l'a bien souvent répété: pourvu que nous choissions des êtres intelligents, honnêtes et bons, elle ne s'opposera jamais à notre bonheur, au contraire, elle le facilitera.

Jeannine, extrêmement encouragée et, au fond, on ne peut plus heureuse, repartit toute vaillante avec son compagnon de route.

En effet, l'accueil qu'elle avait reçu dans la famille Dansaus l'avait profondément touchée.

D'un autre côté, son entrevue avec Margot et sa visite à l'infortunée marquise de Blanquefort devraient lui laisser un éternel et inoubliable souvenir.

De même que certaines mères préfèrent les enfants qui leur ont demandé le plus de souffrances et de sollicitudes; de même certaines natures supérieurement trempées s'attachent de préférence à ceux qu'il leur faut défendre et protéger d'une façon toute particulière.

Jeannine se trouvait subitement devenue comme la Providence et l'unique espoir de toutes ces existences désolées.

Les efforts, le dévouement qu'elle devait prodiguer excitaient jusqu'aux limites du possible sa nature enthousiaste et généreuse.

Elle admirait le rôle exceptionnellement beau de Marguerite, elle plaignait Anne, dont la loyale et rigide fierté

était si profondément et si légitimement atteinte.

En présence de tous ces désespoirs, elle se promettait de faire des miracles, non seulement pour les secourir, mais même de Jacques, l'idée de conquérir de semblables amis la rendaient capable de tous les héroïsmes.

Le voyage, malgré les angoisses d'Etienne et de Jeannine, fut charmant, mille fois plus intime que la première fois.

Le jeune homme sentait que sa mère avait apprécié Jeannine, et cette sanction paraissait doubler la sympathie que lui inspirait la jeune femme.

Elle, de son côté, se livrait davantage, lui laissait mieux voir les replis de son cœur, semblait plus touchée et plus émue de toutes les attentions dont l'entourait son jeune compagnon de route.

C'était à Bordeaux qu'on devait prendre le train allant vers l'Auvergne.

A minuit, il y avait un départ, Jeannine voulait en profiter.

Mais Etienne, craignant pour elle quelque fatigue extraordinaire, s'y opposa.

— Non, lui dit-il, nous serons peut-être obligés de faire de longues courses à pied dans la montagne; il faut ménager vos forces; ces quelques heures perdues se rattraperont largement par l'énergie et l'activité qu'il nous sera permis de déployer, là-bas, si vous voulez être raisonnable ici.

Elle accepta, lui faisant voir qu'elle lui faisait un sacrifice, pendant qu'avec une diplomatie toute féminine, elle lui laissait en même temps comprendre qu'elle était heureuse de lui obéir.

On se mit en quête d'un hôtel, et lorsque les deux jeunes gens eurent dîné, il se passa l'incident prévu qui attend toute jolie femme voyageant avec un jeune homme, dans un pays inconnu.

Lorsque le garçon de l'hôtel, qui les précédait, fut arrivé au premier étage, il ouvrit une porte, et introduisit les voyageurs dans une chambre spacieuse, superbement meublée, mais dans laquelle on ne voyait qu'un lit.

— Serez-vous bien ici, ma chère Jeannine? demanda Etienne, avec sa sollicitude ordinaire.

Puis, il alla examiner lui-même si les verrous des portes étaient solides, et si les fenêtres étaient bien closes, si elles donnaient sur une rue ou un jardin.

Tout cela terminé, il revint vers Jeannine.

— Vous n'aurez pas peur, ici, n'est-ce pas? lui demanda-t-il.

— Non, non, soyez sans crainte.

Elle lui tendit la main, il la serra affectueusement.

— Adieu, dit-il, bonne nuit!

Il se retourna, le garçon avait disparu. Jeannine, peut-être plus perspicace qu'Etienne, rougit, tandis que le jeune homme, croyant que le garçon s'était retiré par discrétion, allait à sa recherche.

Mais à son grand désappointement, il ne le trouva pas dans le corridor et fut obligé d'aller jusqu'au bureau de l'hôtel.

— Et ma chambre? demanda-t-il; où est-elle ?

La maîtresse s'excusa et sonna le garçon.

— Comment n'avait-on pas conduit Monsieur à son appartement ?

L'individu balbutia quelques mots indistincts; il ne comprenait pas, il venait de monter, et avait ouvert à Monsieur et à Madame la porte du 6.

Subitement, Etienne comprit, pendant qu'une sorte de douleur, moitié désir, moitié regret, lui serraient la poitrine. On les avait pris pour mari et femme.

— J'ai eu tort de ne pas vous prévenir, dit-il, mais je désire avoir une deuxième chambre.

Les Mots Croisés du Samedi

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	A	R	D						P		S	E	M	E	
2	F	I	E						S		D	I	T	A	
3	E	A								D	A	L	O	T	
4	A								D	E	N	O	M	C	
5								L	I	P	P	E			
6								B	A	R		L	V	R	A
7								C	A	L	E	B		S	T
8									S	A	M	O	A		
9										T	O	U	R	N	E
10											U	R	I	E	L
11											I	S	R	A	E
12											A	N	S	E	S
13											O	I	T	E	R
14											N	O	D	E	S
15											S	A	L	E	R

Problème No 971

HORIZONTALLEMENT

- 1—Enclos boisé. — Feuille du tuyau des graminées. — Ensemencé.
- 2—Sorte d'étau. — Roi de Phrygie, qui changeait en or tout ce qu'il touchait. — Gros nez.
- 3—Nom du soleil. — Petit pied. — Petit aqueduc.
- 4—Genre de mammifères prosimiens de l'Inde. — Enfant espiègle.
- 5—Heureusement imaginé. — Lèvre inférieure trop épaisse. — Marque l'admiration.
- 6—Indigné. — Petit tonnelet. — Perroquet.
- 7—Chef-lieu de canton (Dordogne). — Il entra avec Josué dans la Terre promise. — Dans.
- 8—Ministre et ami de Henri IV. — Archevêque d'Océanie.
- 9—Conjonction. — Soutirer. — Fait d'une certaine façon.
- 10—Masse de pierre très dure. — Espèce d'euphorbe. — Ange dont le nom signifie Lumière de Dieu.
- 11—D'un verbe gai. — Habitant du pays de Staline. — Nom donné au peuple juif.
- 12—Vapeur qui se dépose sur l'herbe. — Arcs qui servent à porter les papiers.
- 13—Prénom masculin. — Rapporter textuellement. — Métal.
- 14—Interjection pour engager à garder le silence. — Façons. — Eclats de voix.
- 15—Ouverture par laquelle coule l'eau qui fait mouvoir un moulin. — Vendre trop cher. — Indication des valeurs négociées.

VERTICALEMENT

- 1—Préserve les bâtiments de la foudre. — Possessif.
- 2—Recueil. — Chemin de ville. — Pronom personnel. — Suc dépuré d'un fruit.

- 3—Dans la gamme. — Fruit du pays des Lotophages. — Ancien instrument de musique à cordes pincées.
- 4—Munie. — Fier, arrogant.
- 5—Admirables.
- 6—Compassion. — Garnir de clisses
- 7—Terre extraite du sillon et relevée en talus. — Arbre appelé *chêne vert*. — A moi.
- 8—Ile anglaise de la mer d'Irlande. — Etendue d'eau douce. — Se suivent dans merle. — Collet.
- 9—Post-Scriptum. — Réciteras. — Secours.
- 10—Abattit les piliers. — Préfixe signifiant entre.
- 11—Variété d'oranges des Indes.
- 12—Piscine de Jérusalem. — Arracher du poil au gibier qui court, en parlant d'un chien.
- 13—Ville d'Angleterre (Buckingham). Embarras. — Préfixe qui signifie réunion.
- 14—Parole vide de sens. — Mesure agraire. — Créée. — Brut.
- 15—Dans. — Lieu où l'on scelle avec le sceau de l'Etat.

Solution du Problème No 970

A	R	C		C	A	V	E	R	N	E		R	A	T
M	E	R	S		M	A	T	O	U		R	A	V	E
I	D	E	A	L		R	O	B		D	E	V	O	T
C	E	P	S		T	I	C		R	U	G	I	N	E
A	M	E		P	E	C		S	E	V	I	R		A
L	A		D	E	M	E	N	A	G	E	R		M	U
E	N	V	I	N	E		O	I	N	T		S	I	X
	D	E	S	E	R	T		N	I	E	C	E	S	
V	E	R		Y	A	O	N		C	U	L	T	E	S
A	R		P	R	I	M	E	R	O	S	E		R	A
U		T	I	A	R	E		A	L	E		B	A	L
V	E	R	O	N	E		O	S	E		G	O	B	I
E	T	A	N	T		A	R	E		T	I	L	L	E
R	A	I	S		O	R	G	U	E		N	E	E	R
T	I	N		E	N	T	E	R	R	E		T	S	E

Toute la nuit, des idées nouvelles hantèrent son cerveau ; son cœur battait ; de toutes les forces de son âme, il désirait une femme dont le souvenir remplissait son être tout entier, et cette femme, ce n'était plus Margot !

Jusqu'ici une irrésistible sympathie l'avait attiré vers Jeannine, mais Etienne n'était pas encore descendu en lui, et ne s'était pas demandé quel nom il devait donner à ce sentiment exclusif et tendre, plein de sollicitude et de douceur, qui s'était imposé à lui de façon à cicatriser presque instantanément sa blessure et lui faire accepter l'amour de Margot pour un autre. Eh bien ! il aimait Jeannine... oui, il l'aimait !

Ah ! il comprenait bien alors les attendrissements de Mme Dansaus, sa sympathie soudaine pour l'étrangère, la sollicitude dont elle l'avait entourée.

Par un phénomène bizarre, Etienne, naturellement porté aux idées tristes et chagrines, ne s'arrêta à aucun des obstacles qui pouvait se dresser entre Jeannine et lui.

Il ne vit ni la distance qui les séparait ni le milieu différent qui était le leur à tous deux.

Non, sa mère, par avance, avait béni Jeannine, c'était un irrécusable gage de bonheur... elle devait devenir sa femme à lui !...

Sans pouvoir dormir, il se mit à penser à ces choses, et sentit une très grande paix descendre en lui !... Oui, il était dans la voie droite, dans la sienne !...

Tout heureux, tout confiant, il se leva de très bonne heure, le lendemain matin ; il avait remarqué que Jeannine était légèrement vêtue.

En effet, le climat encore très chaud de Paris, le voyage, qu'elle croyait ne faire que dans le Midi, tout cela avait empêché la jeune femme de prendre certaines précautions.

Mais l'air froid des montagnes pourrait la saisir ; il partit donc à la recherche d'un manteau.

Il en trouva un fort confortable, léger et gracieux tout à la fois.

Lorsqu'il revint à l'hôtel, Jeannine était levée. Elle ne remarqua pas le paquet qu'il portait à la main, mais vit très bien, à l'expression de son visage, le bonheur qui remplissait son âme.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle, vous paraissez si heureux !

— J'ai fait un si beau rêve !

— Ah ! Vous avez bien dormi, alors ?

— Je n'ai pas fermé les yeux de la nuit.

— Et vous dites cependant avoir rêvé, comment cela a-t-il donc pu se produire ?

— C'est que j'ai fait un songe, tout éveillé, chère Jeannine, ou, si vous l'aimez mieux, j'ai bâti un de ces châteaux en Espagne si beaux... qu'on ne peut pas croire qu'ils puissent devenir un jour la réalité.

— Lequel ? Pouvez-vous me le dire ?

— Oui, j'ai rêvé que notre voyage durerait toujours...

Il s'approcha plus près d'elle, se pencha à son oreille, et, d'une voix profonde qui la secoua des pieds à la tête, tandis que l'haleine chaude d'Etienne passait sur sa nuque, il murmura :

— Toute la vie !...

La jeune fille devint très pâle et, pendant quelques secondes, les yeux fixés sur ceux d'Etienne, en proie à un extraordinaire attendrissement, elle ne put éteindre la flamme qui illumina son regard.

Mais, ne voulant évidemment pas parler de ces choses, elle se leva et se dirigea vers la cheminée.

Elle sonna ; il était l'heure de partir ; la voiture était-elle en bas ?

Oui, les bagages étaient chargés, et on n'attendait que Madame pour gagner la gare de la Bastide.

Mais, au moment de franchir le seuil de la porte, Etienne plaça sur les épaules de Jeannine le manteau qu'il avait acheté quelques heures auparavant.

— Ce vêtement n'est pas à moi, fit-elle, vivement, vous vous trompez.

— Non, non, répliqua aussitôt le jeune homme, c'est à vous, Jeannine ; le temps est humide, ici ; ce matin, il fera peut-être très froid dans les montagnes ; je suis sorti de bonne heure pour vous armer contre ce petit désagrément-là.

Elle lui envoya un regard moins brillant, mais plus doux que le premier, et, gravement, avec le charme irrésistible qui n'appartenait qu'à elle, elle porta le pan du manteau à ses lèvres, et le baisa longuement.

Elle n'ajouta pas une parole ; ce fut tout.

Etienne, ému à rendre l'âme, trouva que c'était assez.

A quatre heures, le train arriva à Aurillac ; il était trop tard, évidemment, pour partir dans la montagne ; mais on ne perdrait pas la soirée, on l'emploierait à chercher des renseignements sur Chastel-Barciac d'abord, sur l'ancienne maîtresse d'hôtel ensuite, si l'on avait la chance toutefois de rencontrer quelqu'un qui l'eût connue.

Etienne n'avait pas eu tort de faire prendre par avance un repos à Jeannine ; il était probable que, le lendemain et les jours suivants, la jeune fille aurait une énorme dose de fatigue à dépenser.

En effet, les jeunes gens apprirent bientôt qu'en se procurant une calèche de louage, assez légère, ils pourraient arriver jusque sur les hauteurs ; mais, que là, s'ils voulaient rejoindre l'habitation de Mme Auréjac, il faudrait probablement marcher pendant très longtemps, dans des routes absolument impraticables aux voitures.

— Vous connaissez donc Mme Auréjac ? demanda Etienne à l'hôtesse.

— Non, monsieur, répondit celle-ci ; mais vous parlez de Chastel-Barciac, et c'est surtout pour la façon dont vous pourrez arriver dans ce village, situé en pleine montagne, que je vous donne ces indications-là.

— Mais si vous ne connaissez pas Mme Auréjac, qui donc va pouvoir me donner des renseignements sur son compte ? interrogea encore le jeune homme. Savez-vous s'il existe à Aurillac, quelqu'un de ce village-là ?

— Non, on l'ignorait complètement. Néanmoins, Etienne, pas plus que Jeannine, ne se décourageaient facilement.

Il était impossible que Mme Auréjac, riche d'une certaine fortune, surtout pour l'Auvergne, et par-dessus le marché restée paysanne dans l'âme, n'eût pas, à Aurillac, un notaire, lui servant de conseiller et de confident.

L'idée était bonne, Jeannine l'approuva, et, ensemble, les deux jeunes gens partirent afin de mettre à exécution leur projet, qui était de visiter successivement tous les gardes notes de la ville.

Le premier chez lequel ils s'adressèrent n'avait pas Mme Auréjac pour cliente, mais avec cette complaisance communicative du Midi, il leur donna l'adresse qu'ils lui demandaient.

Il fit plus, il les fit conduire chez son confrère par un de ses clercs.

Là, il fallut toutes sortes de précautions, dire qu'on allait demander un renseignement à Mme Auréjac eût mis le rusé Auvergnat en défiance et eût clos ses lèvres sans retour.

Etienne le comprit, et, se refermant dans cette sorte de froideur grave, qui en impose à toute personne expansive, il exposa sa demande d'une voix très franche et très loyale, évitant par-dessus tout les réticences.

— Je suis à votre disposition, monsieur, lui répondit aussitôt le notaire, et Mme Auréjac m'est, en effet, parfaitement connue. Elle habite non pas

le village, mais le territoire de Chastel-Barciac, c'est à une certaine distance d'ici ; vous pouvez cependant prendre la grande route jusqu'à Thiezac.

— Est-ce loin ? demanda Jeannine.

— Non, madame, Thiezac se trouve à vingt-sept kilomètres d'Aurillac ; mais la route, par la montagne, est longue et difficile. Il vous faudra certainement plus de sept heures pour parcourir cette distance.

— Sept heures ; mais c'est une éternité !

— Oui, Sept heures, et peut-être davantage ; mais, pourtant, vous avez une chance énorme, c'est que la neige n'a pas encore commencé à tomber : c'est un phénomène très rare dans cette saison-ci. A Thiezac, vous trouverez un guide qui vous conduira jusque chez Mme Auréjac.

— Est-ce une femme abordable ?

— Oui, je crois bien ! c'est une excellente créature, à laquelle un long séjour à Paris a donné des façons charmantes. C'est une des plus riches propriétaires du pays, et dans ses burons de la montagne se fabriquent certainement les meilleurs et les plus beaux de nos fromages.

« Son mari est mort il y a quelques années ; elle habite avec son fils et sa belle-fille, aussi bons et aussi aimables qu'elle.

Ces nouvelles causèrent une joie infinie à Jeannine et à Etienne ; l'impatience de la jeune femme ne se pouvait contenir ; et si Etienne n'eût opposé une très impérieuse résistance à ses désirs, on serait parti le soir même, sinon pour Thiezac, du moins pour Vic-sur-Cères, situé à quelques kilomètres en avant de l'autre petite ville.

Mais Etienne avait une volonté bien trempée ; il fallait que Jeannine prit des précautions contre la fatigue, et, comme elle l'avait déjà fait à Bordeaux, elle dut se soumettre et accepter la décision de son ami.

Mais le jour n'était pas encore levé que c'était elle maintenant qui, piaffant d'impatience réveillait les garçons d'écurie, et voulait partir à tout prix.

Malgré l'air très vif, elle avait exigé une voiture découverte, voulant, disait-elle, admirer ce pays extrêmement beau, et où, à chaque pas, se rencontrent des sites plus remarquables et plus pittoresques les uns que les autres.

Aux premières heures de l'aube, le cocher faisait joyeusement claquer son fouet à la sortie de la ville.

Jeannine enveloppée frileusement de son manteau, blottie sous un large tapis de peaux de brebis, aussi souples et aussi soyeuses que les chèvres du Tibet, les yeux brillants et la mine rose, se pelotonnait frileusement contre Etienne.

— Mon Dieu ! que c'est beau ! s'écriait-elle, de loin en loin.

En effet, de tous côtés s'élevaient les belles croupes élégantes des montagnes ; elles ne ressemblent plus à celles des Alpes ou des Pyrénées ; leur aspect n'est ni rude, ni hérissé, ni terrible, au contraire ; leurs formes sont arrondies et gracieuses ; chaque massif est isolé et bien assis sur une base peu élevée, tandis que la verdure épaisse, qui recouvre entièrement les hauteurs, leur donne une sorte de majesté douce et calme, d'un charme irrésistible.

Des vallées profondes s'échappent de leurs flancs, les pâturages sont harmonieusement coupés de bois de hêtres, de bouleaux et de chênes ; partout, des roches tapissées de lichens et de mousses épaisses, jaillissent des milliers de cascades légères, écumeuses et blanches comme de longues écharpes de gaze.

L'odeur des plantes aromatiques développée par l'air vif de la montagne enveloppait de tous côtés les deux voyageurs : de temps à autre se montraient

de belles vaches rousses, des chèvres brunes qui paissaient l'herbe inégale, ou les basses branches des arbres.

Dans le ciel d'un bleu vif, de minces nuages s'envolaient légers comme d'impalpables flocons de neige.

Les montagnes, toujours vertes, laissaient à découvert leur admirable végétation où, dans la verdure noire, les approches de l'hiver mettaient quelques tons roux d'un admirable et saisissant effet.

Tout autour de la calèche, des ruisseaux bondissaient en cascades, ou bien couraient joyeusement en bavardant sur leur lit de cailloux tout bordé de longues herbes, de glaïeuls et d'iris sauvages.

De loin en loin, comme les montées étaient rudes, les voyageurs descendaient ; ils marchaient un instant pour réchauffer leurs membres engourdis, et, jeunes tous deux, ils couraient le long de la route, grimpaient sur les talus, allant à la recherche des fleurs écloses sous les rayons tardifs du soleil d'automne.

Mais la promesse d'un pourboire avait donné une très grande agilité au cocher, et, par contre, aux chevaux qui conduisaient Jeannine et Etienne.

Moins de six heures après le départ d'Aurillac, le petit équipage entra à Thiezac.

Précisément dans l'auberge où le cocher descendit, un des garçons était le fils du métayer de Mme Auréjac.

— Voulez-vous nous conduire ? demanda Etienne.

— Volontiers, répondit l'Auvergnat.

Mais il fallait se hâter, car il y avait vers la montagne des passages difficiles, dans lesquels il ne ferait pas bon de s'aventurer sur le tard.

— C'est donc loin ? répéta encore Etienne, effrayé, non pour lui, mais pour Jeannine.

— Non, monsieur, à peine deux petites lieues.

Etienne connaissait par expérience les lieux de paysan, qui ressemblent singulièrement aux *tout près* de Paris.

— Ne pourrions-nous faire ce trajet à cheval ? demanda-t-il encore, au bout de quelques instants.

— Non, et ce serait imprudent, d'ailleurs ; dans certains passages, il faut une profonde habitude du pays pour ne pas se laisser saisir par le vertige ; dans d'autres, la route qu'il faudrait prendre à cause des bêtes, allongeraient singulièrement l'itinéraire.

— Je ferai la route à pied, déclara Jeannine ; je suis très bonne marcheuse et, aujourd'hui, en particulier, je me sens très forte.

Etienne n'insista pas ; du reste, l'idée des abîmes dont on venait de parler faisait que le cheval ne lui souriait plus du tout pour sa compagne, qui jamais encore ne s'était livrée à cet exercice en dehors de la forêt de Fontainebleau ou de celle de Montmorency.

On déjeuna, et, tout aussitôt après, le départ s'effectua.

Il n'y avait pas un quart d'heure qu'on avait quitté la petite ville, qu'Etienne et Jeannine remarquèrent que, seulement alors, on avait sous les yeux la véritable nature.

En dépit de ce que craignait son compagnon de voyage, Jeannine n'avait pas le moins du monde le vertige des hauteurs ; elle s'avancait, au contraire, jusqu'au bord des abîmes, regardait dans les vallées profondes, faisait pousser à Etienne des cris de terreur, et, tout doucement, pendant qu'il la grondait, elle prenait sa main et lui disait :

— Voyez ces pentes rapides, couvertes de sapins et de hêtres ; voyez, là-bas, ces quelques chaumières, perchées sur ce roc isolé, et qu'ils appellent sans doute ici un village !... Sont-ils heureux, ces gens qui habitent sous ces toits de chaume ! Ils sont éloignés des méchancetés du monde !... Les hommes

travaillent pour leurs femmes et leurs enfants, les femmes s'occupent de leur intérieur, et ne vivent que pour ceux qu'elles aiment... Toute la vie est là; là, est la vérité.

Etienne n'osa pas se demander à qui elle pensait, en parlant ainsi de sa voix lente et émue; mais, au fond de lui-même, il se disait que, pour passer sa vie avec elle, sans la jamais quitter, ce village accroché au flanc d'une montagne du Cantal, lui eût paru le plus beau lieu de la terre.

Cependant, après avoir gravi plusieurs monticules superposés, le pays encore changea d'aspect.

C'était, maintenant, un véritable désert de bruyères, sur lequel, à perte de vue, on n'apercevait ni troupeau ni cabane.

Le chemin n'était plus tracé, il fallait marcher, tantôt au flanc des rochers, tantôt au flanc des montagnes; quelquefois, le guide faisait descendre à Jeannine les marches d'une sorte d'escalier naturel fait en lave rouge du pays; mais cette lave était glissante, et Etienne, fou de terreur, soutenait la jeune fille, en se mettant du côté de l'abîme.

En effet, d'un côté, les roches luisantes et à pic n'offraient pas le moindre point d'appui, tandis que de l'autre, elles surplombaient quelque précipice au fond duquel roulaient des torrents.

Où allons-nous donc? demanda Etienne, presque alarmé de se trouver au milieu d'un pays qui ressemblait à un véritable chaos, et dont la sauvagerie augmentait de minute en minute. Est-il possible que Mme Auréjac habite une contrée pareille?...

— Elle n'y demeure pas l'hiver, monsieur, répondit flegmatiquement l'Auvergnat: mais, l'été, elle vit avec son fils et sa belle-fille, dans un de ces burons, c'est ainsi qu'on appelle ici les chalets de la montagne.

— Mais alors, si nous ne devons pas la trouver à Chastel-Barciac, pourquoi ne nous l'as-tu pas dit plus tôt?

— Parce que Monsieur m'a ordonné de le conduire auprès de Mme Auréjac, et c'est là, en effet, que je le mène.

La figure d'Etienne se rasséréna. — Bien, fit-il, mais la course est-elle encore longue?

— Non, monsieur, une petite demi-heure tout au plus.

Jeannine sourit. — Les minutes et les kilomètres n'ont pas ici la même valeur, dit-elle, que dans les autres pays. Prenons-en notre parti, mon ami, et ne voyons que le but.

Sauf, en effet, la fatigue de marcher sans en avoir l'habitude dans ces sentiers impraticables, l'excursion était on ne peut plus belle, et capable de passionner une femme moins intelligente et moins artiste que Jeannine.

Depuis un instant surtout, on était arrivé sur une des hauteurs les plus considérables, et l'on venait de déboucher d'un petit bois ou plutôt d'un fouillis dans lequel croissaient pêle-mêle tous les arbres de la montagne: les pins, les bouleaux, les châtaigniers et les hêtres.

En face d'eux, il y avait une sorte d'amphithéâtre de lave; un peu plus, on voyait toute une rangée de brèches volcaniques au-dessus desquelles apparaissaient les cimes plus élevées du puy Mary, du puy Griou et même du puy Violent.

Au milieu des gorges et des ravines, toutes tapissées de végétation, des ruisseaux bondissaient en minces cascates, une petite maisonnette rustique se montrait au milieu d'un massif d'arbres comme un nid dans des feuilles.

— Voilà le buron de Mme Auréjac, dit le guide, en montrant la petite construction; vous voyez que je ne vous ai

pas trompés, nous allons être tout de suite arrivés.

Etienne ne se fit pas illusion; un bois au-dessus d'eux formait une sorte de ceinture irrégulière, et servait de limite à une immense prairie, en haut de laquelle on voyait le refuge de Mme Auréjac.

Mais ce bois renfermait certainement des surprises de longueur, et la route qui le traversait ne devait être ni plus droite, ni mieux entretenue que celles qu'on parcourait si péniblement depuis plusieurs heures.

N'importe, on avait maintenant entrevu le but, et Jeannine affirmait qu'elle ne sentait plus du tout la fatigue.

Avec une ardeur nouvelle, elle se remit en marche et, une heure après environ, ils arrivèrent devant un bâtiment carré, tout entouré de jardins, travaillés et entretenus en ordre, d'un côté; ayant des basses-cours, des poules, des étables superbes; tandis que de l'autre, le sol vierge de la montagne reparaisait avec ses ruisselets capricieux, sa végétation indisciplinable et ses rocs tout traversés de sentiers sinueux.

Les chiens aboyaient l'alarme; les poules gloussaient de frayeur, et dans l'étable quelques mugissements sourds se faisaient entendre.

Sur ce haut sommet silencieux, dans cette région sans habitants, rien n'était pittoresque et joli comme cet enclos rustique, par tous les pores duquel s'échappaient la vie, l'animation et le travail.

Une femme d'un certain âge accourut à tout ce bruit, et à son costume, qui n'était pas celui du pays, Jeannine reconnut aisément Mme Auréjac.

Celle-ci parut assez étonnée d'une visite qui lui arrivait ainsi dans son refuge de la montagne; mais, comme l'hospitalité traditionnelle lui faisait un devoir de n'en rien faire paraître, elle s'approcha avec empressement de la clôture du petit jardin.

Quelques secondes après, elle aperçut le guide, et, le reconnaissant, elle lui dit en pur français, et d'une voix bien sonore:

— Que fais-tu donc, Léonard? Tu sais bien que l'entrée de la maison n'est pas de côté-ci!

« Je suis désolée, madame, ajouta-t-elle, en s'adressant à Jeannine, vous devez être très fatiguée; et ce maladroit qui se trompe encore de chemin! Veuillez tourner la haie: rassurez-vous, vous n'avez que cent pas environ à faire, je vais moi-même vous attendre au seuil de mon jardin.

Elle s'éloigna en souriant, tandis que les deux jeunes gens encouragés par ce gracieux accueil, tournaient en effet la haie qui n'était pas sur le sentier, mais bien du côté opposé.

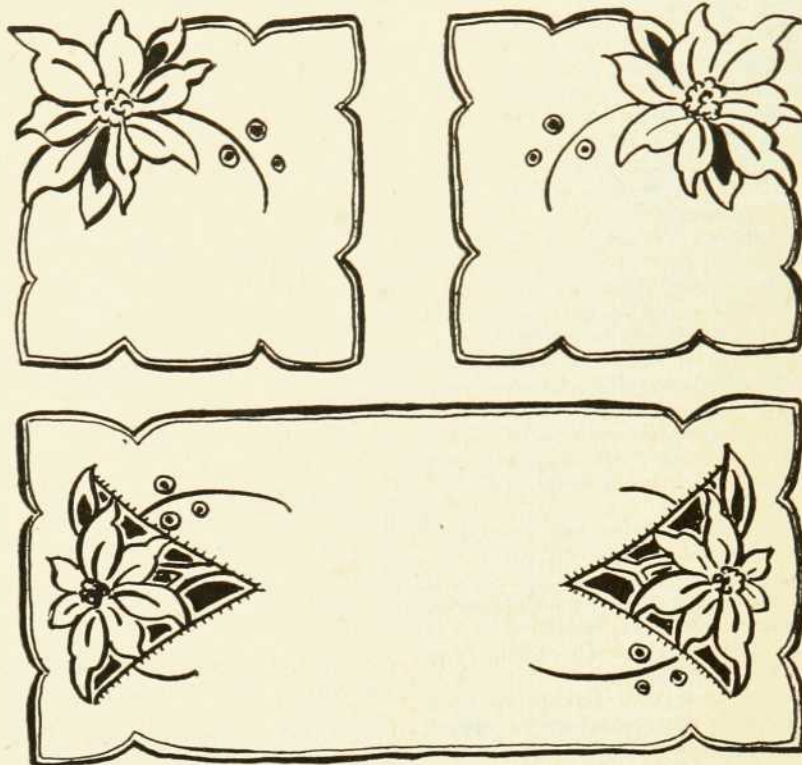
Pour pouvoir l'atteindre, il fallait même traverser le ruisseau, sur de grosses pierres placées en travers du lit, très peu profond du reste.

C'était charmant, et, malgré sa fatigue, Jeannine ne put s'empêcher d'admirer la beauté du site, qui était le plus ravissant qu'on pût trouver.

Les gazons épais et d'un vert éclatant remontaient doucement de ce côté depuis le lit du petit cours d'eau jusqu'à la maison, qui, paresseusement assise au milieu de ces massifs d'arbustes, semblait se réchauffer aux derniers rayons du soleil mourant.

Si ce n'avaient été les parcs ménagés pour le bétail, les étables où dormaient, l'hiver, les troupeaux de vaches d'une valeur inestimable, toute la gent emplumée caquetant et gloussant qui remplissait la basse-cour, on se serait cru maintenant dans quelque nid tranquille et ignoré de tous, bâti par quelque amoureux forcené de solitude en plein désert.

VOUS BRODEZ, MADAME?



BRODERIE COLBERT

Cet ensemble de coiffeuse de trois morceaux est composé d'un centre de 10" x 18" et de deux napperons de 8" x 8". Le centre du bureau (non illustré) est aussi compris. Le patron s'exécute facilement en broderie Colbert et nous le suggérons tout particulièrement aux commerçantes à cause de sa grande simplicité. L'ensemble est estampé sur toile d'Irlande pure ou sur coton fini toilet.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

LISTE DES PRIX — Patron No 908

<input type="checkbox"/> No 908 — Ensemble trois morceaux pour coiffeuse estampé sur toile	.85
<input type="checkbox"/> No 908A — Centre de bureau	\$1.25
<input type="checkbox"/> No 908B — Ensemble trois morceaux pour coiffeuse sur coton blanc	.49
<input type="checkbox"/> No 908C — Centre de bureau	.75
<input type="checkbox"/> Fil blanc pour broder, gros écheveau	.20
<input type="checkbox"/> Patron estampé sur papier pour les quatre morceaux	.35
Papier carbone bleu ou jaune pour tracer	.10

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité Province

— Vous avez bien failli ne pas me trouver, chère madame, dit l'ancienne maîtresse d'hôtel aussitôt que Jeannine eut franchi le ruisseau, car mon fils et ma belle-fille ont rejoint hier notre habitation d'hiver, là-bas, dans la vallée, et j'ai été tentée de faire comme eux.

— Je savais, notre dame, que vous deviez rester au refuge jusqu'aux premières neiges, s'empressa de répondre le guide; mon père est venu hier à Thiezac, et me l'a dit.

— Va te reposer, lui dit-elle; dis à la cuisinière qu'on te fasse manger et tu te coucheras après.

— Coucher!... interrompit Jeannine; et repartir?...

— Pas ce soir, chère madame? dans une heure à peine, la nuit va venir et vous ne pouvez pas songer à la descente ce soir; si la montée a été pénible avec le grand jour et la lumière, pensez-vous à ce que serait le retour?...

Et comme Jeannine insistait, disant que Mme Auréjac ne la connaissait pas, et regrettait le dérangement qu'elle allait lui donner:

— Ne vous inquiétez donc pas, lui dit l'excellente femme, je n'ai pas besoin de savoir votre nom pour vous ouvrir ma maison; les hôtes sont toujours les bienvenus chez les habitants de la vieille Auvergne, et les honorent: c'est la loi de la montagne.

«Après vous être reposés et avoir accepté mon dîner, vous me raconterez ce qui vous amène, car, vous ne vous êtes pas aventurés bien sûr pour le simple plaisir de faire une promenade au milieu de nos rocs inaccessibles et de nos sentiers glissants!...

«En attendant, ne vous excusez pas, ne vous tourmentez pas surtout à cause du dérangement que vous pouvez me donner, c'est moi, au contraire, qui vous suis reconnaissante de venir pendant quelques instants égayer ma solitude!...

Jeannine et Etienne se confondaient en remerciements, extrêmement touchés de cet accueil, où se trouvait tout entière l'accueillante simplicité des habitants de ces montagnes.

On était arrivé devant la maison, qui ne ressemblait en rien à ce qu'on est convenu d'appeler un refuge.

Ces demeures, en effet, sont très simples et construites d'ordinaire pour passer simplement les quelques mois chauds de l'été.

Au rez-de-chaussée, on entrait tout d'abord dans une grande pièce qui devait servir à la fois de salon et de salle à manger, mais qui était certainement meublée et entretenue comme

peu de maisons le sont dans ces contrées, même dans les petites villes.

Il y avait de grands fauteuils carrés, bien confortables, d'une couleur et d'une étoffe qui s'harmonisaient admirablement avec une tenture vieille, mais précieuse, appelée *Verdure d'Auvergne* et trouvée probablement dans quelque château des environs.

Le plancher, soigneusement lavé, était en partie recouvert de peaux de moutons très longues et très soigneuses.

Sur un vieux vaisselier, très curieux de forme et couvert de remarquables sculptures, des livres s'étagaient jusqu'au plafond. A côté, un piano au bois noir paraissait une si singulière chose au fond de cette solitude, que Jeannine ne put contenir un étonnement dont Mme Auréjac s'aperçut.

— C'est ma belle-fille, dit-elle, en souriant, qui est une musicienne passionnée, et qui ne pourrait vivre cinq ou six mois de l'année dans ce désert, si elle n'avait un piano avec elle; grâce à lui, et un peu aussi à son mari et à ses enfants, qu'elle adore, elle ne s'ennuie jamais ici; et, cependant, le lieu n'est pas gai pour une jeune femme.

— Cela dépend, fit l'artiste, avec un sourire, si Mme Auréjac aime la campagne...

— Oh! elle aime surtout ceux qui l'entourent; ma belle-fille est une créature comme il n'en existe pas.

«J'ai habité fort longtemps Paris, où j'ai été atteinte d'une maladie douloureuse, de l'asthme; l'air très vif de ces hauts sommets est la seule chose qui m'est soulagée.

«Mon pauvre mari, qui m'aimait beaucoup, avait fait construire cette petite baraque, où nous venions demeurer depuis le premier rayon du soleil de printemps, jusqu'à la tombée des premières neiges.

[Lire la suite au prochain numéro]

LE BLASON DECOUPE

[Suite de la page 19]

collaborateur. Au potage délicieux, arrosé de porto, succédèrent un civet de lièvre et un faisan rôti, flanqué de mauviettes, qu'accompagnaient Médoc et Bourgogne.

Le docteur mangea sans retenue. M. Durantet s'observa prudemment.

— Vous touchez à peine aux plats, constata le baron. Seriez-vous souffrant?

— Non... du reste, je n'ai fait que suivre votre exemple, répondit le juge.

Il jeta un coup d'oeil au docteur; celui-ci glissait dans une torpeur bête. Alors, il s'adressa à son hôte.

— J'aimerais vous parler en particulier...

Une flamme d'inquiétude éclaira les yeux gris-vert du baron, une ombre couvrit son regard. Mais il accéda au désir exprimé.

— Si vous voulez bien me suivre...

— Dans le grand salon, si vous le permettez...

Le baron tressaillit et marqua un léger étonnement, mais il ne fit aucune réflexion et conduisit son hôte dans la pièce d'apparat.

M. Durantet jeta un regard au titre du général-baron, puis s'adressa au châtelain d'une voix extraordinairement calme.

— J'irai droit au but. Ce matin, je n'étais guère satisfait des médiocres résultats de mon enquête. Un seul mobile pouvait avoir dicté le geste de ce misérable: la cupidité. Or, il semble bien que la victime ne possédait pas beaucoup d'argent, à son arrivée ici.

Mais il s'était vanté d'en avoir bientôt beaucoup. Lui auriez-vous donné

ou aurait-on commis un cambriolage que l'on n'aurait pas encore découvert?

Le baron sursauta. D'une voix acerbe, il protesta contre la première hypothèse émise par le juge. D'un geste, M. Durantet l'arrêta.

— On a trouvé cet homme mort, dans le chemin qui mène au château. Il m'est bien permis de supposer...

— C'est absurde! Votre imagination vous égare!

M. Durantet eut un sourire ambigu.

— L'imagination, dans notre métier, est parfois utile quand on manque d'éléments pour résoudre certains problèmes. C'est pourquoi j'ai envisagé le cas où vous auriez remis de l'argent à cet homme, de gré ou de force...

— Qu'allez-vous encore insinuer? grommela le baron coléreusement, les prunelles étincelantes.

— Mon Dieu, un chantage, par exemple...

Le baron suffoqua.

— Pardonnez-moi, s'excusa hypocritement M. Durantet. Si j'écarte ces hypothèses, si j'admets que le crime n'a pas eu pour mobile le vol, je suis alors amené à me désintéresser de ce braconnier, du Manchot, comme vous l'appellez, et à rechercher le coupable... ailleurs.

Leurs regards se croisèrent; ils se mesurèrent comme deux adversaires avant d'engager le fer.

— Vous osez m'accuser? gronda le baron. Sachez que j'ignorais l'existence de cet homme tout comme il ignorait la mienne!

M. Durantet désigna de la main le blason:

— Il en possédait une copie réduite que j'ai retrouvée dans sa chambre, à l'auberge, avec d'autres documents...

Le juge s'avançait. Le baron abandonna son attitude hostile. La peur dilatait ses yeux.

— Demain, je puis vous faire arrêter, asséna froidement M. Durantet.

Un sursaut de révolte agita son adversaire.

— Je n'ai tué personne! protesta-t-il avec force. Je n'ai commis aucun crime! Entendez-vous!

Il risquait d'attirer l'attention des domestiques. Sa voix faiblissait; haletant, il avoua:

— Oui, j'ai reçu cet homme! Oui, j'ai cédé, je lui ai remis de l'argent, la somme qu'il exigeait pour garder le silence!

«Il avait quitté le château. Je voulais le rejoindre, lui donner un avertissement. J'ai couru, dans le chemin. De loin, je l'ai aperçu, assis sur ce tronç d'arbre, occupé à recompter les billets que je lui avais donnés. Soudain, je vis bondir le braconnier, l'arme levée. Cela dura l'espace d'une seconde. L'homme expira, sans un cri et l'autre lui arracha l'argent...

«Je restai muet. Si j'avais signalé ma présence, le manchot se serait précipité sur moi...

«On arrêtera l'assassin, me suis-je dit; on découvrira cette somme dont on recherchera l'origine.

«J'ai donc suivi ce misérable. Les circonstances me furent favorables... Il rencontra le garde-champêtre, comme vous savez. Effrayé sans doute, il décida de cacher le produit de son crime avant de regagner le village. Il déposa l'argent dans une anfractuosité d'une grotte, au coeur de la forêt, et se défit de son arme.

«J'ai repris ces billets. Ils sont là, dans ce tiroir, acheva-t-il en montrant une ravissante table en marqueterie. Je vais vous les donner... »

DANS LE MONDE SPORTIF

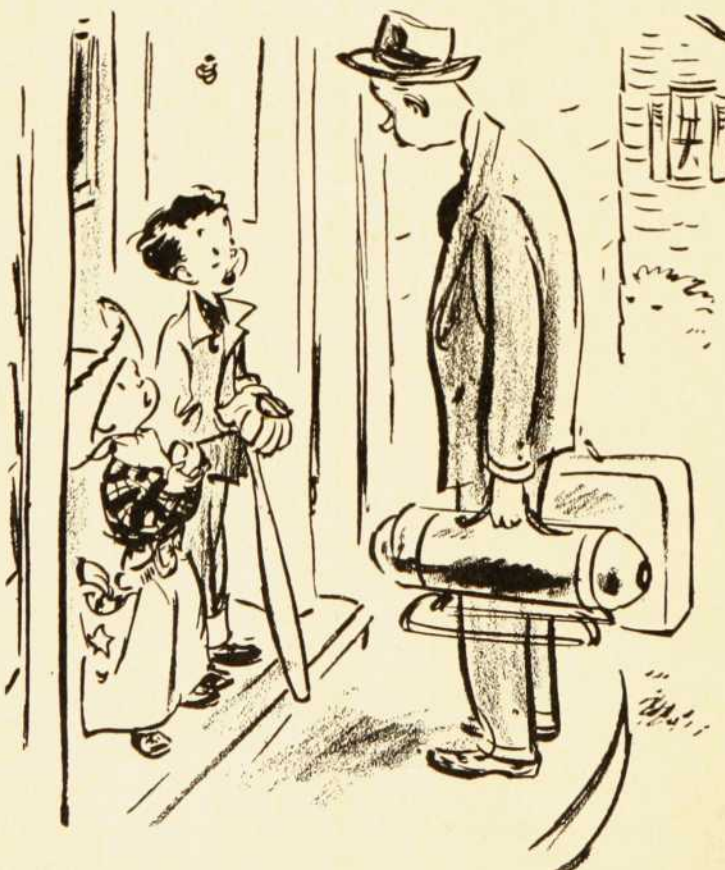
[Suite de la page 11]

de là tellement désireux de ne plus revivre cette petite cérémonie qu'il a une petite chance de s'adonner à la marche, aux exercices de culture physique, d'abjurer ses erreurs gastronomiques passées, en mangeant et en buvant beaucoup moins. Avant de manger du bon pâté de foie gras, du porc frais chaud, aggravé de verres de bière et de scotch, il a de grandes chances de se souvenir de la fameuse attaque, qui le fit si bien hurler.

La peur de la mort peut être aussi bien une faiblesse, dans le genre du cas précédent, qu'une sorte de volonté infiniment respectable de faire son office d'homme, d'arriver au dernier jour le moins détérioré possible.

Ces deux raisons sont suffisantes pour, aux environs de la quarantaine, contraindre à une activité musculaire quelconque aussi bien ceux qui ne veulent pas offrir à leurs concitoyens le spectacle d'une vieillesse anticipée, que ceux qui tiennent particulièrement à mourir le plus tard possible. O. M.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Il n'y a personne à la maison, M'sieur, mais nous adorons les démonstrations...

Il fit quelques pas. M. Durantet suivait chacun de ses gestes, craignant de le voir se livrer à un acte désespéré.

— Me fournirez-vous la preuve de ce que vous avancez ? dit-il, la gorge sèche. Je vous préviens que mon collaborateur est resté au village avec les documents que j'ai recueillis dans la chambre de la victime...

Le baron se retourna.

— Ne croyez pas que je mente... ni que je veuille tirer sur vous... Il n'y a point de revolver dans ce tiroir.

— J'attends, coupa M. Durantet, vexé d'avoir laissé percer sa crainte.

Son hôte ne bougea pas et ajouta :

— Cet argent ne prouve pas que j'aie dit la vérité, c'est ce que vous pensez. Pour rentrer en sa possession, j'aurais pu commettre un crime, n'est-ce pas ?

M. Durantet ne trouva rien à répondre. Le baron acheva :

— Il y a du sang sur ces billets. Il y a même des empreintes digitales.

Il ouvrit le tiroir, prit la liasse et la tendit au magistrat. Celui-ci y jeta un coup d'oeil.

— Vous avez de la chance que ce misérable ait signé son crime, constata-t-il d'une voix troublée. Je vous ai bien cru coupable.

Il était horriblement mortifié.

— Vous me devez encore une explication, dit-il. Je vous écoute.

Le baron surmonta une imperceptible hésitation, puis montra le titre accroché au mur.

— Un jour, on est venu me le proposer. Un autre avait illustré le nom que je porte : c'était un général qui

avait été fait baron d'Empire... Nous n'avions aucun lien de parenté, mais l'orthographe était la même... J'ai eu cette faiblesse, je l'avoue...

M. Durantet demeura bouche bée. Ainsi, c'était là le mystère ?

— L'homme qui est mort avait eu en mains ce titre, il avait eu connaissance de mon achat et il s'était proposé d'exercer un chantage. S'il ne s'y est pas pris plus tôt, c'est sans doute qu'il n'avait pas encore découvert ma résidence...

Le châtelain se tut. M. Durantet sentit monter en lui une sourde irritation.

— Vous avez failli payer cher, votre titre, ricana-t-il.

Son hôte demeura muet. Alors, il haussa les épaules.

— Demain, rien ne m'empêchera d'aller visiter la grotte. On croira que j'y ai découvert moi-même cet argent. Je ne vois pas la nécessité de vous couvrir de ridicule...

D'un geste, il prévint tout remerciement :

— Excusez-moi. Voici la nuit. Je dois partir.

Ils quittèrent le salon.

Un quart d'heure plus tard, après avoir quitté le châtelain, le docteur observa :

— Vous êtes incorrigible, monsieur le Juge ! Vous lui avez encore dit monsieur tout court ! Je vous avais pourtant bien prévenu !

— La prochaine fois, j'y veillerai, interrompit M. Durantet, avec une ironie que le médecin ne put saisir.

L'AVENTURE MARITIME

[Suite de la page 7]

La Réale n'éclipse cependant ni le Soleil royal, orné par Coysévoix, ni plusieurs autres vaisseaux dont la coque chamarrée semblerait uniquement faite pour la parade, n'étaient leurs innombrables canons veillant de tous côtés, tels les cent yeux du prince Argus. Beaucoup d'entre eux périrent au combat sous ce magnifique habit de cour.

Les splendeurs iront peu à peu s'atténuant, malgré la persistance des figures et des emblèmes traditionnels : Neptune et Amphitrite, les Néréides, les Tritons soufflant dans leurs conques, les Renommées sonnantes de la trompette. La dernière en date de ces merveilles flottantes, c'est le Canot de l'Empereur construit en 1811 pour une visite de Napoléon Ier aux bouches de l'Escaut. Il ne s'agit plus, cette fois, d'une maquette, mais de l'original lui-même : 60 pieds de long, 12 pieds de large. Pour l'introduire dans le Palais de Chaillot, il fallut défoncer un mur. Tout près de l'orgueilleux canot, une réduction au quarantième de la frégate La Belle Poule qui ramena en France, en 1840, les restes de l'Empereur. Elle ne cessa point pour cela de naviguer ni de combattre, mais, en souvenir de sa mission à Sainte-Hélène, garda toujours ses batteries peintes en noir.

A ces navires-soleils, à ces hardis capitaines parés de brocards et de dentelles, à ces instruments de bord ennoblis par le ciseleur, notre siècle oppose le monstre guerrier, le bon colosse marchand, le paquebot dernier confort qui est au vaisseau du dix-septième siècle ce qu'un immeuble de l'avenue du Bois est à un gracieux hôtel du Marais. Le temps des aventures est-il vraiment fini ? Il suffit, pour être sûr du contraire, de voir les lycéens s'attarder longuement dans la salle réservée aux bâtiments exotiques : jonques chinoises, sampans indochinois, pirogues africaines ou polynésiennes, sambouks arabes, pinasses du Gange, cascos de Manille, couffas du Tigre, kayaks esquimaux. Au début du siècle,

les futurs marins rêvaient surtout de Claude de Forbin pourchassant ses ennemis jusque dans la Mer Blanche, par delà le cercle polaire ; de Jean-Bart ramenant en France, avec les lauriers du vainqueur, cent vaisseaux de blé qui sauvèrent le peuple de la famine de Suffren partant pour les grandes Indes. Après deux terribles guerres qui n'ont laissé qu'une place restreinte aux exploits individuels, d'autres exemples sollicitent la jeunesse : celui d'Alain Gerbault lancé à la conquête des océans sur son minuscule Firecrest ; celui de Jean Charcot, le commandant du Français et du Pourquoi Pas ? Le Christophe-Colomb du Pôle ; celui de Virginie Hériot, la fière amazone des mers... Nos enfants sauront peut-être, en des temps meilleurs, concilier la sagesse et l'aventure. Richelieu ni Jack London n'y trouveraient rien à redire. Quant au Musée de la Marine, aujourd'hui si remarquablement conçu et rajeuni, nul doute qu'il puisse alors se flatter d'avoir éveillé quelques solides vocations.

JEAN BOTROT

EN MARGE DE...

[Suite de la page 5]

Pour aller réaliser ce film, René Dary est parti de Paris en compagnie de Jean Devaivre qui agira comme metteur en scène et de Philippe Agostini à qui sera confié la caméra. Cette équipe a été saluée par toute la presse française comme une déléguée du cinéma français devant établir un lien plus étroit et plus spécifique entre les productions artistiques canadiennes et françaises.

René Dary nous a révélé que le Canada constituera le cadre des « extérieurs » du film tandis que les studios français tourneront les intérieurs.

D'une telle collaboration ne peut naître qu'un splendide succès.



VOUS AIMEZ

LES ROMANS, LES NOUVELLES,
LES FEUILLETONS...

Vous serez donc admirablement servi en vous abonnant à nos trois magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*. En effet, nos trois publications vous offrent ces trois genres sous les meilleures signatures de l'heure. Et ce n'est pas tout :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

sont chez nous, les magazines dominants, ceux qui donnent le ton. Une riche variété d'articles illustrés traitant de mille et un sujets sont autant de sources d'informations et de distractions en ces belles soirées d'été où la lecture prend sa pleine signification. Sans compter que l'abonnement constitue une aubaine d'avant-guerre en cette vie chère d'après-guerre. C'est tout simple : remplissez le coupon ci-dessous, et vous serez ravi du résultat.

REMPLEZ CE COUPON D'ABONNEMENT
SELON VOTRE CHOIX

LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

	Can.	E.-U.
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
<input type="checkbox"/> LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
 IMPORTANT : — Indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

RIEN DE SÉRIEUX

Deux autos se frappent; celle qui semble avoir été la cause de la collision est conduite par une jeune femme.

— J'ai pourtant bien tourné du côté que j'indiquais par mon signal, dit-elle.

— C'est vrai, répond le monsieur de l'autre auto, et c'est justement ce qui m'a trompé.

— Pour deux sous de poudre insecticide.

— Le voulez-vous dans une boîte ou dans du papier?

— Oh! inutile, jetez-les donc tout de suite là-dedans!

— Mais non, rassurez-vous, vous n'avez pas la grippe. C'est à tort que l'on voit la grippe partout. Vous avez simplement une congestion pulmonaire double et un commencement de typhoïde!!!

Le marquis de Bièvre, célèbre pour ses calembours et ses jeux de mots, regardait deux marmitons qui se battaient. Quelqu'un lui demanda le motif de la querelle:

— Ce n'est rien, dit le marquis, c'est une batterie de cuisine.

La cuisinière vient de manquer de respect à madame.

— Marie, lui dit celle-ci, vous semblez oublier votre situation et la mienne.

— C'est plutôt madame qui l'oublie: votre mari est simple soldat... et le mien est caporal.

— Ayant enterré quatre maris, je préfère rester veuve inconsolable.

— Acceptez-moi tout de même comme cinquième, qui sait, la chance pourrait tourner!...

Madame a, depuis hier, une nouvelle bonne à qui elle donne ses instructions.

— Vous n'aurez pas besoin de descendre vos eaux sales dans la cour, Marie, jetez-les simplement par la fenêtre. Regardez seulement où elles tombent.

— Bien, Madame.

Un peu plus tard, Madame entend un brouhaha devant la porte.

— Qu'y a-t-il donc, Marie?

— Madame, je viens de jeter de l'eau sale par la croisée, et j'ai regardé où elle tombait, comme Madame m'a dit.

— Eh bien?

— Eh bien, elle est tombée sur un garde municipal!

— Vous êtes bien nourrie chez vos maîtres?

— Très mal, quand je fais de la mauvaise cuisine, je ne peux pas la manger. Quand j'en fais de la bonne, il ne revient rien de la table.

— Cette dame me fait penser à un oiseau.

— Veux-tu parler de son chant ou de sa beauté?

— Ni l'un ni l'autre, c'est un perroquet.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Je vais m'ennuyer à mourir ici, cet été. Si au moins j'avais mon chien!

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Tu parles!... Elle doit lui dire que je suis absente, et elle prend trois quarts d'heure pour lui communiquer ça...

La dame au docteur:

— Je regrette, cher docteur, que vous ne soyez pas venu souper avec nous à notre fête d'hier soir. Vous en auriez joui!

— Pas tant qu'aujourd'hui. J'ai déjà soigné trois de vos hôtes pour des indigestions!

Le docteur va voir un de ses amis, le trouve enrôlé, l'examine et lui prescrit un traitement.

— Sûrement, lui dit-il, prenez de grandes précautions. Un accident est si vite arrivé quand la voix n'est pas libre.

— Oh! cher maître, chantez-nous encore quelque chose avant de partir.

— Volontiers, chère madame, mais l'heure est avancée et je crains de déranger les voisins.

— Oh! peu importe d'ailleurs, ils ont un chien qui hurle toute la nuit et qui nous dérange, on peut bien leur rendre la pareille.

La dame. — Avez-vous de l'eau au dernier étage?

La concierge. — Oui, madame, quand il pleut.

— Ah! mon pauvre ami, sur qui suis-je tombé! Jamais, entendez-vous, jamais il n'a existé une femme plus nerveuse.

— Une machine à vapeur quoi!

— Nous venons vous demander quelque chose pour les orphelins du quartier.

— Monsieur ne reçoit pas ce matin.

— Nous ne lui demandons pas de recevoir, mais de donner!

— Crois-tu que si j'avais un gâteau je t'en donnerais la moitié?

— Oui. Bien sûr.

— Alors, tu ne veux pas me donner la moitié du tien?

— C'est qu'il est à moitié mangé.

— Donne-moi la moitié de ce qui reste. Tu ne m'en devras plus qu'un quart.

Le juge. — Voyons, voyons, vous prétendez que vous avez vu plusieurs de vos poules dans le poulailler de votre voisin et que donc, il vous les a volées?

Le plaignant. — Parfaitement.

Le juge. — Vous êtes de bonne foi, mais si je vous disais que j'ai moi-même des poules absolument pareilles dans ma basse-cour?

Le plaignant. — Ça ne m'étonnerait pas, c'est pas la première fois qu'on m'en vole!

— C'est curieux... Est-ce l'émotion? Je rate toujours mon premier lièvre...

— Commencez sur le second!...

— C'est que, le second... je ne le vois jamais!

Une dame se présente chez un éditeur de musique et, lui désignant une chanson exposée dans la vitrine, demande:

— Cette chanson est-elle vraiment populaire?

— Mon Dieu, madame, je ne saurais trop vous dire, répond le marchand... Bien des gens chantaient cette chanson et elle plaît à beaucoup de monde. Mais on n'en est pas encore assez fatigué pour qu'elle puisse être qualifiée de véritablement en vogue.

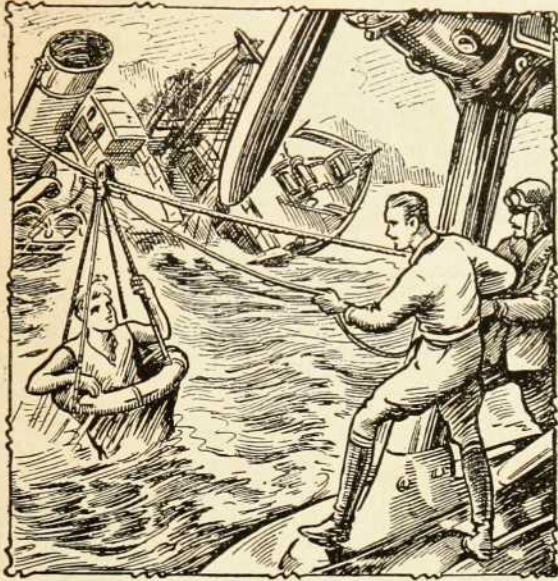
Le père écossais. — Comment, espèce de sale gamin! Je t'achète pour un cent de confetti, et tu t'amuses à les jeter!



LA FANTASTIQUE ODYSSEE DE SERGE



CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TRENTE-TROISIEME EPISODE



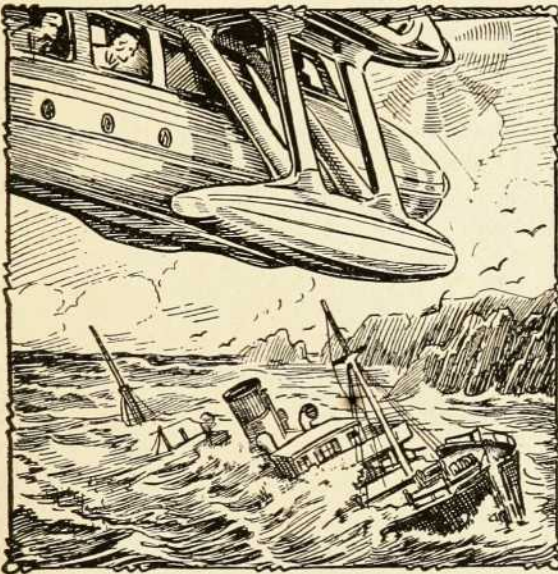
1. Les deux marins qui restaient tentèrent de persuader Robert de suivre le capitaine. "Vous souffrez tous les deux, et avez besoin de soins. Je resterai jusqu'à la fin." Sitôt que les matelots eurent atteint l'hydravion, Robert fut tiré en sûreté.



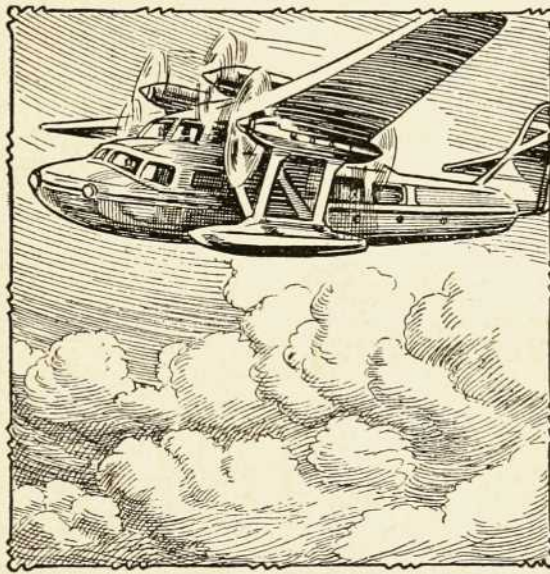
2. Le capitaine Evans et Carl Ollsen, attendaient Robert sur un flotteur. Aussitôt, à portée du bras ils l'aiderent à sortir de la bouée, et le retinrent comme il grimpait par une sorte d'échelle. On lui donna un coup de main jusque dans le salon.



3. Le capitaine blessé fut installé sur un divan, et, quelques minutes plus tard, Robert et les deux autres naufragés étaient assis à une table. "Un repas chaud vous fera du bien", glissa Eveline, comme elle entra, portant des mets appétissants.



4. Après que Robert et les marins eurent fini leur repas, le capitaine Evans et Robert entrèrent dans la chambre aux commandes. Puis, les moteurs vrombissant, l'appareil s'éleva dans les airs, et passa au-dessus du "Gloria", qui s'enfonçait petit à petit.



5. Des vagues s'élançaient sur le vaisseau vacillant et sans espoir, comme Robert volant en cercle pour gagner de l'altitude passait au-dessus. "Heureusement que nous sommes arrivés à temps". "Quelques minutes de plus et il était trop tard"!



6. Eveline et Carl Ollsen regardèrent le "Gloria" s'enfoncer de plus en plus dans les eaux agitées. Les ponts étaient couverts, et, seuls les mâts et le haut de la cheminée se montraient au-dessus des vagues. "Ah! On ne voit plus rien"! dit Eveline.



7. Robert et le capitaine Evans étaient assis devant les commandes de l'énorme appareil, quand Eveline entra dans la chambre. "Le capitaine dit qu'ils voudraient être descendus à Portsmouth, Robert," dit-elle. "C'est ici qu'ils demeurent".



8. "D'accord, Eveline", répliqua Robert. Il se mit à longer la côte vers le port. Volant à une haute altitude, ils virent le havre et la ville de Portsmouth, puis, descendirent vers la surface calme de l'eau. "Nous voici arrivés", dit Robert.



9. Comme l'hydravion vint se poser sur l'eau, un canot quitta la rive et vint s'arrêter le long de l'appareil. Après avoir remercié Robert et ses compagnons, le capitaine et les deux marins leur firent leurs adieux. (A suivre)

Paulix à la rescousse



No 10

RESUME. — Jim Barnell, détective privé, apporte en Amérique le diamant « Impérateur » volé à un riche Américain. Les gangsters auxquels il l'a repris l'ont rejoint à l'escale de Lisbonne, mais n'ont pu mettre la main sur la précieuse pierre.



Le lendemain matin, Paul se lève de bonne heure, s'habille sans bruit pour ne pas alerter ses voisins de cabine. Il a mis au point une parade à l'attaque qu'il prévoit.



Après un déjeuner sommaire qu'il prend dans la salle à manger, déserte à cette heure matinale, notre ami demande au steward de le conduire chez le commandant.



Introduit auprès de celui-ci, il dévoile sa qualité de détective, le met en garde contre les activités des gangsters et lui réclame le diamant.



Le capitaine ne demande qu'à se décharger de cette responsabilité, mais il fait remarquer à Paul qu'il ne peut rien faire contre un passager tant que celui-ci n'a pas commis d'acte répréhensible.



Paul retourne à sa cabine, et, tout en parlant de choses insignifiantes à cause du micro, dissimulé dans un angle de la pièce, il fait signe à Jim de le suivre.



Une fois à l'abri des oreilles indiscretes, il le met au courant de tout ce qui s'est passé depuis la veille, notamment de sa visite au commandant...



...et lui dit que, à son avis, les malfaiteurs vont s'attaquer au coffre-fort du paquebot, jouant ainsi le tout pour le tout. Tout à coup, Jim aperçoit un homme à la physionomie inquiétante, qui suit des yeux les gangsters se promenant sur le pont. La mémoire infallible du détective l'identifie sur-le-champ. C'est Bob Hope, membre de la bande des « Loups de Chinatown ».

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

REPLIR UN BUT

D.—*Que pensez-vous des expressions dans le but de...*, remplir un but.

R.—La locution dans le but de, pour dans le dessin de, dans l'intention de, est très usitée présentement, mais elle n'est pas aisée à justifier. On n'est pas dans un but, car si on y était, il serait atteint... Dans n'a pas le sens de pour... Cette locution ne pouvant s'expliquer... doit être évitée; et, en place, on se servira de: dans le dessin, dans l'intention, à l'effet de, etc.

On entend tous les jours la locution *remplir un but*, ce qui ne l'empêche pas d'être vicieuse; car on atteint un but, on ne le remplit pas. Cette faute doit être soigneusement évitée. (Littré).

LE MOT BIGOT

Dévoit outré et superstitieux. De l'anglais *by God*, par Dieu. Mais cette étymologie a besoin d'être expliquée par l'histoire. Les Normands, qui vinrent s'établir en France au commencement du Xe siècle, parlèrent pendant quelque temps la langue de leur pays, idiome qui se rapprochait assez de celui des Angles. Lorsqu'ils voulaient affirmer quelque chose avec force et donner de l'autorité à leurs paroles, ils les accompagnaient des mots *by God*, par Dieu. *Bey Gott* est l'expression par laquelle Rollon jura qu'il ne baiserait pas le pied de Charles le Simple. De là le nom de *bigots* que l'on donnait, pendant le moyen âge, aux habitants de la Normandie et qu'on a donné dans la suite à ceux qui ont sans cesse le nom de Dieu à la bouche. (Larousse).

LE MOT BEJAUNE

L'étymologie de *béjaune*, mot qui s'applique à un jeune homme sot et niais, serait introuvable, si l'on ne savait que ce mot est purement et simplement une contraction de *becjaune*. Rien n'est alors plus plausible et plus naturel que l'explication qu'on en donne: *montrer son béjaune, faire son béjaune*, c'est prouver qu'on n'est encore qu'un enfant, par allusion aux oiseaux *niais*, non *futés*, qui ne sont pas encore sortis du nid et qui ont le bec jaune. (Larousse).

CREMAILLÈRE

La crémaillère est un instrument de cuisine qu'on fixe à la cheminée pour suspendre les marmites, chaudrons, etc. Quand on s'installait autrefois dans un nouveau logis, on commençait par pendre la crémaillère, et cet acte était suivi d'un repas par lequel on célébrait l'emménagement. Peu à peu le mot a aussi servi à désigner la fête d'inauguration: «La crémaillère fut très gaie chez les Leblond».

ALTERNATIVE

Ne dites pas: —Entre «ces deux» alternatives, je ne sais quel parti prendre. Dites: —Dans cette alternative, je ne sais...

Le mot *alternative* implique, en effet, *dualisme*. Par conséquent, le faire précéder de l'adjectif numéral deux, c'est en quelque sorte le multiplier par le coefficient deux, ou l'élever au carré, comme disent les mathématiciens, et produire ainsi le nombre quatre.

CLEARING SALE

D.—*Je voyais ces jours-ci dans la montre d'un magasin: "Clearing sale", et à côté, comme traduction: vente d'éclaircissement. Est-ce là une bonne traduction?*

R.—Cette traduction est loin d'être réussie. Bien que "clearing", dans certains cas, signifie «éclaircissement», il signifie aussi «débarras». Dans le cas présent il semble bien que le marchand veut se débarrasser de marchandises qui l'encombrent pour faire place aux nouveautés du printemps qui arriveront bientôt. *Vente de débarras, vente d'écoulement, vente de soldes* semble-t-il, auraient parfaitement rendu l'idée. Traduire "clearing sale" par «vente d'éclaircissement», c'est à peu près la même chose que traduire *corn cure* «corricide», par «guérison de blé d'inde»; *spring chicken*, par «poulet à ressort»; *coat of Paint* «couche de peinture» et *real estate*, par «état réel».

LE MOT POLTRON

Le mot viendrait du latin *pollice truncus* (qui a le pouce coupé et remonterait ainsi, par allusion, à une loi du Bas-Empire romain condamnant à la peine du feu les lâches qui, pour éviter le service militaire, se mutilaient les doigts. On peut rapprocher cette explication d'un terme de fauconnerie: *oiseau poltron*, donné à certains oiseaux dressés auxquels on avait coupé les ongles des pouces. On fait parfois dériver *poltron* de l'italien *poltro* (poulin) en raison de la peur à laquelle sont sujets ces jeunes animaux.

Sinn-fein.—On connaît ce mouvement nationaliste irlandais tendant à constituer l'Irlande en une république entièrement indépendante de l'Angleterre. Le mot qui le désigne commença à se répandre vers 1905, lorsqu'Arthur Griffith fonda un journal sous ce titre. Il vient du gaélique et veut dire: «Nous même» ou «par nous-mêmes».

L'ADVERBE "TRES"

Très.—Ne dites pas: —Un homme «très» supérieur. Dites: —Un homme supérieur.

Supérieur est, par définition un comparatif, et, par conséquent ne comporte pas devant soi de *superlatif*.

Ne dites pas:

- On a «très» applaudi.
- Je me suis «très» amusé.
- Il est «très» à désirer.
- J'ai «très» peur.
- C'est «très» dommage.
- Avez-vous «très» soif? — Oui, «très».

Dites:

- On a fort applaudi.
- Je me suis fort amusé.
- Il est bien à désirer.
- J'ai grand peur.
- C'est bien dommage.
- Avez-vous grand soif? — Oui, grand soif.

L'adverbe *très* doit toujours retomber immédiatement sur un adjectif ou sur un autre adverbe: *très beau, très grand, très vite*.

Très ne doit pas être suivi d'un trait d'union: *très bien, très fort, très bon*.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Il existe actuellement aux Etats-Unis 2 millions 500,000 machines vendant des produits de toutes sortes, et leur valeur est estimée à 100 millions de dollars. Les constructeurs sortent annuellement 200,000 machines estimées à 20 millions de dollars. Cette immense légion d'automates a vendu, en 1946, pour 10 millions de dollars de gomme à mâcher, pour 20 millions de noix, pour 52 millions de boissons, pour 70 millions de bonbons et pour 300 millions de cigarettes.

Deux perroquets viennent d'être offerts à la Maison Blanche par les organisateurs du Salon des Oiseaux, tenu à Paris l'hiver dernier. L'un, nommé Rémus, est destiné au président Truman; l'autre, qui naturellement s'appelle Romulus, au major-général Graham, ami et médecin du président. Romulus parle beaucoup mieux que Rémus, mais il paraît qu'il n'a pas un langage assez châtié pour être admis dans les salons présidentiels.

Une conférence a rassemblé à Rabat trois représentants de l'autorité centrale en Afrique du Nord: M. Naegelen, gouverneur-général de l'Algérie, le général Juin, résident du Maroc et M. Mons, résident-général en Tunisie. Ils étaient accompagnés des chefs d'état-major des Forces françaises d'Afrique. Les différents problèmes qui se posent en liaison avec la défense de ces territoires: développement des ports, des voies de communication, des lignes aériennes ont fait l'objet d'examen approfondis.

La rareté du logement se fait sentir dans tous les pays, mais on raconte qu'à Rome, en 1946, un couple âgé se vit forcé de s'installer dans la grotte qui abrita jadis la louve nourricière de Romulus et Rémus. Alfio Patane et sa femme ont été bombardés deux fois et leur petit-fils a été tué dans leurs bras; aujourd'hui, ils ont trouvé asile sous la Roche Tarpéenne.

Parmi les 25 différentes balles utilisées pour les jeux et les sports, la plus difficile à fabriquer est celle de *golf*. A part l'examen des 35 fournitures brutes employées, sa fabrication nécessite 18 épreuves et le finissage 19, y compris ceux qu'exigent la symétrie, le rebondissement, le poids officiel de 19 onces et le diamètre qui doit être de 1.68 de pouce. Certaines balles de *golf* exigent un travail de deux mois.

Malgré leur petite taille, les insectes sont dotés par la nature d'une force peu commune. C'est ainsi que la minuscule fourmi peut supporter dix fois son poids. Mais le record est détenu par la lucane qui, sans contestation possible, peut être surnommée "Le roi de la pince"... Entre ses mandibules, cette dernière peut soulever une règle d'acier

pesant une livre, alors que son propre poids ne dépasse pas 1/16 d'once. Soit à l'échelle humaine pour un athlète pesant 170 livres, un poids de 34 tonnes.

Le Shah de Perse, Nasr-ed-Din visita Londres en 1874 et fut invité à dîner par le prince de Galles, plus tard Edouard VII. On servit des asperges et le Shah après en avoir dégusté la partie succulente se mit à jeter les bouts par-dessus son épaule; sans sourciller, le prince de Galles suivit poliment son exemple et tous les convives l'imitèrent, au grand désarroi des domestiques... mais noblesse oblige!...

Les Nouvelles-Hébrides sont placées sous le contrôle d'un condominium franco-britannique institué en 1887 et modifié le 6 août 1914, par un protocole qui en régit toujours l'organisation politique, administrative, judiciaire et foncière. Les intérêts économiques de la France et le nombre de ses ressortissants sont de beaucoup les plus considérables: la propriété foncière française atteint environ 80% de l'ensemble des terres. L'Angleterre s'occupe plus de soutenir l'action de ses missionnaires — les *teachers*, comme on les appelle ici — que d'encourager ses colons et ses planteurs.

Majorque est le paradis du touriste. Tout y est fait pour l'enchanter. Parmi les divers itinéraires qui s'offrent à lui, la visite à la chartreuse de Valldemosa est obligatoire. George Sand en est responsable. C'est l'auteur le plus lu à Majorque. Pas une librairie, pas une boutique de souvenirs où ne trône *Un Hiver à Majorque*. George

Sand, en effet, en compagnie de Chopin, passa une saison dans cette ancienne chartreuse, haut perchée dans la montagne. On vous montre à *La Cartuja* la cellule numéro 4 qui s'honore d'un piano, apocryphe mais Pleyel, qui aurait servi au musicien polonais, des couloirs blanchis à la chaux aux fenêtres grillagées. Etrange décor pour un roman d'amour...

Le port d'Anvers était, selon le mot de Napoléon: "Un pistolet braqué sur le cœur de l'Angleterre". C'est à la fois un port de mer et un port rhénan. Ses quais en eau profonde s'étendent sur 4 milles. Les 25 bassins offrent 32 milles de quais. L'outillage y est ultra-moderne: appareils de levage hydraulique ou électrique, grues flottantes, ponts transbordeurs, élévateurs à grains, remorqueurs communaux pour le touage dans les bassins, voies ferrées, hangars, entrepôts pétroliers, silos à grains, magasins à potasse, installations frigorifiques etc. Douze cales sèches. Anvers est reliée au monde entier par 240 lignes régulières de navigation. Annuellement 10,000 navires de haute mer et 50,000 bateaux fluviaux entrent et sortent. Avant la guerre, Anvers transbordait 50 millions de tonnes de marchandises.





Vieux de 5 ans



Vieux de 4 ans



Rien ne peut
remplacer la qualité
Exigez ces produits
de qualité supérieure
L'expérience



Melchers

Distilleries, Limited

BERTHIERVILLE • CANADA

LEON MOREAU
RIVIERE BLEUE
QUE

27J51-R-7697